

CRAPOUILLOT

NUMÉRO SPÉCIAL



DE
LENINE
A
STALINE
PAR
VICTOR SERGE

LES NUMÉROS SPÉCIAUX DU CRAPOUILLOT

I. La Guerre

HISTOIRE DE LA GUERRE

Par JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

I. Origines et causes secrètes	12 »
II. De Charleroi à Verdun	12 »
III. De la révolution russe à l'armistice	12 »
IV. Histoire de la paix	12 »
ÉDITION ORIGINALE DE LUXE, numérotée, couverture japon, en quatre livraisons	130 »

L'HISTOIRE DE LA GUERRE

est aussi présentée en un seul volume

(408 pages, 350 illustrations)

RELIÉ TOILE 80 fr.; DEMI-CHAGRIN: 93 fr.

LES HORREURS DE LA GUERRE, luxe : 30 fr. Edition courante	10 »
LES MYSTÈRES DE LA GUERRE, luxe, 30 fr. Edition courante	12 »
LES FUSILLÉS POUR L'EXEMPLE, éd. cour.	10 »
LA GUERRE INCONNUE (avec l'anthologie du bourrage de crânes). Ed. courante	12 »

II. Etudes historiques

HISTOIRE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE.

I. De la Commune au boulangisme	12 »
II. Du Panama à l'Affaire Dreyfus	12 »
III. De la Séparation à l'après-guerre	12 »
Edition de luxe num. : les 3 tomes ensemble.	90 »

L'HISTOIRE DE LA III^e RÉPUBLIQUE

est aussi présentée en un seul volume
de bibliothèque.

RELIÉ TOILE 63 fr.; DEMI-CHAGRIN: 83 fr.

HISTOIRE DE LA PRESSE, par J. GALTIER- BOISSIÈRE et LEFEBVRE (2 tomes)	24 »
---	------

III. Satires

LA FOIRE AUX GIROUETTES. Ed. originale, 30 fr. Ed. courante	12 »
M. GOGO ET SON BANQUIER. Edition origi- nale, 30 fr. Ed. courante	12 »

IV. Grandes enquêtes

LES FINANCIERS et la démocratie par Delaisi, luxe 30 fr.. Ed. courante	10 »
LES MARCHANDS DE CANONS, luxe, 30 fr. Edition courante	12 »
HITLER, EST-CE LA GUERRE ?, luxe, 30 fr. Edition courante	12 »
LES MORTS MYSTÉRIEUSES, luxe, 30 fr. Edition courante	12 »
LES MAÎTRES DU MONDE (Zaharoff, les Roth- schild, etc.), luxe, 30 fr. Ed. courante	12 »
LA VÉRITÉ SUR LA SARRE, luxe, 30 fr. Ed. c.	12 »
MENACES SUR LE MONDE, luxe, 30 fr. Ed. c.	12 »
LES ANGLAIS, luxe, 30 fr. Ed. courante	12 »
LES AMÉRICAINS, luxe, 30 fr. Ed. courante.	12 »

V. Le beau livre

LE JARDIN DU BIBLIOPHILE : Noël 1932 : 12 fr. (luxe : 30 fr.) ; Noël 1931 : 12 fr. (luxe : 30 fr.) ; Noël 1930 : 15 fr. (luxe, avec 10 hors-texte dont 8 planches en couleurs, de Dignimont, Vertès, Falké, etc. : 50 fr., et quelques japon à 200 fr.) ; Noël 1928 : 15 fr.	
LES ÉCRIVAINS POUR LES ENFANTS, luxe : 30 fr. Edition courante	7 »

VI. Livraisons diverses

MÉMOIRES DE VIDOCQ, luxe, 30 fr. Ed. c. ...	10 »
LA GASTRONOMIE, luxe, 30 fr. Ed. courante.	12 »
LES VINS DE FRANCE, éd. courante	12 »
L'AUTOMOBILE, luxe, 30 fr. Ed. courante ..	12 »
HISTOIRE DU CINÉMA, luxe, 30 fr. Ed. cour.	12 »

BULLETIN DE SOUSCRIPTION A " CRAPOUILLOT "

3, Place de la Sorbonne, Paris — Chèque postal : 417-26

NOM et ADRESSE

- 1^o Veuillez m'adresser la collection 1936 (50 fr.) : les six numéros spéciaux : EXPÉDITIONS COLONIALES. — LES 200 FAMILLES. — LES MYSTÈRES DE LA POLICE SECRÈTE (2 tomes). — LES JUIFS. — LES FINANCIERS ET LA DÉMOCRATIE — (plus les 6 fascicules littéraires réservés aux abonnés).
- 2^o M'inscrire pour un abonnement 1937 (55 fr.), pour recevoir 6 numéros spéciaux et les 6 fascicules littéraires (en remplacement du n^o _____ que je possède déjà, prière m'envoyer le n^o _____).
- 3^o Veuillez de plus m'adresser les numéros spéciaux suivants :

pour lesquels j'ajoute la somme de : _____

TOTAL DU MONTANT ENVOYÉ : _____

Pour l'étranger, la collection 1936 : 55 fr. pour les pays ayant accepté le demi-tarif postal ; 60 fr. pour les autres.
Abonnement étranger 1937 : 60 fr. et 65 fr.

*Achetez
tous les Jeudis
l'hebdomadaire
le plus sensationnel*

Confessions
Rien que des
Confessions
Toutes les
Confessions

2 fr.
32 PAGES

DIRECTEURS
Georges et J. KESSEL

LA RÉVOLUTION DE 1789

PAR PHILIPPE SAGNAC

Directeur du Centre d'Etudes de la Révolution
à l'Université de Paris

PAR JEAN ROBIQUET

Conservateur du Musée Carnavalet

UN VÉRITABLE MUSÉE DE LA RÉVOLUTION

Les meilleurs textes des plus grands Historiens

1200 DOCUMENTS D'ÉPOQUE
ET 100 HORS-TEXTE

Deux forts volumes in-4° Raisin (25 x 32 cm)
820 pages de texte sous magnifique reliure

Sur DEMANDE
il vous sera envoyé

GRATUITEMENT
UN LUXUEUX SPÉCIMEN
DE L'OUVRAGE

LES ÉDITIONS NATIONALES
10, Rue Mayet, 10 — PARIS (6°)

ROBESPIERRE " L'INCORRUPTIBLE "



ALBERT THIBAUDET

Histoire de la Littérature Française

de 1789 à nos jours

10 éditions en 3 jours

1 vol. broché : 30 fr.
1 vol. relié... : 38 fr.

STOCK



Pour libérer la France
de la tyrannie de l'argent,
Lisez tous les samedis

LA FLÈCHE

Hebdomadaire de combat contre les trusts

Directeur politique :

BERGERY

En vente partout : 0 fr. 75

Abonnement { 1 an... 30 francs
6 mois 17 fr. 50

ADMINISTRATION & RÉDACTION :
7, Rue de la Michodière - PARIS (2^e)

Un Journal libre !

ses campagnes contre :

Havas, l'Urbaine, Hachette,
Boussac, Mercier, Schneider,
Wendel, le prouve.

Un journal libre ne peut
vivre sans abonnements

Abonnez - vous

Ses Collaborateurs. — *Politique* : G. BERGERY, Député de S.-&-O. ; G. IZARD, Député de Meurthe-et-Moselle; Pierre VIENOT, PHILIP, CHATEAU, députés. — *L'Actualité* : Jean MAZE, GALEY, Henri JEANSON. — *Vie Syndicale* : BELIN, LACOSTE, LEFEVRE, BOVILLE, FROIDEVAL, ROTTER. — *Les Loisirs* : Georges-H. RIVIÈRE, HONNEGER, AURIC, Darius MILHAUD, JOUVET, MABILLE, TRICOT. — *Les Trusts* : DELAISI, COHEN, PETIT JEAN, ROMAN. Administrateur : R.-A. CERF.



Publité Mullerich et Vitry

Teintes suivies

Examinez deux gouaches LINEL portant la même étiquette mais fabriquées à des dates différentes... vous constaterez leur rigoureuse identité.

Une telle uniformité n'est pas due au hasard, mais à la sélection des matières premières, à des dosages précis et à un broyage très poussé.

Cet avantage offert par les couleurs LINEL est particulièrement précieux car il vous est facile d'opérer une retouche invisible et, en cours de travail, vous pouvez entamer un nouveau tube sans crainte d'altération.

Les bonnes gouaches LINEL ont bien mérité leur juste réputation, leur emploi constant vous le prouvera.

LES GOUACHES
F. LINEL

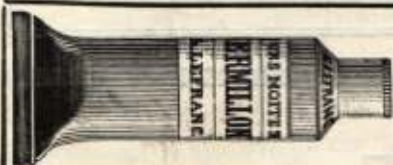
POUR VOS ENCADREMENTS ET SOUS - VERRE

Comptoir Général des Cadres

Succursale des Établissements A. DROUANT

des milliers de Cadres en Stock . . . **DES PRIX !**

66, rue de Rennes — **PARIS 6^e** — Litré 69-56



SENNELIER Frères

3, Quai Voltaire · **PARIS**

COULEURS POUR ARTISTES ET TOILES A PEINDRE

DE LENINE A STALINE

par VICTOR SERGE



LA FORCE. - DÉFILÉ DE CHARS D'ASSAUT SUR LA PLACE ROUGE A MOSCOU.

VICTOR SERGE



VICTOR SERGE (Victor Lvovitch Kibalitchich), né à Bruxelles le 30 décembre 1890, de parents émigrés révolutionnaires russes. Père officier, puis médecin, sympathisant du parti de la *Volonté du Peuple*. Un de ses parents, chimiste de ce parti, fut pendu en 1881 après l'exécution du tsar Alexandre II.

Enfance en Belgique et en Angleterre. Un frère cadet mort de misère. A quinze ans, apprenti photographe à Bruxelles. Plus tard, photographe, dessinateur, employé, typographe après avoir appris le métier dans les imprimeries anarchistes, journaliste, traducteur... A quinze ans, membre de la Jeune Garde socialiste d'Ixelles, puis militant du Groupe Révolutionnaire de Bruxelles. Collaboration aux *Temps Nouveaux*, au *Libertaire*, à la *Guerre Sociale*. Manifestations et procès. Séjour dans les corons du Nord de la France, activité militante à Paris. Rédacteur de l'*Anarchie* en 1910, à l'époque de l'illégalisme, arrêté et sommé de dénoncer les illégaux — dont plusieurs se feront tuer, d'autres mourront sur la guillotine — est inculpé en vertu des lois scélérates et condamné à cinq années de réclusion. Libéré en 1917, typographe à Barcelone, membre de la C.N.T., collaborateur de *Tierra y Libertad*, participe à la première tentative révolutionnaire de juillet 1917. Part pour la Russie; arrêté à Paris, interné dans un camp de concentration sous le ministère Clemenceau, échangé en janvier 1919, comme otage bolchevik, contre un officier de la Mission militaire française retenu en Russie, arrive à Pétrograd. Membre du Parti Communiste russe, collaborateur de Zinoviev à l'Exécutif de l'Internationale Communiste, pendant la guerre civile. Fusilier d'un bataillon spécial, collaborateur de l'état-major de la défense, commissaire aux archives de la police secrète, sous les ordres de Krassine, en 1919. Premiers Congrès de la III^e Internatio-

nale. Rédacteur à l'*Internationale Communiste*. Longs séjours en Allemagne (pendant la préparation révolutionnaire de 1923) et en Autriche. Opposant depuis 1923. Retour à Moscou 1925, travaux littéraires et lutte dans le parti. Exclu et emprisonné en 1928. Emprisonné et déporté en 1933 à Orenbourg. Banni de l'U.R.S.S. et mis hors la nationalité soviétique sans motifs légaux en 1936.

Principaux ouvrages : traductions des œuvres de Lénine, Trotski, Zinoviev ; roman : *Le Ciment* de Gladkov ; histoire : *L'An I^{er} de la révolution russe* (Librairie du Travail) ; essais : *La Lutte des classes dans la révolution chinoise*, *Les Coulisses d'une sûreté générale* (*L'Okhrana*) ; *Littérature et révolution* (Valois) ; romans : *Les Hommes dans la prison*, *Naissance de notre force*, *Ville conquise* (Rieder).

Actualité : *Seize fusillés* ; traduction : L. Trotski : *La révolution trahie* (Grasset).

Ouvrages retenus par la censure soviétique : *Les Hommes perdus*, témoignage ; *La Tourmente*, roman ; poèmes.

A paraître : *Destin d'une Révolution* (Grasset).

DE LENINE A STALINE

LE témoignage des voyageurs qui reviennent de Moscou est habituellement mis en doute pour les motifs les plus variés : l'un ignore la langue russe ; l'autre n'a pas pu en quelques semaines prendre la mesure d'un monde nouveau en gestation ; un autre était convaincu d'avance. Un document remarquable comme l'opuscule d'Yvon sur les salaires en Russie est victime de la conspiration du silence. N'accuse-t-on pas le dernier pèlerin, retour de l'« U.R.S.S. », d'avoir critiqué les réalisations soviétiques avec un esprit de petit bourgeois français ? Et la presse stalinienne, de Moscou et de Paris, après avoir feint d'ignorer l'ouvrage de Gide, ne couvre-t-elle point d'insultes l'homme qu'elle saluait, quelques semaines avant, comme le plus grand et le plus sincère des écrivains français ?

Le récit dramatique que publie aujourd'hui *Crapouillot*, n'est pas l'œuvre d'un voyageur étranger : Victor Serge est russe de naissance et vient de passer dix-huit ans au pays des Soviets ; il a été l'ami ou le collaborateur des fondateurs du régime, de Lénine, de Zinoviev, de Trotski ; après avoir occupé des postes importants, il a connu la prison et la déportation lorsqu'il a jugé la révolution « trahie » et qu'il a crié son indignation. Mais au milieu des pires épreuves, *Victor Serge a conservé intacte sa foi révolutionnaire* et c'est ce qui donne toute sa valeur à son réquisitoire.

Au *Crapouillot* nous ne pensons pas qu'il soit utile de perpétuer certains mirages ; nous restons fidèles à l'apostrophe fameuse de Péguy : « *Qui ne gueule pas la vérité quand il sait la vérité se fait le complice des menteurs et des faussaires !* », et nous sommes d'accord avec Gide lorsqu'il proclame : « Le mensonge, fût-ce celui du silence, peut paraître opportun et opportune la persévérance dans le mensonge, mais il fait à l'ennemi trop beau jeu et la vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir. »



VIEILLE RUSSIE

MARS 1917 OU LA RÉVOLUTION SANS TÊTE

TOUTE la première phase de la révolution russe m'apparaît aujourd'hui comme dominée par la grande honnêteté de Lénine et de son équipe. C'est ce qui nous faisait venir vers lui de tous les horizons et de tous les pays. En Espagne, au début de 1917, nous discussions de la révolution russe avec des militants qui méditaient déjà de s'emparer de Barcelone et d'y instituer une nouvelle Commune dont nous placardâmes un jour de juillet le programme. Salvador Seguí, l'un des fondateurs de la C.N.T., dont j'ai tracé le portrait aussi ressemblant que j'ai pu dans mon roman *Naissance de notre force* (et qui devait périr assassiné deux ans plus tard), m'interrogeait sur le bolchevisme qui devenait à la fois la plus

grande inquiétude du monde et sa plus grande espérance. Nous n'étions point marxistes, mais déjà nous discernions dans les échos déformés nous parvenaient de la parole de Lénine une direction en somme prodigieuse.

— Le bolchevisme, disais-je, — c'est l'accès de la parole et des actes. Tout le mérite de Lénine est de vouloir réaliser son programme... La tâche aux paysans, les usines à la classe ouvrière, le pouvoir à ceux qui travaillent. On l'a souvent dit, mais n'a jamais pensé sérieusement à passer de la théorie aux réalisations. Lénine semble en route.

— Des socialistes, objectait Seguí, incroyables, narquois, appliquer leur programme ? Ça ne s'est encore jamais vu...



ALBERT THOMAS (À CÔTÉ DE LUI LE GÉNÉRAL KORNILOV)
CHERCHE À RANIMER L'ENTHOUSIASME DES TROUPES RUSSES

Je démontrerais que cela se verrait en Russie. Il fallait toute l'ignorance et l'inconscience de la presse des deux mondes pour s'imaginer que la révolution russe pourrait se stabiliser sur des demi-mesures démocratiques, alors qu'une immense misère, doublée d'une immense oppression, posait au peuple russe tous les problèmes fondamentaux : la terre, la paix, le pouvoir. Une logique inexorable poussait des milliers d'hommes à l'action ; mais ils avaient besoin d'une claire conscience des moyens et des buts. La trouveraient-ils en eux-mêmes ? Là était le problème. Les masses ne trouvent pas toujours aux heures décisives des hommes capables d'exprimer sans défaillance leurs intérêts, leurs aspirations, la puissance endormie qui est en elles. Les classes cultivées, c'est-à-dire possédantes, ont assez d'hommes représentatifs, assez de guides consciencieux et de bons serviteurs, n'hésitant pas d'ailleurs à les prendre, s'il le faut, dans la plèbe... Les classes pauvres sont pauvres en hommes et c'est là un des facteurs les plus tragiques de leur destinée. On voit la Commune de Paris en 1871, se débattre dans l'incapacité, tâtonnante et divisée, pendant que la seule tête qui eût peut-être été capable de voir clair pour les fédérés — Blanqui — médite dans les casemates du fort du Taureau. Si la classe ouvrière d'Allemagne avait disposé en 1932 de l'intelligence ferme d'une Rosa Luxembourg et de la passion révolutionnaire d'un Karl Liebknecht, l'eussions-nous vue capituler sans combat devant le nazisme montant, après tant de reculades socialistes et de piètres manœuvres communistes ?

Il y a des heures où il ne faut aux peuples qu'un

homme et quelques hommes... Je dis bien, un et quelques, car celui-là ne sera rien s'il n'est pas épaulé par une équipe agissante qui a la foi en lui et en laquelle il a la foi : ce qu'on appelle le parti : un parti, une intelligence, une volonté et l'histoire se fera (1). Mais si la société n'a pas ces éléments de cristallisation, rien ne se fera, la réforme avortera, on pataugera longtemps dans des impasses, on versera en vain beaucoup de sang. Dans toute l'Europe, les révolutions de 1848 avortent. Plus près de nous surgissent des *mystiques* éphémères — pour user d'un mot à la mode, plutôt creux — mystique du plan ici, mystique du chef et du coup de force, là. Le plan reste en plan, le chef se dégonfle, le coup de force tourne à la bagarre de café...

La révolution russe à ses débuts est à la fois grandiose, par sa nécessité intérieure, et piteuse par ses balbutiements. Le jour même où les ouvrières du textile de Pétrograd vont commencer les grèves qui, en moins d'une semaine, aboutissent à la chute de l'absolutisme, le comité bolchevik d'un rayon de la capitale déconseille la grève. A la veille du jour où la troupe va passer à l'émeute — et c'est ainsi que l'Empire s'effondre — les mêmes militants se demandent, inquiets, s'ils ne vont pas recommander la reprise du travail ?... Les révolutionnaires de tous les partis, qui ont passé leur vie entière à préparer la révo-

(1) On voit très bien à la rigueur une confédération syndicale jouer le même rôle : ou une alliance, un front, un bloc, bien que l'hétérogénéité des formations soit une cause de faiblesse. Il est sage d'attribuer plus d'importance aux réalités qu'aux mots. La F.A.I. anarchiste d'Espagne n'a jamais voulu être un parti, mais elle l'est au sens le plus efficace du mot.

lution, ne se rendent pas compte qu'elle est là, commencée, victorieuse. Débordés, ils s'agitent dans les foules suivant les inspirations de l'heure. Déjà il n'y a plus d'Empire, plus de ministère, plus de tsar. Le ministre de l'Intérieur, septuagénaire à la mâchoire tremblante, est venu tirer par la manche, dans un couloir du Palais de Tauride, un socialiste qu'il croit reconnaître.

— Eh, que voulez-vous, monsieur ?

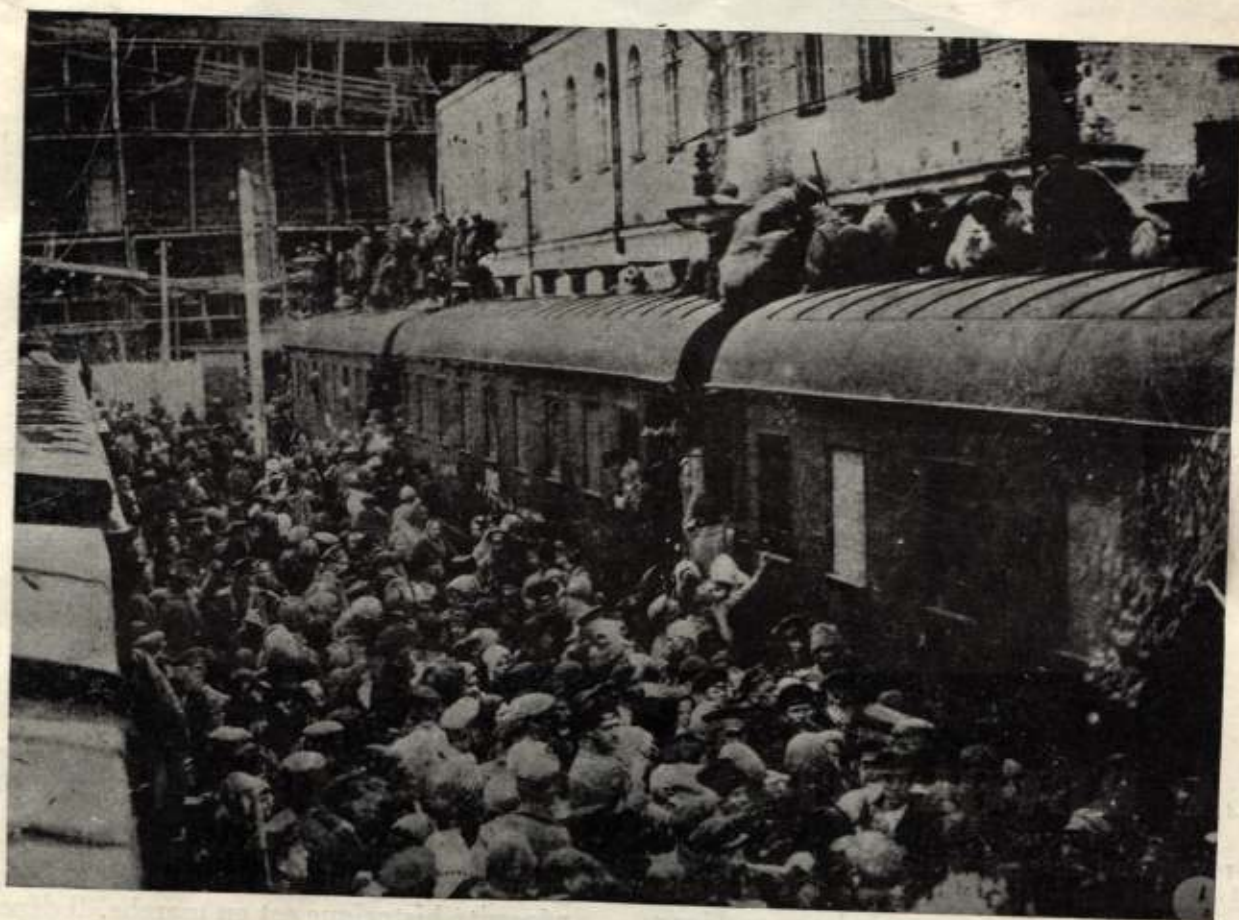
— C'est moi, Protopopov... Je vous prie de me faire arrêter...

Déjà, la bourgeoisie même, peu nombreuse en Russie et très éloignée, par sa condition, du gros de la nation, n'est plus rien au sens politique. Si, à ce moment, en février (ancien style russe ; c'est en mars selon le calendrier occidental), il y avait eu au premier conseil des ouvriers et des soldats, au premier Soviet qui se constitue chaotiquement dans les salles latérales de la Douma, un Lénine, un Trotski, un esprit clair, doué de l'extraordinaire audace qu'il faut dans les grandes tourmentes pour voir les choses telles qu'elles sont et tirer de cette vision surprenante les conséquences qu'elle impose, la Russie pouvait faire l'économie d'une Révolution. Tout commençait par le pouvoir des Soviets. Il n'y en avait pas d'autre. Cent cinquante mille hommes en armes, toute la garnison et plus d'un demi-million d'ouvriers n'écoutaient plus d'autre voix que celle de leur Conseil de députés... Seulement, ils n'y trouvaient pour porte-paroles que

des socialistes des trois partis influents, socialistes-révolutionnaires (plutôt radicaux, en fait), social-démocrates mencheviks, social-démocrates bolcheviks, tous également modérés, c'est-à-dire timorés et incapables de maîtriser en esprit l'événement.

Les tractations qui s'engagent autour du pouvoir tiennent de la farce, malgré le grandiose du moment. Tous ces socialistes n'ont qu'un souci : abdiquer. Le politique le plus perspicace de la bourgeoisie libérale, M. Milioukov, estime, à deux heures de l'après-midi, le 27 février, quand tout est consommé — la chute de l'ancien régime est irrémédiable à cet instant — qu'« *il est encore trop tôt* » pour former un gouvernement provisoire, car on ne sait pas comment peuvent tourner les choses. Attendons, renseignons-nous. La bourgeoisie abdique ainsi devant la tourmente. Le 1^{er} mars, le Comité exécutif du Soviet s'étant constitué l'invite à former un gouvernement, sans même prétendre lui imposer un programme. Soucieux essentiellement d'abdiquer, les socialistes n'entendent se réserver que la liberté de propagande, chose fort neuve, il est vrai, dans toutes les Russies et les Sibéries...

« Bel exemple de désintéressement pour le peuple et les siècles : des socialistes qui avaient dans les mains la totalité du pouvoir et de qui il dépendait complètement d'accorder ou de refuser à d'autres la liberté d'agitation, cédaient le pouvoir à leurs « ennemis de classe » sous con-



FIN DE GUERRE : L'ARMÉE SE DÉMOBILISE ELLE-MÊME

dition que ceux-ci leur permettraient... la liberté d'agitation ! Rodzianko (1) n'osait se rendre au télégraphe et disait à Tchkhéidzé et à Soukhanov : « Vous avez le pouvoir, vous pouvez nous faire arrêter tous ! » Tchkhéidzé et Soukhanov lui répondaient : « Prenez le pouvoir, mais ne nous arrêtez pas pour faits de la propagande... » Craignant pourtant que la bourgeoisie ne consente pas à prendre le pouvoir même aux conditions proposées, Soukhanov présente un ultimatum menaçant : « Les éléments déchainés ne peuvent être maîtrisés que par nous... Il n'y a qu'une issue, et c'est que vous acceptiez nos conditions... » En d'autres termes : acceptez un programme qui est aussi le vôtre. Nous vous promettons en revanche de refréner les

(1) Rodzianko, un des leaders de la bourgeoisie libérale modérée; Tchkhéidzé et Soukhanov, socialistes modérés, membres de l'Exécutif du Soviet.

masses qui nous ont donné le pouvoir. — Pauvres dompteurs d'éléments (1) ! »

Les libéraux cèdent à cette douce violence et forment le gouvernement provisoire. Ils espèrent encore abdiquer à leur tour devant la monarchie, en ne lui imposant que d'être constitutionnelle. Ils tentent de sauver la dynastie. Surenchère d'abdications ! Nicolas II abdique en faveur du grand-duc Michel, le grand-duc en faveur d'une Constituante problématique...

(1) L. Trotski : *Histoire de la Révolution russe*, t. 1, p. 251 (Rieder). Les mémoires de Soukhanov donnent un récit détaillé de ces tractations (Soukhanov a été, en 1931, à Moscou, condamné à dix ans de réclusion pour avoir formé un groupe socialiste).



LÉNINE (VLADIMIR ILLITCH OULIANOV) EN 1918

LA RÉVOLUTION TROUVE UN HOMME

La révolution russe se fait ainsi, toute seule : il semble au début qu'il n'y ait personne pour l'y aider. Et une grande leçon se dégage de là : de tels événements, on ne peut ni les

hâter ni les précipiter. Aveugles ceux qui s'imaginent qu'on peut être pour ou contre, quand la nécessité historique est en marche. Il dépend alors des hommes qui savent en distinguer les linéa-

ments de se mettre à son service pour en tirer le plus vaste parti ; et mieux ils sauront s'intégrer au cours inexorable des choses, en dégager consciemment la loi, plus ils réaliseront. Ceux-là seuls, fussent-ils, de par leur caractère personnel, de fort paisibles habitués des bibliothèques, seront des révolutionnaires. On les verra d'ailleurs, délaissant les bibliothèques, apporter à certaines heures leur pavé à la barricade, leurs conseils au Comité des sections...

Jusqu'à l'arrivée de Lénine en Russie, la révolution piétine sur place.

« L'année 1917 est la quatrième de la guerre mondiale. Depuis plus de mille jours, tout ce que les plus grands pays d'Europe ont d'hommes valides porte l'uniforme. La fleur de la jeunesse d'un continent, une génération entière de jeunes gens, vient d'être fauchée. Trente millions d'hommes sont mobilisés. C'est l'ère du canon.

Les lignes de feu ravinent l'Europe de la mer du Nord à l'Adriatique, de la Baltique à la Méditerranée. Ce sont de sanglantes frontières où meurent tous les jours des milliers de combattants. Guerre des tranchées, des mines, des tanks, d'aviation, des gaz, guerre sous-marine, guerre des mensonges asphyxiants. Au front, la mort du soldat, parqué entre le poteau d'exécution et les barbelés de l'ennemi ; à l'arrière, le trafic de son sang et la fade littérature du communiqué.

1917 est, en France, l'année du clémencisme, du général Nivelle, de l'offensive du 16 avril : « Percée » du Chemin des Dames. Batailles inutiles des

Flandres et de Verdun, ruée des chars d'assaut à Cambrai. Serbie, nord de la France, Belgique, Pologne sont autant de charniers. L'Allemagne déclare à l'Angleterre la guerre sous-marine à outrance : torpillage de vaisseaux marchands, noyades de neutres. La mort infeste les mers.

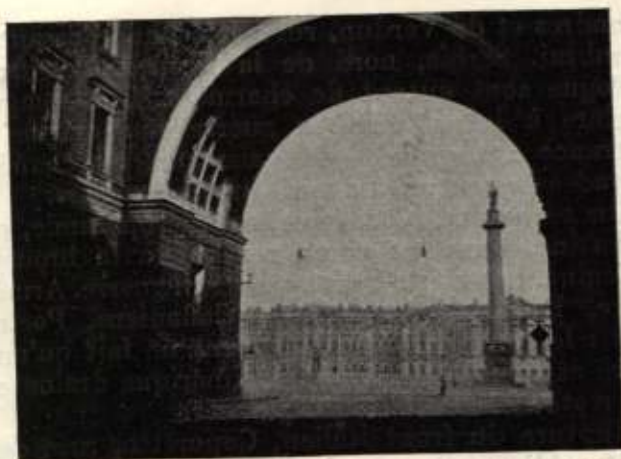
On se bat en Macédoine, en Mésopotamie, en Palestine, dans les coins perdus de la brousse africaine. Les États-Unis entrent en guerre. Armée noire, Hindous, Australiens, Canadiens, Portugais : le sang de toutes les races ne fait qu'un mare et qu'une puanteur. L'Amérique draine ce qui reste d'or chez les belligérants.

Rupture du front italien, Caporetto, ruée des Austro-Allemands sur la Piave, Zeppelins sur Londres, Goethas sur Paris, Goethas sur Venise, avions français sur Stuttgart. Des héros de l'air de chaque côté du front, descendent leur cinquième adversaire. Parades, décorations.

A l'arrière, des deux côtés du front : les beaux bénéfices des fabricants de canons et de munitions ; l'état de siège, la censure, l'anxiété des femmes et des vieux, la grande misère, la grande débauche, la carte du pain, la carte du charbon, toute vie humaine en proie à la bêtise et à la haine. Persécution des objecteurs de conscience en Grande-Bretagne, des défaitistes en France, des internationalistes partout. Les Églises, les partis, les intellectuels, dans les Empires centraux comme chez les Alliés, prêchent la guerre d'usure. Le socialisme de guerre s'installe dans les unions sacrées...



BATAILLE DES RUES A LENINEGRAD EN JUILLET 1917 (AU FOND LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE)



PÉTROGRAD (AUJOURD'HUI LENINEGRAD)
AU FOND, LE PALAIS D'HIVER

Toute la technique est employée à détruire les forces vives de l'espèce humaine et les œuvres de la civilisation. Rationnellement employées, les richesses qui se dissipent en explosifs eussent largement suffi, s'il nous est permis d'employer ce langage utopique, à organiser l'aisance pour tous dans une société renouée...

Quatrième année de guerre pour le partage du monde entre impérialismes financiers. » (1).

Le fracas d'un premier écroulement d'empire a tout à coup, en cette année noire, couvert la clameur des canons. Le peuple russe revendique la paix pour tous les peuples, la terre aux paysans, l'usine aux ouvriers. Ce peuple est en armes, car la guerre lui a donné des fusils. Ce peuple a plus de morts que nul autre derrière lui. Plus d'oppression et de misère aussi. Voici qu'il peut tout. Saura-t-il vouloir ? Prendra-t-il conscience de ce qu'il peut ?

Le 3 avril 1917, Lénine descend du train à Pétrograd, à la gare de Finlande. Avec lui Grégori Evséitch Zinoviev et d'autres. A peu près un inconnu, N. Lénine, Vladimir Illitch Oulianov. L'homme a quarante-sept ans et déjà trente années de passé révolutionnaire. Adolescent, il a vu l'ombre d'une potence s'étendre sur sa vie : le bourreau du tsar Alexandre III pendait son frère aîné. A vingt-trois ans, il a fondé à Saint-Petersbourg (1893) un des premiers groupes marxistes russes. Il a vécu des années dans l'exil sibérien. Vers 1913, il s'est révélé parmi les chefs du mouvement ouvrier russe comme un doctrinaire intraitable (par la fondation de l'*Iskra* — l'*Étincelle* — et la scission du parti ouvrier social-démocrate de Russie en bolcheviks intransigeants — ou majoritaires révolutionnaires — et mencheviks ou minoritaires opportunistes). Émigré à Londres, à Paris, en Suisse, en Finlande, à Cracovie, peu connu en dehors de son parti, il a travaillé sans cesse ni trêve, de son « métier », fièrement affirmé, de théoricien, propagandiste et organisateur du

prolétariat : de révolutionnaire, en un mot. Son parti d'irréductibles — qu'on appelle volontiers dans l'Internationale socialiste des « fanatiques » — formé, forgé plutôt par lui, l'entoure d'une confiance illimitée. Ce parti, il l'a intelligemment dirigé pendant une révolution (1905). On discute de lui, de ses ouvrages de philosophie matérialiste et d'économie politique : c'est un savant. Les procès-verbaux des congrès socialistes internationaux mentionnent son activité ; les journalistes, à l'affût des vedettes, ne l'y ont pas remarqué. A Stuttgart, en 1907, où il soutint Rosa Luxembour, on a beaucoup remarqué Hervé ; on n'a pas vu Lénine. Mais à l'heure des pires reniements, en août 1914, quand la plupart des célébrités du socialisme, du syndicalisme, de l'anarchisme se convertissent soudainement à la guerre, Lénine, sûr de l'avenir, alors que tout semble perdu pour le mouvement ouvrier inféodé au patriotisme délirant, Lénine commence à poser, pierre après pierre, les fondations de la III^e Internationale. A Zimmerwald (1915), des internationalistes se sont effrayés de l'entendre parler tranquillement de révolution.

Cet homme, qui, en cette année de guerre, sort à pas mesurés de sa demeure zurichoise d'émigré, va diriger avec une conscience et une fermeté indéfectibles la première révolution sociale des temps modernes. Il va devenir en six mois « l'homme le plus haï et le plus aimé de la terre ».

Il apporte au prolétariat, en ce crépuscule de civilisation, une nouvelle raison de vivre :

Vaincre (1).

Il dit :

— *La guerre a pour but un nouveau partage du monde entre grandes puissances dominées par les oligarchies financières.*

— *Transformer la guerre impérialiste en guerre civile.*

— *Former une nouvelle Internationale socialiste qui sera celle de l'action révolutionnaire.*

Il voit très bien les limites du possible, mais ce possible il entend l'épuiser. Il n'annonce pas le socialisme en Russie, mais l'expropriation des grands domaines au profit des paysans, le contrôle ouvrier de la production, une dictature démocratique des travailleurs au sein de laquelle s'exercera l'hégémonie de la classe ouvrière.

A peine descendu du train, il demande à ses camarades de parti :

— Pourquoi n'a-t-on pas pris le pouvoir ?

Et tout de suite, il trace dans ses thèses d'avril, le programme de la prise du pouvoir. On le dit fou, on lui reproche de délirer. Il sourit malicieusement, s'installe devant un joli secrétaire ouvragé, au palais d'une favorite du tsar, écrit de nouveau. Les militants qualifiés le blâment, la *Pravda* le désavoue, mais on s'aperçoit tout à coup qu'il a l'oreille des gens de la rue, de

(1) Victor Serge : *Lénine*, 1917, p. 3-4. (Librairie du Travail.)

(1) Victor Serge : ouvrage cité, p. 5 à 6.

l'usine et des casernes. — Parbleu ! Tout son génie n'est que de savoir dire ce que ces gens voudraient dire, mais ne savent pas dire eux-mêmes, et ce que personne d'entre les politiciens et les révolutionnaires n'a su dire pour eux jusqu'ici.

En trois semaines, sans lutte, il a la majorité dans le parti : il n'est plus question de fusionner avec les modérés et de marcher vers la stabilisation d'une république parlementaire :

« Le parti veut une République prolétarienne et paysanne plus démocratique, dans laquelle la police et l'armée permanente seront remplacées par l'armement du peuple (1). »

Le parti veut « l'autocratie du peuple », c'est-à-dire l'éligibilité et la révocabilité des fonctionnaires, la réunion des pouvoirs législatif et exécutif dans les assemblées des députés, des travail-

(1) Discours de Lénine sur le programme, à la Conférence du parti, 24-29 avril 1917.



PÉTROGRAD : STATUE DE PIERRE LE GRAND

leurs et des soldats (Soviets), « le droit pour toutes les nationalités de se constituer en États autonomes », la « nationalisation des banques, des trusts et des cartels », la « confiscation des terres, à transmettre immédiatement aux paysans organisés en Soviets » — une paix générale qui doit être « une paix des travailleurs faite contre tous les capitalistes ».

Rien d'irréalisable dans ce programme ; au contraire, le difficile et le dangereux à cette heure serait de ne point le réaliser. Mais pour le réussir, il faut de la force,

de l'audace, rompre avec l'inertie de la pensée, rompre avec de puissants intérêts. Bien des gens vivent de la guerre, et la Russie est liée à ses alliés. Les classes possédantes menacées de tout perdre vont se défendre ; quelle que soit leur faiblesse, elles auront de redoutables sursauts. Il faut accepter cette lutte. Le courage et l'intelligence de Lénine sont d'être révolutionnaire en temps de révolution.

LA SECONDE TÊTE D'UNE RÉVOLUTION

QUAND une idée est dans l'air d'une époque, c'est-à-dire quand les conditions générales sont réalisées pour qu'elle naisse et vive, les hommes commencent à la pressentir et il arrive qu'elle soit conçue en même temps par plusieurs. La vérité d'un temps vient ainsi à son heure. Ceci est vrai des sciences et de la politique qui est aussi, par certains côtés, une science et un art à la fois. Darwin et Wallace découvrent à peu près ensemble la sélection naturelle dont la jeune société capitaliste en plein essor leur offre d'ailleurs l'image. Joule et Meyer découvrent à peu près ensemble la même loi de la conservation de l'énergie. Marx et Engels arrivent ensemble aux mêmes conclusions sur les bases de la société moderne et fondent en vingt-cinq ans d'admirable collaboration intellectuelle, le socialisme scientifique. La révolution russe va réaliser dans l'action, — mais une action nourrie de très ferme pensée — une collaboration aussi étonnante : celle de Lénine et Trotski.

Expulsé de France en 1917, par un arrêté signé de M. Malvy — Jules Guesde étant ministre — à la suite d'une provocation, expulsé d'Espagne comme indésirable, Trotski s'était rendu à New-York, y avait un moment repris son activité militante, puis était passé au Canada pour rentrer en Russie. Interné dans un camp de concen-

tration, avec sa femme et ses enfants, il avait fini par recouvrer la liberté grâce aux réclamations du Soviet de Pétrograd. Il arriva dans la capitale le 5 mai et son premier discours, au débarqué, fut pour préconiser la prise du pouvoir. Sa personnalité d'orateur, de journaliste et d'organisateur paraît parfois, à partir de ce moment, l'emporter sur celle de Lénine qui a moins de relief à première vue. Lénine est bonhomme, volontiers effacé, banal d'extérieur ; il passerait inaperçu auprès des profanes ; il parle avec une extrême simplicité et ce n'est pas tant sa parole que son argumentation qui porte sur l'auditoire. Il écrit, sans souci ni don particulier de la forme, ce qu'il a à dire et rien de plus. Jamais de sa vie il n'a fait la moindre concession au démon de la littérature. Trotski, nulle part, ne passera inaperçu. Il y a sa crinière, son port de tête dressé, son intense regard bleu-gris, on ne sait quoi d'autoritaire et d'entraînant. A la tribune, sa voix a des résonances métalliques et chacune de ses phrases se détache comme un coup droit. Il va devenir le tribun par excellence de cette révolution. Son style écrit s'arme d'un art sûr. Mais, l'important c'est que l'heure qui sonne au cadran, il l'a attendue, prévue, voulue toute sa vie. Il est, dans le parti social-démocrate, le théoricien de la révolution permanente, ce qui veut dire d'une révolu-



UN COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE DE LA FLOTTE EN 1917

tion qui ne peut ni ne veut s'éteindre avant d'avoir achevé son œuvre, et ne se conçoit, dès lors, qu'internationale.

Par sa connaissance des langues et du monde, c'est le plus européen des révolutionnaires russes. Lénine a pourtant sur lui une supériorité incontestable : son parti, formé en quatorze ans de luttes et de labeurs, depuis 1903. Ce parti, nous l'avons vu changer d'état d'esprit et de programme à l'arrivée de Lénine en Russie : on pourrait dire qu'il est venu à des conceptions depuis longtemps familières à Trotski ; mais Trotski et ses amis y entrent. Les documents du temps ne sépareront plus, pendant des années, les noms de deux hommes, qui n'auront, en somme, qu'une pensée et qu'une action, traduisant la pensée et l'action de millions d'hommes. Ce sont les deux têtes de la révolution. Sur elles se concentre toute la popularité, sur elles se porte toute la haine. Maxime Gorki dénoncera, tous les jours, dans sa *Novaya Jizn*, ces deux funestes fauteurs d'anarchie :

« Lénine, Trotski et leurs adeptes sont déjà intoxiqués par le poison du pouvoir, comme le prouve leur attitude honteuse vis-à-vis de la liberté de parole, de l'individu et de cet ensemble de droits pour lesquels a lutté la démocratie... »

« Lénine et ses acolytes se croient permis tous les crimes... »

« Lénine n'est pas un thaumaturge tout-puissant, mais un prestidigitateur cynique qui n'a cure ni de l'honneur, ni de la vie du prolétariat... »

« Vladimir Lénine introduit en Russie le régime socialiste... à toute vapeur à travers la boue. Lénine, Trotski et tous ceux qui vont avec eux à la ruine dans la fondrière de la réalité sont évidemment persuadés que c'est pour le droit au déshonneur qu'on peut le mieux entraîner avec soi un Russe... »

Telle est, en 1917, l'encre de Maxime Gorki (1).

Les socialistes-révolutionnaires, lorsqu'ils songent, au début de la guerre civile, à supprimer les chefs du bolchevisme, visent ces deux-là. Ils tirent sur Lénine et le blessent ; des bombes doivent faire sauter le train de Trotski, guetté aussi dans une gare par des terroristes, mais il emprunte par hasard une autre voie. Les documents et les ouvrages du temps situent infailliblement au cœur ou au sommet des événements la collaboration de ces deux têtes. Les *Notes sur la révolution bolchevique* de Jacques Sadoul, les *Dix jours qui ébranlèrent le monde* de John Reed, le *Portrait authentique de Lénine* de Guilbeaux donnent sur ce temps les plus précieux témoignages. En 1923, André Morizet, au retour de Moscou, intitulera son livre *Chez Lénine et Trotski*. « Trotski, écrit Jacques Sadoul à Albert Thomas, le 13 novembre 1917, domine l'insurrection dont il est l'âme d'acier, Lénine en demeurant plutôt le théoricien (2). »

Le Gouvernement Provisoire ayant, en juin 1917, déclenché de vastes offensives sur tous les fronts — sur la demande des Alliés qui ne songeaient qu'à soulager les frontières d'Occident, — se trouve tout à coup acculé au désastre. Ses bataillons de choc se sont fait hacher par la mitraille, le gros de ses troupes se débande ; il ne sert plus de rien de faire bâtonner (on va jusque-là) ou fusiller des soldats, quand des régiments entiers fondent au soleil d'été. Les hommes s'en vont à l'arrière,

(1) Cité par B. Souvarine : *Staline*, p. 184-185.

(2) J. Sadoul : *Notes...*, p. 76 (Éd. de la Sirène).

emportant fusils et cartouches, et disant qu'il faut faire la paix. La garnison et les usines de Pétrograd descendent dans la rue, stimulées par les anarchistes, contre la volonté des bolcheviks qui trouvent que le pays n'est pas mûr pour la prise du pouvoir.

Kérenski dispose encore de cosaques fidèles en nombre suffisant pour mater l'émeute. Le lendemain, les bolcheviks sont mis hors la loi. Lénine

et Zinoviev vont se cacher dans une hutte au bord de la mer, en Finlande ; et Lénine y écrit son livre sur l'État... Trotski se laisse arrêter au risque d'être massacré ou fusillé, pour que l'un des deux au moins prenne hautement ses responsabilités. Et l'on découvre contre eux le grand poison, le poison le plus efficace, avec lequel il s'en faut de peu qu'on ne réussisse à les tuer et à tuer la révolution naissante.



A PÉTROGRAD, PENDANT L'INSURRECTION D'OCTOBRE 1917

LA CALOMNIE, CE POISON

UNE rumeur mystérieuse circule dans la nuit du 4 juillet (1917) dans les couloirs du Soviet. — Savez-vous ce qu'il y a ? On a découvert les preuves de la trahison de Lénine et de Trotski. Des documents irréfutables, ravis à l'état-major allemand, vont être publiés. Des télégrammes chiffrés. Des reçus signés. Ils ont reçu des millions !

La presse du monde entier publie en manchettes que *les bolcheviks sont les agents payés de l'Allemagne !*

Les fils de l'intrigue menaient à Stockholm où existait une agence allemande d'espionnage. Kérenski considérait que l'on avait « des données extrêmement sérieuses ». On publia une lettre

saisie quelque part à la poste, — disait-on, — dans laquelle un baron allemand « félicitait les bolcheviks de leur action » et prévoyait « la joie qu'on en aurait à Berlin ». On rappelait que Lénine, Zinoviev et une vingtaine d'autres socialistes russes s'étaient rendus en Russie, à travers l'Allemagne en guerre, dans un « wagon plombé ». (Au cours de ce voyage, Lénine avait refusé tout entretien, même — et surtout — avec des social-démocrates allemands : « Avec Liebknecht, disait-il, volontiers ! ») Le ministre libéral M. Milioukov parla du rôle de l'or allemand dans la révolution russe. Une instruction fut ouverte, que l'histoire ne permit pas de clore, même par un non-lieu. Tout s'en allait dans un si grand vent ! Un ancien agent du

contre-espionnage russe, après nous avoir appris que « les agents, au cours de leurs enquêtes, fabriquaient eux-mêmes leur documentation », devait par la suite conclure d'une façon assez inattendue à la trahison, non seulement des bolcheviks, mais encore des antibolcheviks. A son avis, seuls les agents du contre-espionnage ne trahissaient pas ; mais ils passaient leur temps à fabriquer des documents de trahison...

« Les rapports du contre-espionnage — écrit ce M. Oustinov — sur l'activité antérieure de Lénine, sur sa liaison avec l'état-major allemand, sur le fait qu'il avait touché de l'or allemand, étaient si convainquants qu'on aurait



APRÈS L'INSURRECTION VICTORIEUSE

dû le pendre tout de suite. »

Kérenski n'en fit rien parce qu'il était lui-même un traître « bien connu ».

Si je rappelle ces faits, c'est que la calomnie a eu, à travers la révolution russe, de curieuses fortunes et qu'on l'y voit renaître aujourd'hui sous des formes identiques. La légende de l'or allemand s'éteignit assez vite en 1917 et la calomnie n'eut

plus de place dans les luttes sociales des années épiques ; elle ne devait reparaitre, sous des formes modifiées, que dix ans plus tard, en 1927-1928, mais pour connaître, à partir de ce moment, un essor stupéfiant.

LA MARCHÉ AU POUVOIR

En septembre 1917 le coup de force du général Kornilov échoue piteusement et retourne du tout au tout la situation. Les réalités, plus fortes que les légendes injurieuses à base de fac-similés de faux fabriqués dans des officines d'agents-doubles, la réalité montre où sont les révolutionnaires, où sont les phraseurs, où sont les farceurs et où sont les contre-révolutionnaires. Le cabinet Kérenski se révèle ce qu'il est, un gouvernement fantôme, ballotté entre deux dictatures possibles. Ou les généraux qui sont, du côté de la réaction, les seuls hommes clairvoyants et doués de poigne (car il suffit dans les périodes d'instabilité sociale d'une intelligence d'adjudant pour concevoir, au profit des financiers, les bienfaits de l'autorité) recommenceront demain avec succès et la révolution donnera dans le vieux panneau du bonapartisme ; ou les ouvriers, les soldats, les paysans, les Soviets, les bolcheviks l'emporteront par la manière forte, puisqu'il n'y en a pas d'autre. Quelle commune solution imaginer entre la dictature militaire et la dictature du prolétariat ?

Lénine et Trotski le voient bien qui réclament, suggèrent, ordonnent, commencent la marche à l'insurrection. L'un à la tête du parti qu'il réussit à convaincre, non sans avoir à surmonter des résistances, l'autre à la tête du Soviet de Pétrograd où il forme le Comité Militaire Révolutionnaire, dis-

tribue des armes aux ouvriers, fait décider que la garnison révolutionnaire n'obéit plus au gouvernement provisoire et ne quittera pas la ville... C'est déjà l'insurrection avant la lettre.

En tête à tête, ces deux hommes se regardent parfois avec une certaine inquiétude. Ils se sentent trop nécessaires.

— *Si nous sommes tués* — demande un jour Lénine à Trotski — *croyez-vous que Boukharine et Sverdlov s'en tireront ?*

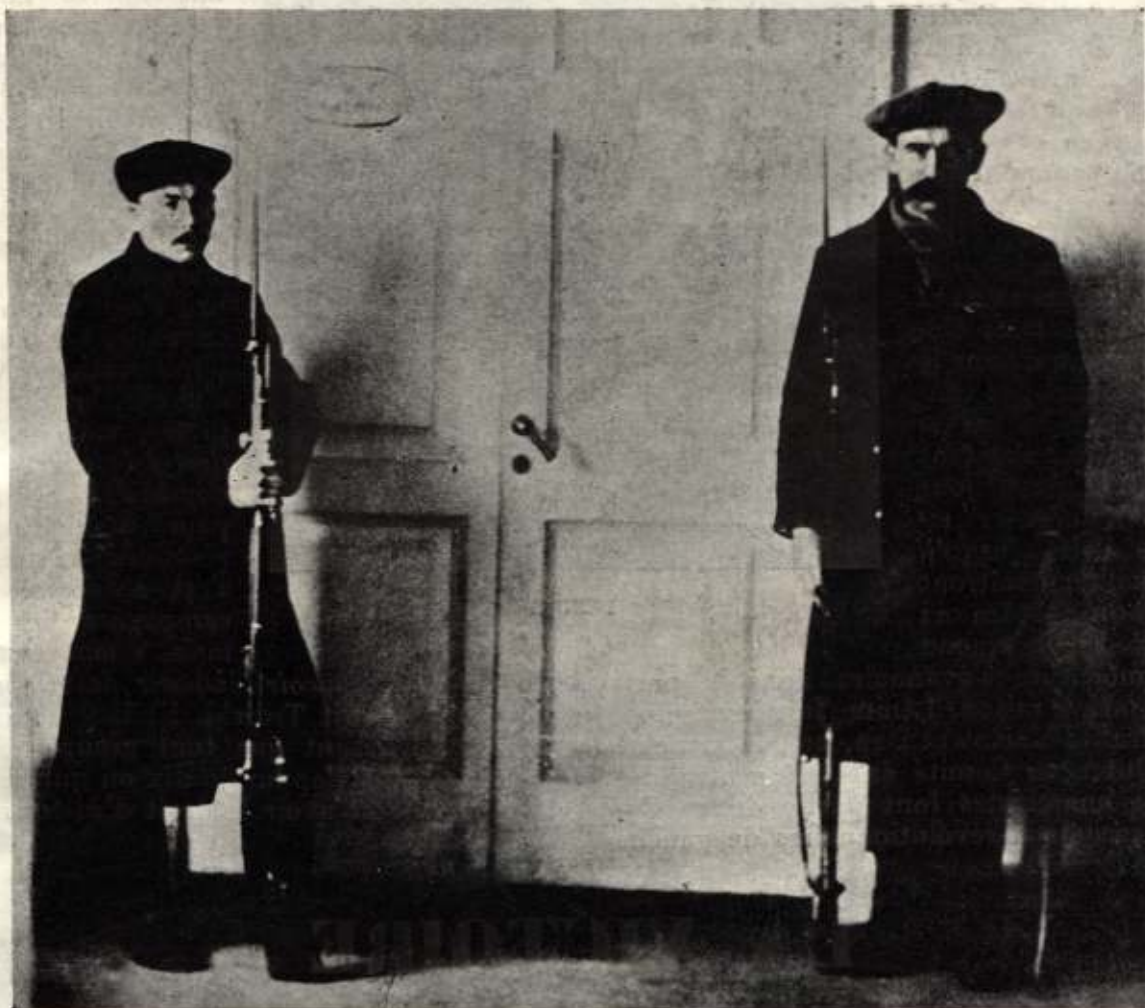
J'ai tracé d'eux, autrefois, pour un moment qui se situe, il est vrai, en 1919, ce portrait auquel je ne vois pas un trait à modifier :

« Les experts sont partis. Deux hommes restent en présence au milieu du Conseil Suprême, pareil, en effet, avec ses mines soucieuses et ses papiers couverts de chiffres spéciaux, au Conseil d'administration d'une entreprise terriblement déficitaire. Passif : la Terreur blanche à Budapest, la défaite de Hambourg, le silence de Berlin, le silence de Paris, l'hésitation de Jean Longuet, la perte d'Orel, la menace sur Toula. Passif : que nous n'étions rien hier, que nous sortons de la misère, des ténèbres, de la perpétuelle défaite. Actif : les dépêches d'Italie, les grèves de Turin, les exploits de partisans dans la taïga sibérienne, la rivalité entre Washington et Tokyo, les articles de Serrati et de Pierre Brizon. Actif : la science, la volonté, le sang des prolétaires. Actif encore :

le passif épouvantable d'une civilisation qui porte au flanc la plaie de la guerre. Par la propagande, les onze mille assassinés de la Terreur blanche de Finlande sont passés à l'actif...

« A cet instant, au milieu du silence et du labeur des masses, le débat se résume entre deux têtes. Ce sont celles dont on retrouve partout les effigies lassantes : dans les demeures, dans les bureaux, dans les clubs, dans les journaux, aux devantures des photographes flagorneurs qui se

énorme et bosselé, la bouche grande, une expression joviale qui révélait à l'observateur, mêlés aux traits de l'euro péen, des traits d'asiatique. — L'autre, juif, avec par moments une puissante laideur d'aigle dans le grand pli de la bouche aux lèvres fortes, une intelligence aiguë dans le regard, un port de tête de conducteur d'hommes, une certitude intérieure que les myopes pouvaient prendre pour du vieil orgueil et dans le rire un masque méphistophélique assez trompeur, car cet homme



DEVANT LE CABINET DU PRÉSIDENT DU CONSEIL DES COMMISSAIRES DU PEUPLE (1917)

disputent l'honneur du cliché, aux portes des édifices publics. Une fois ces deux hommes, de bonne humeur, après un gros succès dans la nationalisation des houillères ont échangé sur cette iconographie des mots ironiques : « *Quelle consommation de portraits ! dites ? Ne croyez-vous pas qu'on exagère ?* » — « *L'envers de la popularité, mon ami, ce sont les arrivistes et les imbéciles qui la font mousser.* » Ils étaient sarcastiques tous les deux, mais différemment : l'un, bonhomme au grand front dénudé, aux pommettes légèrement accentuées, le nez fort, un brin de barbe roussâtre, un grand air de santé, de simplicité, d'intelligence finaude. Un rire fréquent bridait ses yeux, alors rapetissés, pleins d'étincelles vertes. Il avait à ces moments le front

gardait une capacité de joie d'adolescent pour qui la vie est toute à conquérir. Ils rirent de leurs propres portraits : « *Pourvu, dit l'un, que nous vivions assez pour en arrêter l'impression !* » — « *Souhaitons, dit l'autre, que nous vivions assez pour n'être point béatifiés.* » Ils savaient que l'on ne retourne pas le monde sans s'appuyer sur les plus vieilles roches (1). »

Ce ne sont pourtant pas des chefs au sens que ce mot a révélé depuis qu'il y a le Duce, le Ghazi, le Führer et le Chef génial en U.R.S.S. Leur popularité n'est ni fabriquée ni imposée ; elle s'est impo-

(1) Victor Serge : *Ville conquise* (roman, Rieder).

Je ne pouvais pas, écrivant cette page à Léninegrad, y mettre le nom : le Cabinet noir n'eût pas laissé passer mon manuscrit.

sée elle-même, ils la doivent à la confiance qu'ils méritent. On discute hautement leurs actes et leurs paroles. On va plus loin. On les engueule. Aux ennemis, ils répondent en haussant les épaules ; avec les travailleurs, ils répliquent et il arrive qu'on les mette en minorité. Ce sont les premiers d'entre des camarades et ils recevraient vertement le dangereux imbécile qui prétendrait les mettre au-dessus des camarades ou du parti. Le Bureau politique et le Comité central ont une vie collective de tous les instants. Le parti discute, des tendances y apparaissent et y disparaissent, et les éléments d'opposition, dans le pays, qu'il ne faut pas confondre avec les éléments de contre-révolution, s'agitent sans cesse au grand jour pendant toute la guerre civile, c'est-à-dire jusqu'à 1921. Ils ne disparaîtront d'ailleurs complètement qu'en 1925-1926, quand toute vie intérieure s'évanouira dans le parti et pour la même raison. Lénine fait inviter ses vieux adversaires Martov et Dan, leaders mencheviks, à discuter au Comité exécutif central des Soviets. Des anarchistes font partie de ce Comité. Les socialistes-révolutionnaires de gauche



LÉNINE

collaborent au pouvoir pendant plusieurs mois, au début du régime. Ils ne seront éliminés que pour avoir tenté un soulèvement et tiré le canon dans les rues de Moscou, en juillet 1918. Personne ne songe à se battre pour un État totalitaire, on lutte et on meurt pour une liberté nouvelle. Le bolchevisme triomphe en annonçant aux masses et au monde une démocratie de travailleurs libres comme on n'en a encore jamais vu. La première Constitution soviétique, rédigée par Sverdlov, assure aux travailleurs toutes les libertés. Il ne s'agit nullement par exemple, au lendemain de l'insurrection victorieuse d'abolir la liberté de la presse, mais bien de « retirer à la bourgeoisie le monopole de la presse ». Il faut pour cela supprimer la presse réactionnaire qui, d'ailleurs, s'est spécialisée dans les campagnes de calomnies mais « tout groupe de citoyens doit pouvoir disposer des imprimeries du papier », dit Trotski. Et il y a un projet de Lénine précisant que tout groupe de citoyens comptant sur l'appui de dix ou quinze mille travailleurs, doit avoir le droit d'éditer une feuille s'il le désire.

LA VICTOIRE DU 7 NOVEMBRE 1917 (1)

CE qu'il faudra souligner inlassablement, c'est que depuis une bonne dizaine d'années, en ce qui concerne la Révolution russe, les mots : chefs, partis, Soviets, masses ont tout à fait changé de sens, arrivant en somme à signifier le contraire de ce qu'ils signifiaient dans les grandes années d'espérance et de victoire. Il a fallu refaire laborieusement toute l'histoire des débuts et ce n'est pas fini. Au moment de l'insurrection d'Octobre (novembre en nouveau style), les chefs ne sont que les premiers, les plus écoutés et les plus dignes des militants, le parti bolchevik est l'organisation politique qui exprime le mieux le senti-

ment populaire. De là, sa popularité et l'efficacité de son action.

Cette action, dans les journées décisives, tâchons d'en retracer la physionomie à l'aide de quelques textes inédits :

Boukharine relate dans un document publié en 1922 :

« ... C'était à Pétersbourg, pendant la conférence démocratique : figurez-vous le Palais d'Hiver et là Kérenskiy revenu de Moscou, après l'expérience malheureuse d'une conférence gouvernementale dans cette ville où les ouvriers l'avaient accueilli en faisant une grève si générale que les garçons de l'hôtel Métropole refusèrent de servir les représentants... Et d'abord voici un trait en quelque sorte secret de la vie de notre parti à ce moment. Lénine se cachait

(1) 25 octobre, vieux style russe.

A la veille de la conférence démocratique, convoquée par Kerenski, notre Comité central se réunit. Notre tactique était bien claire. Agitation et propagande au sein des masses, préparation de l'insurrection imminente. A peine étais-je entré que Milioutine vint au-devant de moi et me dit : « On a reçu une lettre, camarade Boukharine, une petite lettre. »

« Cette lettre, disait : « Vous serez des gredins et des traîtres si vous n'envoyez pas tout de suite les bolcheviks dans les fabriques et les usines, et si vous ne faites pas cerner et arrêter les salauds de la Conférence démocratique. » La lettre était écrite de cette encre-là et pleine de menaces. Nous fîmes tous « Ah ! ». Personne n'avait encore posé la question avec cette brutalité. Personne ne sut que faire. Puis on finit par prendre une décision. C'est peut-être la seule fois dans l'histoire de notre parti que le C.C. décida à l'unanimité de brûler une lettre de Lénine. La chose ne fut pas rendue publique. Nous étions alors à droite par rapport à Lénine qui, vous le voyez, ne préconise pas toujours la modération et la ponctualité et peut faire de grandes embardées à gauche — et se tromper... Nous repoussâmes ses exigences, parce que nous pensions que, pouvant indiscutablement prendre le pouvoir à Moscou et Pétrograd et dissoudre la Conférence démocratique, nous ne pourrions cependant pas nous affermir dans le reste de la Russie. Mais je vis à la Conférence une petite scène caractéristique, qui traduit avec force l'état d'esprit des gens. Après Kerenski, Trotski prit la parole. La bande à Kerenski était entourée de marins amenés là par Kerenski pour protéger la Conférence démocratique contre une tentative bolchevik. Je vois Trotski descendre de la tribune, son discours fini, et nous passons ensemble au milieu des marins qui se mettent à agiter leurs baïonnettes et demandent à Trotski si le moment ne sera pas bientôt venu de

se servir de ces machins-là. Les faibles troupes du gouvernement provisoire nous étaient déjà acquises. »

Cela se passait à la mi-septembre, six semaines avant l'insurrection. Celle-ci, déclenchée le jour de l'ouverture du II^e Congrès des Soviets, triompha sans peine à Pétrograd, douloureusement à Moscou. Elle était déjà faite et victorieuse, spontanément en bien des endroits, notamment à Kazan et à Tachkent où les Soviets et les troupes n'avaient pas attendu d'instructions. Depuis longtemps Cronstadt et la flotte de la Baltique n'obéissaient qu'à eux-mêmes. Cronstadt subissait fortement l'influence des bolcheviks et des anarchistes ; la flotte obéissait aux directives du parti.

Antonov-Ovsénko, aujourd'hui consul général de l'U.R.S.S. à Barcelone, raconte en ces termes la prise du Palais d'Hiver :

« ... Je file en auto vers l'état-major de la place. Nous traversons nos postes dans la rue Millionnaya ; des coups de feu s'égaillent en désordre autour du Palais, plusieurs militaires viennent de se rendre. Ténèbres. Claquement des détonations, tac-tac des mitrailleuses. Le long de la rue une foule de marins, de soldats et de gardes rouges afflue vers les portes du Palais, puis reflue, en rasant les murs, quand des aspirants retranchés derrière des barricades en bûches, ouvrent le feu. Enfin, le canon tonne sourdement. Encore et encore. C'est la forteresse de Pierre et Paul (située de l'autre côté de la Néva) qui prend la parole : « Ne faut-il pas les inviter à se rendre ? » propose Tchoudnovski qui vient d'amener des hommes du régiment des Pavlovts et qui est à son habitude intrépide et loquace.



GUERRE CIVILE SUR LA VOLGA (1918)

J'acquiesce. La voix des canons a porté. Le bataillon des femmes se rend. Elles pleurent : « Elles ne le feront plus ! » L'école militaire se rend, les aspirants rangent leurs fusils en faisceaux sur le trottoir et s'en vont, sous escorte. Tchoudnowski voulait leur laisser leurs fusils, je n'y consentis pas. D'autres aspirants résistèrent encore une heure. Il était malaisé de les attaquer par un escalier étroit, d'ailleurs tournant. Plusieurs fois ils firent reculer la foule. Ils finirent pourtant par fléchir et nous envoyèrent dire qu'ils cessaient la résistance. Je montai avec Tchoudnowski dans les appartements du Palais. Des restes de barricades, des matelas, des armes, des douilles, des croûtons traînaient partout. Une foule disparate se rua derrière nous. Nous envahîmes les étages, les aspirants se rendaient. Nous voici tout à coup dans une vaste salle, devant une porte gardée par un rang de jeunes gens, fusils croisés. Ils ont un moment d'hésitation. Nous approchons, Tchoudnowski et moi, de cette dernière garde du gouvernement provisoire, ils paraissent pétrifiés, nous eûmes du mal à leur arracher leurs fusils : « Le gouvernement provisoire est ici ? » — Il est ici, s'empresse de répondre obséquieusement un aspirant et il me chuchote : « Je suis des vôtres. » Voici le dernier gouvernement bourgeois de la vieille Russie. Ces treize hommes — car Kerenski avait fui dès le matin pour aller « chercher du secours » — ne faisaient autour de la table qu'une tache blême. Nous les arrêtons. On voudrait les écharper sur place, mais nous les envoyons escortés à la forteresse de Pierre et Paul.

A bord du croiseur l'*Aurore*, ancré dans la Néva à quelques centaines de mètres, des révolutionnaires attendaient l'ordre d'ouvrir le feu — pour de bon, ayant déjà tiré à blanc — sur le Palais.

« Nous avions à donner un dernier ordre qui pouvait être fatal et pour les ministres de la « démocratie » et pour le Palais. Nous décidâmes d'attendre un quart d'heure encore, sentant d'instinct que la situation pouvait se modifier. Nous ne nous trompions pas. Les dernières minutes s'écoulaient quand arriva un nouveau messager, tout droit du Palais d'Hiver. — « Le Palais est pris. » — Nouvelle joie, double cette fois-ci, puisque nous avions été sur le point de tirer et que ce marin inconnu — personne ne se soucia de l'identifier — était le sauveur du Palais.

« Je partis tout de suite avec un copain pour Smolny en auto. L'auto, nos marins nous l'avaient procurée. Ils venaient de prendre cinq machines, à des bourgeois et à des fonctionnaires qui passaient par là.

« Les rues de Pétersbourg étaient calmes et silencieuses. Pas trace de l'insurrection. Des piquets de soldats révolutionnaires se chauffaient à des feux, aux carrefours. Ils laissaient passer l'auto sans difficulté. Nous vîmes même des trams éclairés, pleins de voyageurs. En un mot, pas trace d'une révolution. A Smolny les délégués du Congrès sortaient de séance après la première délibération de l'organe du pouvoir de la République des Soviets formé avec une promptitude qui tenait du prodige. Tout était fini. Je pouvais rentrer à bord et me coucher. »

« Le lendemain, nous décidâmes de nettoyer un peu l'atmosphère et de montrer nos baïonnettes révolutionnaires à la canaille de bourgeois. Des patrouilles de marins partirent vers le centre avec ordre de disperser les attroupements. Elles calmèrent, en effet, l'effervescence. Elles rapportaient généralement des trophées, armes, revolvers, sabres, fusils, même des bombes ; elles ramenaient des suspects : officiers, ivrognes, messieurs d'apparence ultra-bourgeoise, soldats des bataillons de choc. On les traitait avec une extrême mansuétude : un bref interrogatoire et

on les renvoyait. Aux soldats on conseillait de reprendre au plus vite la jupe, tout cela avec de grands rires ; on offrait des conserves aux ivrognes, puis on les envoyait dormir dans une chambrée. Le bon accueil fait à ces clients-là fut vite connu et bientôt le bâtiment en fut plein. Les marins imaginèrent alors un autre procédé de traitement de l'ivresse assez dur en automne : ils plongeaient les ivrognes dans le fleuve, ce qui les dégrisait du coup et nous en débarrassa rapidement (1). »

Jacques Sadoul écrit, le 26 octobre (8 novembre), à M. Albert Thomas, député, à Champigny-sur-Marne :

« Mon cher ami, — Journée de l'insurrection ce matin en allant à la Mission, j'ai vu repêcher dans la Moïka le cadavre du général Toumanov, adjoint au ministre de la Guerre, que des soldats ont arrêté et tué cette nuit à coups de baïonnettes. On le place en riant sur une charrette basse dans une pose ridicule et on l'emmène vers une morgue quelconque.

Les nouvelles sont bonnes pour les bolcheviks. Le Palais d'Hiver a été canonné, puis pillé. Tous les objets d'art, meubles, tapisseries, tableaux ont été détruits sauvagement. Le bataillon de femmes qui le défendait a été fait prisonnier, emmené dans une caserne où les malheureuses auraient été violées autant que l'on peut l'être.

Beaucoup sont des jeunes femmes de la bourgeoisie. La plupart des membres du gouvernement provisoire sont arrêtés. Kerenski s'est enfui. L'armée est aux mains des révolutionnaires. »

(1) Souvenirs de Flérowski.



LÉNINE DANS LA FOULE

Tout ce que dit Sadoul du pillage du Palais d'Hiver est faux. Quelques soldates n'ont pas trouvé chez les vainqueurs tout le respect dû à l'infortune des armes, sans doute. Mais en général, il n'y a presque pas eu d'excès. De la même lettre :

« Je vois de nouveau ces grands chefs. Je fais connaissance de Lénine et de Trotski.

... Entr'acte d'une heure du matin. J'interviewe longuement Trotski, qui dans quelques minutes va être élu ministre ou plutôt commissaire du peuple aux affaires étrangères.

Primo : son avis sur l'insurrection ?

Toute révolution comporte des aléas, mais les chances de succès sont énormes. La préparation a été minutieuse. L'organisation s'étend sur tout le territoire russe, où un millier de Comités ont été constitués : la presque totalité de l'armée est désormais acquise. Les masses paysannes vont être séduites par la remise des terres des gros propriétaires. Appuyé sur ces deux éléments, le mouvement doit réussir. Il a suffi d'un coup de balai pour chasser les gens au pouvoir, médiocres et mous (1). »

A Moscou, la bataille des rues dura six jours, avec de terribles épisodes, comme le massacre des ouvriers de l'arsenal du Kremlin par les défenseurs de l'ordre démocratique. A la veille des événements, l'agronome Mouralowe, bon géant bolchevik qui, déjà, en février avait eu l'excellente idée d'occuper avec quelques escortes de soldats les édifices publics — et c'est ainsi que tomba le tsarisme dans l'ancienne capitale — s'était mis à étudier les problèmes de la technique insurrectionnelle.

« Je me mis, écrit-il, à rechercher une brochure éditée par notre parti en 1905, *la tactique du combat de rues*, mais je ne le trouvais pas. Elle avait disparu au cours d'une perquisition. Alors je dus faire des efforts de mémoire et amener des officiers de ma connaissance sur ces sujets de conversation. »

Mouralov se battit comme un diable. Au moment où tout parut perdu pour les combattants du Soviet

« l'artillerie se joignit à notre infanterie et nous reprîmes du courage. Je ne sais plus combien il y avait de canons, mais le chef de notre artillerie, Vladimir Mikhaïlovitch Smirnov, doit s'en souvenir... »

Me reportant aux notes de Vladimir Smirnov, j'y trouve à ce sujet une page d'un beau dynamisme :

« ... Quand je vais avertir les soldats que nous étions cernés et que le Comité révolutionnaire nous invitait à battre en retraite (c'était la nuit, ils dormaient éreintés, ils me répondirent tranquillement : « Nous restons. »

Le lendemain nous passâmes sur un point à l'attaque avec un certain succès qui nous encouragea ; le jour suivant un groupe des nôtres occupa la tour du monastère Strastnaya où les aspirants s'étaient retranchés avec une mitrailleuse. Cette nuit-là je fus envoyé avec deux cama-



TROTSKI PASSANT LES TROUPES EN REVUE SUR LA PLACE ROUGE (1921)
DERRIÈRE LUI, A DROITE, MOURALOV

rades à la brigade d'artillerie de la Khodynka et nous ramenâmes deux ou trois pièces dont l'une fut placée place Strastnaya pour tirer sur l'hôtel de l'ex-gouverneur général. Quelques obus suffirent pour en déloger un corps d'étudiants. Quand on les amena aux Soviets il fallut de grands efforts pour persuader les soldats de garde de ne pas les fusiller. Le Comité révolutionnaire décida alors une attaque générale et je fus chargé d'aller demander du renfort au 55^e d'infanterie. Nous partîmes dans une voiture fermée de la Croix Rouge. Nous fûmes arrêtés en route par des élèves-officiers et conduits à l'Arbat au lycée Alexandre. On se mit à nous fouiller. M'ayant reconnu, un jeune officier du 55^e se mit à m'arracher ma vareuse en criant que j'étais un bolchevik qu'il fallait coller au mur. Je passai là une ou deux nuits, puis, le soir un coup de canon retentit et l'on nous fit sortir, 80 à 100 prisonniers, pour nous conduire, escortés d'officiers et d'étudiants, au Kremlin. Le chef du convoi, un prince Troubetzkoy, dit aux soldats de « flanquer leur baïonnette dans le dos de ceux qui se permettraient de tourner la tête ». Au Kremlin, les officiers nous reçurent avec des injures. L'un d'eux criait : « Ou nous sommes foutus ou nous battons cette racaille. » Je passai la nuit à la caserne du 56^e régiment. Le soir, une formidable détonation se fit entendre : notre artillerie tirait sur le Kremlin du mont des Moineaux... Le jour suivant on nous fit sortir au nombre d'une quarantaine, pour nous fusiller, pensions-nous, mais arrivés à la porte Nikolskaya, on nous fit passer devant la sentinelle et sortir. Les gardes-rouges qui étaient devant l'église de Saint-Vassili braquèrent sur nous leurs fusils, mais nous leur criions que nous étions des rouges. J'allai ensuite au Soviet du rayon. On m'y proposa de prendre quelque repos et je courus chez moi où je n'avais pas mis les pieds depuis une quinzaine. Je dinai et me rendis à l'état-major du Zamoskvoretchi... »

Il y a dix-neuf ans passés de cela. Mouralov et Vladimir Smirnov sont vivants et je pense à eux, en écrivant ceci, avec grande émotion. Tous deux en 1927 se prononcèrent dans le parti, contre Staline, pour l'opposition. Tous deux furent exclus. Tous deux furent arrêtés. Vladimir Smirnov n'est

(1) Ouvrage cité, p. 57-59.

plus sorti de prison depuis que pour quelques jours après cinq ans. A peine était-il arrivé en déportation qu'on l'arrêtait de nouveau, pour lui infliger de nouveau cinq ans. Sans motifs connaissables. Il était devenu presque aveugle dans sa cellule de Sourdal. Où est-il aujourd'hui ? Nicolas Mouralov avait été longtemps le gouverneur militaire de la

région de Moscou. On l'exila dans les forêts de la Tara. Près de huit années passèrent, il travaillait — déporté — de son métier d'agronome. On l'arrêtait récemment, sous je ne sais quelle énorme inculpation de haute trahison, de complot, d'intelligence avec Hitler et il semble bien promis au bourreau.

LES GRANDES ANNÉES

AINSI commencent de grandes années. Je n'en retracerai pas les alternatives de détresse, de désespoir et d'essor, et d'enthousiasme. Je n'en indiquerai que les dates principales et la physionomie d'ensemble. Au lendemain de la prise du pouvoir, les ministères sont vides ; fonctionnaires, techniciens, directeurs d'entreprises, patrons et capitalistes viennent de découvrir pour leur propre compte la grève, la grève perlée, le sabotage. Des gardes-rouges qui sont des ouvriers portant le fusil en bandoulière vont chercher à domicile les fonctionnaires importants des ministères ; on en coffre quelques-uns, la bonne volonté se réveille chez les autres... Les premiers mois de cette lutte se passent cependant sans excès ni terreur. Une tentative contre-révolutionnaire a été facilement brisée à Pétrograd, et aux environs, par Trotski, aidé du colonel Mouraviev qui périt plus tard en trahissant. On n'arrête presque personne et ceux que l'on arrête sont bientôt relâchés comme l'ataman des cosaques Krasnov — qui en profite pour aller commencer la guerre civile dans le pays du Don, — et le leader antisémite Pourichkévitich. Lénine et ses collaborateurs au pouvoir n'envisagent pas la nationalisation totale de la grande production, mais plutôt un contrôle ouvrier très effectif et une participation grandissante de l'État socialiste à des trusts mixtes dans lesquels les capitalistes garderaient une place.

La première question à résoudre était celle de la guerre, dont les soldats ne voulaient plus. « Ils votent avec le pied, disait Lénine, railleur, à ceux qui l'invitaient à continuer une guerre, révolutionnaire cette fois, — ils s'en vont. » Les Soviets proposèrent une paix générale, mais ne reçurent d'acquiescement à l'ouverture des pourparlers que des Empires centraux. Le généralissime Doukhonine qui avait refusé d'offrir un armistice à l'en-

nemi fut massacré par les marins. (Et depuis ce fut une locution populaire que d'envoyer quelqu'un à l'état-major de Doukhonine, c'est-à-dire dans l'au-delà...) Les Centraux acceptaient en principe une paix sans annexions ni contributions, mais aux pourparlers de Brest-Litovsk, Trotski et Ioffé, en présence du comte Czernin, de Von Kühlmann et du général Hoffmann, sommés de souscrire à de vastes annexions qualifiées « libérations », en appelèrent brutalement aux peuples, quittant même le tapis vert. Les Soviets cessaient la guerre tout en refusant de signer un traité indigne. Trotski avait fait prévaloir cette solution afin de tâter les possibilités révolutionnaires en Allemagne ; il pensait que l'ennemi n'était plus, socialement parlant, en mesure de prendre l'offensive contre la révolution russe. Il se trompait. Les Autrichiens pourtant étaient de cet avis. Guillaume II trancha la question et devant l'avance allemande, Lénine imposa au Comité Central la signature d'un traité aggravé, qui sacrifiait la révolution en Finlande et en Ukraine. « Céder du terrain, disait-il, pour gagner du temps. » Sokolnikov, membre du C.C., signa le traité de Brest-Litovsk sans prendre la peine de le lire.

Les alliés considérèrent cette paix séparée comme une trahison, bien que Lénine et Trotski eussent accepté, pour défendre la jeune République, l'aide de la France et de l'Angleterre. « Accepter les armes des bandits impérialistes », avait griffonné Lénine sur un bout de papier. En Russie même

le sentiment national, puissant dans les classes moyennes, était froissé. La guerre civile y trouva son aliment. Elle commença dans le Midi par la formation de petites armées nationales, dites Blanches, sous le drapeau de la contre-révolution ; la retraite des troupes tchécoslovaques vers la Sibérie, à travers les régions de la Volga, donna aux Alliés l'idée de les utiliser pour renverser les Soviets avec



KALININE ET BOUDIENNY AU FRONT (1919)



BOUDIENNY,
UN DES CHEFS DE LA CAVALERIE ROUGE

le concours des socialistes révolutionnaires. Les complots d'officiers suivirent dans les grandes villes. Une insurrection blanche l'emporta un moment à Yaroslav. L'été 1918 est terrible. Famine, choléra à Pétrograd, complots, attentats, soulèvements des socialistes révolutionnaires — qui collaborent au pouvoir — ; Dora Kaplan loge plusieurs balles dans la poitrine de Lénine au sortir d'un meeting d'usine. (Et Lénine insiste pour qu'elle ne soit pas fusillée ; — bien que son exécution ait été annoncée, j'ai des raisons sérieuses de croire qu'elle n'eut pas lieu et que Dora Kaplan était encore vivante de longues années plus tard.) La terreur rouge est alors annoncée ; c'est en partie de la part des Commissaires du Peuple, pour légaliser et contrôler la Terreur qui commence spontanément partout. Des exécutions d'otages et de contre-révolutionnaires, officiers, personnalités bourgeoises, suivent par centaines. La révolution russe a ses journées de Septembre, ses Fouquier-Tinville, ses Carriers, ses Jean-Lebons, ses Fouchés, — et les Fouchés surtout ont un bel avenir devant eux. La même situation historique à cent vingt-cinq ans de distance, dans deux pays différents, produit les mêmes effets, avec les mêmes résultats qui sont de tendre toutes les énergies de la révolution dans une passe à peu près désespérée.

Les premières troupes rouges lâchent pied en toutes circonstances, Kazan est perdue et c'est la clef de la Volga. Trotski, Ivan Smirnov, une équipe de militants arrivés par train spécial au milieu de cette débâcle, livrent eux-mêmes bataille à Svajsk — avec le seul personnel du train — remportent un succès décisif. Le lendemain, Trotski s'introduit à bord d'une canonnière dans le port de Kazan et y incendie la flottille blanche.

La chance est retournée, le moral se relève. Trotski signe cet ordre :

« Les soldats de l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans ne sont ni des vauriens ni des lâches. Ils veulent se battre pour la liberté et le bonheur du peuple travailleur. S'ils lâchent pied ou se battent mal, la faute en est aux commandants et aux commissaires.

« J'avertis : si une unité recule, le commissaire politique sera d'abord fusillé ; ensuite le commandant.

« Les soldats courageux seront récompensés selon leurs mérites et recevront des commandements.

« Les lâches, les traîtres et les profiteurs n'échapperont pas aux balles, j'en réponds devant l'Armée Rouge. »

Beaucoup de militants désapprouvèrent cette façon de faire et de dire, que Lénine approuva hautement : le certain, c'est que la débâcle fut enrayée, Kazan reprise ; que l'Armée Rouge sortit du néant, de jour en jour plus forte et vainquit à peu près en toutes circonstances, en dépit de l'intervention technique des puissances occidentales en faveur des Blancs.

Par la guerre civile qu'elles ont commencée, les anciennes classes possédantes perdent tout, car la lutte a sa logique. La famine dans les villes impose le rationnement et les réquisitions dans les campagnes où s'allument des Vendées. De plus en plus, il faut diriger l'économie pour la guerre et les mesures de nationalisation massives finissent par s'étendre à toute la production. Des chefs d'entreprises demandent eux-mêmes à être nationalisés, ne pouvant plus vivre autrement. A l'automne 1919, les Blancs sont maîtres de la Sibérie avec l'amiral Koltchak, « gouvernement suprême » de l'Ukraine, où commande le général Denikine qui se prépare à marcher sur Moscou ; du Nord, où sévit, grâce aux bataillons britanniques, un gouvernement vaguement socialiste, présidé par le vieux Tchaïkovski, vétéran des premières luttes contre le tsarisme ; et le général Youdénitch se prépare à prendre Pétrograd où l'on meurt de faim dans les rues, où les chevaux crevés gisent devant le Grand Opéra... Il ne reste aux Soviets que la Moscovie et elle est bien menacée. En un mois s'accomplit alors un véritable miracle. Youdénitch est écrasé sous les murs mêmes de Pétrograd que Trotski est venu couvrir de barricades ; Denikine, battu au nord d'Orel, est fini ; son armée, harcelée à l'arrière par Makhno et les



LACHÉVITCH, LÉNINE, OLGA RAVITCH,
BAKAEV (EN BLOUSE BLANCHE) A PÉTROGRAD EN 1920

forces noires, se désagrège et va finir dans la déroute sans nom de l'embarquement à Novorossisk ; une armée rouge, dirigée par Ivan Smirnov, rejette les Blancs dans l'Oural, tandis que les partisans rouges commencent dans les vastes Sibéries leur guérilla impitoyable. Quelques mois encore et l'amiral Koltchak, livré par des officiers alliés qui craignent pour leur peau, sera exécuté une nuit, au clair de lune, dans les environs d'Irkoutsk, avec un de ses ministres larmoyants. On jettera leurs corps dans l'Angara par un trou creusé dans la glace.

En 1920, les Anglais se sont rembarqués à Arkhangelsk, comme les Français à Odessa l'année précédente ; un Comité révolutionnaire présidé par Ivan Smirnov organise la Sibérie soviétique ; le chef de la Tcheka — Commission extraordinaire qui était l'organe de la Terreur — Dzerjinski, vient de proposer et d'obtenir l'abolition de la peine de mort, quand l'ancien terroriste du parti socialiste polonais, Joseph Pilsudski, croit le moment venu de lancer ses troupes sur Kiev. Les Polonais entrent à Kiev à la veille du II^e Congrès de l'Internationale communiste. Seulement, l'Armée Rouge a près de deux millions d'hommes à ce moment. Le pays a entrevu la paix. L'esprit national s'y manifeste avec tant de force, en présence de cette agression, que de vieux généraux comme Polivanov et Broussilov appellent les anciens officiers à se battre. Le train de Trotski parcourt le front. Les Polonais, chassés de Kiev, battent en retraite. Lénine forme aussitôt le projet d'une offensive sur Varsovie, pour soviétiser la Pologne et faire ainsi sauter le Traité de Versailles, dont il vient de dénoncer les conséquences funestes. Un Comité révolutionnaire de Pologne est constitué avec Markhevski et Dzerjinski, la

VI^e armée conduite par Toukhatchevski et Smilga fonce sur Varsovie, en dépit des objections de Trotski qui trouvait cette immense opération trop risquée. Les ouvriers et les paysans de Pologne ne se lèvent pas, ce qui prouve une fois de plus que l'on ne peut pas apporter dans un pays étranger la révolution à la pointe des baïonnettes ; Pilsudski, soutenu par Weygand, gagne la bataille de Varsovie. La Russie perd une frontière commune avec l'Allemagne et l'Allemagne, dès lors, une chance de révolution.

Ces immenses efforts ont porté la tension à l'intérieur au plus haut degré. Tout le système repose sur la discipline du parti, sur la disette organisée dans les villes, sur les réquisitions dans les campagnes. Les conséquences s'en font sentir dès la fin de l'année et au début de 1921 par des soulèvements paysans. Le plus grave est celui de la région de Tambov où l'armée paysanne atteint 80.000 hommes sous le commandement d'un ancien instituteur nommé Antonov. En Ukraine, Makhno entend fonder autour de Goulai-Polié une Fédération anarchiste. Une opposition grandit dans le parti, mécontent de sa centralisation autoritaire. Les marins de Cronstadt s'insurgent.

J'ai suivi ces événements de très près et il me paraît indiscutable qu'il eût été facile de prendre à temps quelques mesures pour parer à tant de maux. Relativement facile de transiger avec Cronstadt et d'éviter des massacres inutiles, au sein même de la révolution. Le péril rendit le Comité Central intraitable et il faut dire que le péril était mortel. La Russie épuisée n'était plus à même de fournir l'effort d'une reprise de Révolution. On voyait très bien venir derrière les marins de Cronstadt des hommes tout à fait différents, des



LÉNINE, TROTSKI, KAMÉNEV
PENDANT LA GUERRE CIVILE (1920)

conducteurs d'une réaction paysanne qui eût tout emporté. Le sort de Cronstadt réglé à coups de canon, sur la glace, en mars 1921, Lénine, comprenant qu'il fallait changer de chemin, propose la Nep — c'est-à-dire une nouvelle politique économique. Fin des réquisitions, liberté du commerce

des blés, concessions aux capitalistes étrangers, tolérance envers le petit commerce, l'artisanat, et même la petite entreprise privée.

Moins d'un an plus tard, le pays pacifié sort de la famine, panse ses plaies, envisage l'avenir avec confiance.



LE GROUPE COMMUNISTE FRANÇAIS DE MOSCOU EN 1918-1919
De gauche à droite : TOUKHATCHEVSKI, X., ROBERT PETIT, GEORGES
GUELLFER, lieutenant PIERRE PASCAL, capitaine JACQUES SADOUL,
MARCEL BADY

LA III^E INTERNATIONALE

L'INTERNATIONALE COMMUNISTE avait été fondée en 1919, à Moscou. Deux Français assistèrent à son premier Congrès, l'un condamné à mort pour intelligences avec l'ennemi, l'autre en passe de l'être : Henri Guilbeaux et Jacques Sadoul. L'Allemand Eberlein était venu, mandaté par le parti Spartakus pour faire différer la fondation d'une Internationale jugée prématurée par Rosa Luxembourg et ses amis. (Rosa venait d'être assassinée à Berlin en même temps que Karl Liebknecht.) Un Turc, Soubkhi, que les kémalistes allaient bientôt massacrer, représentait son pays...

... Je suis aujourd'hui le seul survivant des services de direction de l'I.C. en ses premiers jours. Zinoviev me fit convoquer du II^e rayon de Pétrograd où je remplissais diverses fonctions ; et le soir, les miliciens auxquels je faisais des cours m'escortaient à travers les ténèbres totales de la rue pour que l'on ne me volât point la livre de pain noir que je portais avec moi. Je rencontrai dans un vaste cabinet vide de l'Institut Smolny un grand garçon maigre et sans âge qui portait une vareuse défraîchie de soldat (— moi, j'étais par hasard vêtu d'une excellente tunique d'officier autrichien... les vêtements devenaient rares). Il avait un front haut, des lorgnons, quelque chose d'ascétique et de souriant dans un sérieux extrême. Il se présenta :

— Vladimir Mazine (Lichtenstadt), ancien maximaliste, dix ans de Schlüsselbourg. Et vous ?

— ... Treize ans de vie militante dans trois pays,

cinq de réclusion, dix-neuf mois d'internement, et cætera...

On pouvait travailler. Nous étions au pouvoir et des révolutionnaires, nés de la dernière pluie, prêts du reste à se retourner contre nous à la prochaine averse, remplissaient déjà pas mal de bureaux, réclamant chacun une parcelle de pouvoir, une ration particulière, harengs et tabac, l'auto à la première possibilité. Notre échange de références n'était donc pas inutile.

Le Comité exécutif de l'I.C. n'existait encore que nominalement. Zinoviev pourvoyait à tout, consultant parfois Lénine, plus souvent Radek et Boukharine qui faisaient parmi nous de brèves apparitions. Nous étions, Mazine et moi, conseillers, chargés de mission, secrétaires, rédacteurs, traducteurs, imprimeurs, organisateurs, directeurs, « membres du collège » et bien d'autres choses. Il y avait des minutes tragi-comiques, comme celle où Zinoviev m'ayant appelé chez lui (nous habitions des logements voisins, défendus par la même mitrailleuse), m'expliqua très vite :

— Il paraît que les Anglais débarquent demain. Nous sommes peut-être foutus, mais on va essayer de les entamer. Vous connaissez l'anglais, rédigez-moi tout de suite quelques tracts...

— Mais, voyons, Grégori Evséitch, je ne connais pas assez l'anglais...

— Ah ? Tant pis, ça ne fait rien. Écrivez comme vous pouvez. Il y a un Anglais en prison à la Tcheka, — on m'embête assez avec lui ! — Nous lui ferons rédiger ça...

Mazine était un homme d'une rare qualité morale et d'une intelligence peu commune. — un des hommes les plus beaux, les plus entiers que j'aie rencontrés de ma vie. Dernier survivant du groupe terroriste qui avait en 1906 fait sauter la villa Stolypine, la révolution l'avait tiré du bain de Schlüsselbourg où il avait été le compagnon de cellule d'Ordjonikidze. Il



ZINOVIEV HARANGUANT LA FOULE DANS UNE GARE (1921)
DEVANT LA TABLE : BELA-KUN

dort aujourd'hui sous les blocs de granit du champ de Mars de Léninegrad ; il s'est fait tuer en défendant la ville. Il me disait : « Nous prenons droit de vie et de mort sur les autres et il le faut ; Nous devons donc donner l'exemple. » Il l'a donné. En prison, il avait écrit sur Goethe un grand livre.

Les premiers temps de l'Internationale furent ceux d'une vaillante camaraderie. On vivait d'un espoir démesuré. La révolution grondait dans l'Europe entière. Manouïlski, rentré de France, n'ayant d'ailleurs rien compris à ce qu'il y avait vu, nous démontrait que la démobilisation marquait le commencement d'une révolution, à preuve une manifestation, grandiose en vérité, qu'il y avait vue. Ridet, rentré d'Italie (il est mort, je peux le nommer), était moins optimiste : la révolution y errait, disait-il, dans les âmes et les choses, mais ne trouvait pas d'hommes. Un seul osait la soutenir possible : l'anarchiste Malatesta. Les socialistes en avaient peur. Mussolini et ses bandes offraient leurs services, fallait-il les accepter ? Chabline, assassiné plus tard en Bulgarie, disait avec une belle assurance : « Nous autres prendrons le pouvoir quand nous le voudrons ! ». Des soviets prenaient le pouvoir à Munich, à Budapest. Le Docteur Bettelheim entreprenait à Vienne une aventure que l'on désavouait au plus vite.

Et les morts se mêlaient aux vivants. Léviné exécuté à Munich, Tibor Szamuely que nous avions entendu la veille à Moscou se faisait sauter la cervelle en fuyant la Hongrie rouge vaincue et plus roulée encore que vaincue par le vieux Clemenceau qui avait obtenu de Béla-Kun l'arrêt d'une offensive victorieuse... On pendait Corvin à Budapest. Mouna arrivait de Tchécoslovaquie disant que tout allait sauter là-bas. Béla-Kun arrivait de Vienne pour aller présider en Crimée aux massacres les plus atroces et les plus inutiles que notre révolution ait connus, après s'être fait vingt fois traiter d'imbécile par Lénine (au cours d'une seule séance) pour avoir monté à Berlin une

inepte tentative de coup de force... Le Finlandais Rakhia, que ses propres camarades de parti devaient fusiller bientôt, allait et venait discrètement d'une frontière à l'autre. L'Américain John Reed, sportif et plein de bonne humeur, sortait des prisons finlandaises... Il mourut en 1921.

Puis avec la victoire, ce fut le grand essor, j'al-

lais dire la grande vogue de l'Internationale Communiste. Tant de gens venaient à elle, la sentant devenir une puissance, que les Russes songèrent à prendre des précautions contre les politiciens, les flailleurs de vent et les aventuriers : ce furent les 21 conditions d'adhésion sur lesquelles se scindèrent le parti socialiste unifié de France à Tours, le parti social-démocrate indépendant d'Allemagne à Halle, le parti socialiste italien à Livourne. On vit paraître au Kremlin, mêlés aux révolutionnaires, des politiques et des politiciens. On vit arriver Marcel Cachin, très patriote la veille — et toujours au fond — converti — à peu près — à l'internationalisme militant. L.-O. Frossard l'accompagnait avec son air le plus fin. Bordiga, dont l'intelligence éblouissait, dénonçait en toute circonstance l'opportunisme de Lénine et, le soir, conduisait des monômes chantants à travers l'hôtel des délégués ; le hindou Manabendra Nath Roy venait chercher des arguments et des munitions pour l'agitation aux Indes et semblait trouver le bonheur aux bras d'une Mexicaine aussi élancée que lui, aussi belle que lui, mais d'une blondeur éclatante. L'Américain Frayna était, paraît-il, un agent provocateur, le Hongrois Roudnianski allait trahir (il est, m'a-t-on assuré, aux îles Solovietski). Des Italiens, il y avait le vieux Lazzari, Serrati, Angelica Balabanova, représentant la tradition du socialisme italien ; le jeune Terracini, de l'*Ordine Nuovo* ; des Anglais : Sylvia Pankhurst, Gallacher, puis Newbold ; des Hollandais : Wijncup, Sneevliet ; des Français : Raymond Lefèvre, poète et idéologue qui méditait sur *la Révolution ou la Mort* ; l'anarchiste Lepetit, un gars solide ; Vergeat, des Métaux ; Rosmer, silencieux et travailleur, en qui l'on sentait, dès le premier abord, un dévouement et une probité absolus ; Fernand Lorient, barbe de 48, mais militant du temps de guerre ; Boris Souvarine, incisif, impérieux, intraitable qui posait sans cesse des questions embarrassantes. Des Allemands : Paul Lévi, physionomie

de jeune homme d'État marxiste. Angel Pestana nous apporta l'adhésion de la C.N.T. d'Espagne. Plus tard, débarquèrent un jour à Moscou, un tout jeune instituteur catalan aux traits sévères, Joaquim Maurin, et un jeune gars rieur dont les yeux étaient cerclés d'or, André Nin... ; Voya Vouyovitch, devenu à vingt-cinq ans un vieux « révolutionnaire professionnel » audacieux et retors, franchissait allègrement toutes les frontières d'Europe.

Les Russes, à la tribune des Congrès, étaient : Lénine, dont la simplicité étonnait ; Trotski, très droit, en tunique blanche, apparu entre deux voyages ; Karl Radek, malicieux, volubile, simiesque, le plus satanique des contradicteurs ; Zinoviev, président intarissable à crinière molle, Boukharine chez qui la science devenait plaisante et comme juvénile.

La III^e Internationale des premiers temps, pour laquelle on se battait, pour laquelle on mourait beaucoup, qui peuplait les prisons de martyrs, était en vérité une grande puissance morale et politique, non seulement parce qu'au lendemain de la guerre, la révolution ouvrière montait en Europe et faillit vaincre dans plusieurs pays, mais encore parce qu'elle rassemblait des intelligences passionnées, des sincérités, des dévouements, une foule d'hommes décidés à vivre et tomber au besoin pour le communisme. Les voleurs et les petits aventuriers ne comptaient guère dans l'ensemble. Où sont tous ces hommes aujourd'hui ?

Lazzari, Serrati, Lorient sont morts. Paul Lévi,

exclu, s'est suicidé dans un accès de fièvre chaude. Lefèvre, Lepetit, Vergeat ont péri (1). Terracini est en prison en Italie depuis de longues années. Roy, exclu, est en prison aux Indes. Balabanova, exclue, milite dans les rangs du socialisme international. Bordiga, exclu, jouit en Italie d'une liberté strictement mesurée. Demeurés dans l'ensemble fidèles à leurs convictions de toujours, Rosmer, Souvarine (et avec eux Pierre Monatte et Jacques Mesnil, communistes français de la première heure) sont exclus depuis fort longtemps. Voya Vouyovitch est en prison en Russie, à Verkhneouralsk. Tous les Russes d'ailleurs... Joaquim Maurin, fondateur du P.O.U.M. d'Espagne, exclu et calomnié par le P.C. officiel, a été fusillé ; exclu et banni de l'U.R.S.S., André Nin, conseiller à la Justice de la Généralité de Catalogne, est tous les jours dénoncé par la presse stalinienne du pays comme un « agent du fascisme international » (sic) ; Sylvia Pankhurst, Newbold sont exclus ; exclu, l'infatigable Sneevliet...

L'I.C. a gaspillé les forces, dédaigné les capacités, dispersé, chassé, persécuté les hommes de bonne volonté qui, de tous les coins du monde, venaient s'offrir à elle...

(1) Qu'il me soit permis de réfuter ici une fois de plus l'odieuse légende qui entoure leur disparition, en mer, d'une suspicion. J'ai très bien connu les circonstances de leur départ. J'ai été le compagnon de leurs derniers jours de Russie et je sais que leur perte ne fut due qu'à un accident facilité par leur propre impatience.

A LA TRIBUNE DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE AU KREMLIN EN 1921



DE GAUCHE A DROITE : SOKOLNIKOV, SERRATI, TROTSKI, PAUL LEVI, ZINOVIEV, KALININE, RADEK

LA NEP ET L'OPPOSITION

En peu d'années, la Nep rendit à la Russie un aspect prospère, mais quelquefois antipathique et souvent inquiétant. Le pouvoir socialiste gardait tous les leviers de commande et se montrait habile à les manœuvrer avec son personnel d'ouvriers et d'intellectuels révolutionnaires. Les sept huitièmes, au bas mot, de la production industrielle, étaient nationalisés. Le pays respirait ; on commençait à y vivre bien, des souffles de libéralisme traversaient les milieux dirigeants. Les écrivains connurent une tolérance qui leur paraît aujourd'hui inouïe et nous valut l'éclosion de quelques vrais chefs-d'œuvre. Kaménev, président du Soviet de Moscou et du Conseil suprême du Travail et de la Défense, parlait d'autoriser la publication d'un quotidien indépendant du parti... Le niveau général des salaires dépassait un peu celui d'avant-guerre ; le niveau général de la consommation était de peu au-dessous de celui d'avant-guerre.

Une inquiétude tenace naissait parmi nous, communistes. Nous avions accepté toutes les nécessités de la Révolution, y compris les plus rudes et les plus rebutantes, nous avions vu tomber les meilleurs d'entre nous, nous nous étions imposé les contraintes les plus amères parce que nous comptions bien voir lever la moisson. Puis, quand au lendemain des tueries de Cronstadt — notre plus noir souvenir — Lénine avait donné le signal de la retraite en disant : « Mettons-nous à l'école de la bourgeoisie. — Apprenons à faire du commerce ; nous vendrons de tout sauf de l'alcool et des icones (1) ! » — nous lui avions, presque tous, donné raison, car le régime antérieur, avec ses réquisitions, son étatisation totale de la répartition (née de la guerre et non d'une intention préconçue) était visiblement intenable. Et voici que les villes où nous étions les maîtres prenaient un aspect étranger, voici que nous nous sentions peu à peu débordés, enlisés, paralysés, corrompus... L'argent graissait et encrassait tous les rouages comme dans la vieille machinerie capitaliste. Un million et demi de chômeurs secourus, mal secourus dans les grands centres. Des tripots ouverts jusqu'à trois heures du matin, au cœur des

capitales, où l'on jouait, se soulait, se vautrait dans les plus vieilles fanges réparées. Nous savions que la plus grande partie de l'argent dissipé là nous était, ainsi ou autrement, volée ; sommes détournées à l'État par des courtiers ou des fonctionnaires véreux. Des femmes fardées hantaient les abords des bains et des hôtels, en tout point pareilles à leurs sœurs de Whitechappel ou du Barbès. Les classes renaissaient sous nos yeux : au bas de l'échelle, le chômeur à 24 roubles par mois, au sommet, l'ingénieur à 800, entre les deux, le fonctionnaire du parti à 222, mais défrayé gratuitement de bien des choses. Un abîme se creusait entre le bien-être des uns et la misère des autres et l'on entendait choir dans cet abîme les dépouilles des suicidés. Il était question d'élargir le droit de tester. Staline proposait, sous des formes à peine voilées, le rétablissement de la propriété du sol au profit des paysans aisés. La misère était poignante et sale, par plaques de lèpre sur notre jeune société, l'aisance arrogante et satisfaite. Notre milice socialiste traînait au poste la misérable marchande de pommes qui négligeait de payer sa taxe ; et le boutiquier gras, enrichi par la revente, à des prix de spéculation, des articles fabriqués par l'industrie socialiste regardait ça, content, et trouvait que tout de même, à la longue, les choses rentraient dans l'ordre... Les jeunes gens buvaient, les vieux buvaient, l'ivrognerie devenait une plaie. Le pis était que nous ne reconnaissions plus l'ancien parti de la révolution. Les militants d'autrefois, ceux qui avaient l'expérience des prisons et l'amour des idées, n'y étaient plus que quelques hommes pour mille, placés d'ailleurs à des postes qui les isolaient de la base. Les militants de la guerre civile même s'y sentaient noyés dans la masse des tard-venus, des bien-installés, des nouveaux conformistes dont l'avenir de la révolution ouvrière était, au fond, le dernier des soucis. Ils ne demandaient qu'à

bien vivre sans histoires ; myopes d'ailleurs et inintelligents comme tous les petits profiteurs, ils ne comprenaient pas que cela mène aux pires histoires.

Notre inquiétude, à constater cet encrassement de l'État et ces premiers symptômes de l'embourgeoisement de la société soviétique, n'était pas émotionnelle, cela va sans dire, mais réfléchie et même nourrie de données économiques. Lénine était mort — le 21 janvier 1924 — hanté par cette inquiétude ex-



KARL RADEK AU CONGRÈS DES PEUPLES DE L'ORIENT
A BAKOU EN 1921

(1) En quoi il se trompait. Peu de temps après sa mort, le bureau politique décidait, contre les voix de sa veuve, Kroupskaïa, et de Trotski, le rétablissement de la régie de l'alcool, supprimée au début de la guerre par Nicolas II. La vente de la vodka fournît au budget de l'U.R.S.S. un revenu précieux, mais qui coûte fort cher au pays.

primée dans ses derniers écrits et ses derniers discours. « Le gouvernail, se demandait-il, ne nous échappe-t-il pas des mains ? » Malade, touché au cerveau, il avait employé ses toutes dernières forces à chercher des armes contre le pire mal et le plus immédiat : l'en-crassement bureaucratique du parti. Déjà les bureaux se substituaient au parti ; l'ouvrier, le militant, n'y avaient plus guère le droit de parole. On sentait venir la toute-puissance des fonctionnaires. Certains annonçaient que la dictature du prolétariat ferait place à la dictature du secrétariat (le mot est de Souvarine). Peu de temps avant sa mort, Lénine avait proposé à Trotski — hostile au système bureaucratique — une action commune pour la démocratisation du parti. Au secrétariat général, le géorgien Staline, obscur pendant la guerre civile, devenait de plus en plus influent en profitant de ses fonctions techniques pour peupler les services de ses créatures. C'est à lui que se heurta Lénine défaillant et la dernière lettre dictée par les lèvres, touchées du doigt de la mort, de Vladimir Ilitch, fut une lettre de rupture adressée à Staline.

Le problème s'exprimait en termes de politique économique par le rapport entre l'industrie et l'agriculture. Celle-ci se relevait plus vite que l'industrie ; le paysan accumulait des réserves de blé, parce qu'on le lui payait trop bas prix ; et le bas prix du blé résultait de la cherté des articles manufacturés fabriqués en trop petites quantités, relativement à la demande. On allait à une crise économique sans remède qui eût dressé contre le pouvoir socialiste cent vingt millions de paysans et l'eût mis à la merci du capital étranger en l'obligeant à importer — à crédit ? dans quelles conditions ? — des articles manufacturés en quantités massives. Il fallait prévoir et réagir, il était encore temps.

Trois solutions :

1^o Démocratiser le parti, pour que l'influence réelle des ouvriers et des révolutionnaires pût s'y faire sentir et aérer les bureaux de l'État ; c'était la condition évidente du succès de toutes les mesures économiques.

2^o Adopter un plan d'industrialisation et réoutiller sensiblement l'industrie en quelques années.

3^o Pour trouver les ressources nécessaires à l'in-



BOUKHARINE

dustrialisation, obliger les paysans cossus à livrer leur blé à l'État.

De façon générale : limiter l'enrichissement, des privilégiés, combattre la spéculation, restreindre le pouvoir des fonctionnaires.

Tel devait être en somme le programme de l'opposition dans le parti. De là son mot d'ordre : « Contre le mercanti, le paysan cossu et le bureaucrate ! »

Dès 1923, l'opposition avait trouvé un leader en Trotski ; le système bureaucratique commençait à s'incarner en Staline.

Dès 1923, une campagne d'agitation d'une violence sans bornes se poursuivait, pour cette raison, contre Trotski, dénoncé en toute circonstance comme l'anti-Lénine, le mauvais génie du

parti, l'ennemi de la tradition bolchevik, l'ennemi des paysans. Ses anciens désaccords avec Lénine, datant de 1904 à 1915, exploités par ordre par des polémistes à tout faire, permirent de forger sous le nom de trotskisme toute une idéologie déformée à souhait dont on fit l'hérésie la plus criminelle. En vain, écrivait-il d'une plume étincelante les choses les mieux pensées ; la presse officielle couvrait sa voix avec ses tirages à millions, reprenant sans cesse ses propres inventions. Nous avons connu par la suite le dessous de ces campagnes et su que ni l'erreur ni la passion n'expliquaient la réalité des falsifications de faits et d'idées, délibérées et commandées. Il y a sur la « fabrication » du trotskisme toute une série de témoignages signés... (Il est vrai que plusieurs des signataires ont été récemment fusillés.)

Au début, l'organisateur de l'Armée Rouge, que la *Pravda* appelait peu de mois auparavant « l'organisateur de la victoire », demeuré président du Conseil suprême de la Guerre, jouit d'une telle popularité dans l'armée et le pays qu'il pourrait, en escomptant le succès, tenter un coup de force. Mais ce serait, le lendemain, substituer au régime des bureaux, celui des militaires, et engager la révolution socialiste dans la voie suivie jusqu'ici par les révolutions bourgeoises. Or, il ne s'agit pas de jouer les Bonaparte, même avec les meilleures intentions du monde, mais d'empêcher, au contraire, le bonapartisme. Ce n'est pas par un pronunciamiento que l'opposition tentera d'imposer sa politique de renouvellement intérieur de la révolution, mais selon les méthodes socialistes de toujours, par l'appel aux travailleurs. Trotski



LÉNINE PENDANT SA MALADIE ET NADIÉGDA KONSTANTINOVNA KROUPSKAYA (1922)

quitte ses postes de commande, se laisse limoger sans résistance, reprend sa place dans le rang, — et la lutte continue. Tout dépend, en dernier lieu, de la situation internationale. Après l'échec de la révolution en Allemagne en 1923 (conférence de

Chemnitz, insurrection de Hambourg, destitution par la force du gouvernement ouvrier de la Saxe, dictature du général Von Seeckt), une vague de dépression passe sur la Russie et la bureaucratie l'emporte pour trois ans.

ZINOVIEV

GRÉGORI ZINOVIEV est à cette époque le premier personnage du Bureau politique ; Kaménev, le deuxième, Staline, le troisième. « Collaborateur de Lénine depuis 1907, théoricien, vulgarisateur et tribun — la tête ébouriffée, la face glabre, un peu molle, l'allure nonchalante, le geste arrondi, la voix basse, parfois un peu stridente que l'on entend bien, le langage impitoyable (1) », Zinoviev est le président du Soviet de Pétrograd qu'il fait appeler, par décret, Léninegrad, et le président de l'Internationale Communiste depuis sa fondation. Son drame, qui commence, tient à une conviction profonde, à une certaine ambition, et à une médiocrité de caractère plus certaine encore.

Par ses capacités d'agitateur, il semble né pour être l'infatigable second de quelqu'un de plus grand — par la pensée et la trempe — que lui-même. C'est ainsi qu'en vingt années de collaboration quotidienne, il s'est fait le porte-parole, le

factotum, le vulgarisateur de Lénine. Maintenant que Vladimir Ilitch est mort, il se croit destiné à reprendre sa succession. Dans l'Internationale, il est l'homme des petits moyens douteux ; dans le pays, l'homme de la répression. Il introduit dans les luttes de tendance l'intrigue et la fourberie, à doses croissantes ; il introduit la répression, assez timidement encore, dans le parti : les défaites de l'I.C. (1), incontestablement mal dirigée, rejailissent cependant sur lui en discrédit. En 1923-1925, il s'est ligué avec Staline pour écarter Trotski du pouvoir où le porterait sa popularité sans bornes et le choix connu de Lénine. On se répète à voix basse que Lénine a laissé une sorte de testament, gardé sous le boisseau par le Comité Central. Bientôt ce texte circule de la main à la main. Lénine y fait preuve d'une perspicacité que l'histoire n'a que trop confirmée depuis. Les jugements qu'il portait sur ses collaborateurs se sont tous vérifiés. « La défaillance de Zinoviev et Kamenev à la veille de l'insurrection ne fut pas

(1) Victor Serge : *L'an I de la révolution russe*, p. 308. (Librairie du Travail.)

(1) Internationale communiste.

fortuite », dit-il. Boukharine est un théoricien remarquable mais quelque peu scolastique.

« Trotski est, certes, l'homme le plus capable du Comité central, mais il a trop d'assurance et il est entraîné outre mesure par le côté purement administratif des choses. » Staline a concentré trop de pouvoir entre ses mains ; le conflit entre lui et Trotski est probable :

« Ces deux qualités (l'excès d'assurance de l'un, l'excès de pouvoir de l'autre) des deux chefs les plus marquants du Comité central peuvent involontairement conduire à la scission... »

« Staline est trop brutal et ce défaut, très supportable entre communistes, devient intolérable chez un secrétaire général. C'est pourquoi j'invite les camarades à réfléchir au moyen de déplacer Staline et de nommer à sa place un homme qui, sous tous les rapports, se distinguerait de lui par plus de patience, plus de loyauté, plus de politesse, plus d'attention envers les camarades, moins de caprice, etc... Cette circonstance peut paraître très secondaire, mais je pense que pour éviter la scission et du point de vue de ce que j'ai écrit plus haut sur les rapports entre Staline et Trotski, ce n'est pas une bagatelle, à moins que ce ne soit une bagatelle susceptible d'acquiescer une importance décisive (1). »

Lénine écrivait ces lignes le 4 janvier 1923, moins d'un an avant de mourir. Dans d'autres notes confidentielles, il blâme la brutalité d'Ordjonikidzé et porte sur l'État soviétique un jugement très sévère. C'est « un mécanisme bourgeois tsarien » — « à peine frotté de soviétisme ». Piatakoff est un des bons administrateurs qu'il recommande, mais avec une forte réserve sur ses capacités politiques...

Staline, à partir de cette époque, va faire preuve d'une habileté consommée dans l'intrigue et le maniement discret des leviers de commande. La lutte contre le trotskisme, à ses débuts, surprend le pays. La révolution ne s'attendait pas, habituée qu'elle était à des mœurs rudes et saines dans l'ensemble, à ce déluge de mensonges, de calomnies larvées, de révélations fabriquées, à cette navrante division de ses conducteurs qui, jusqu'alors, avaient paru former une équipe admirablement liée. Le parti ne s'attendait pas à cette brusque intrusion de la poigne dans sa vie intérieure.

Staline laisse entendre qu'il a joué un rôle

modérateur ; qu'il s'est opposé aux exclusions ; opposé à ce que « le sang fût versé » — et laisse ainsi toute l'impopularité de ses campagnes retomber sur Zinoviev. Il s'arrange aussi pour rendre Zinoviev et Kaménev ostensiblement responsables des échecs de la politique intérieure qui aboutit à l'enrichissement d'une minorité de paysans et, pour l'État, à la crise du blé. Il laisse peser sur Zinoviev le poids des défaites de l'Internationale. On l'entend dire dans les couloirs du Kremlin que les services de l'I.C. sont remplis de « farceurs, de bluffeurs et de politiciens payés auxquels, s'il était le maître, il couperait promptement le crédit ; car ces gens-là ne peuvent plus rendre aucun service à la cause de la révolution »...

Dans l'entre-temps, Staline achève de peupler de ses créatures tous les secrétariats du parti, à l'exception de ceux de la région de Léninegrad, contrôlés par Zinoviev. En 1926, c'est fini, il est le maître du parti, d'un parti où le silence règne dans les rangs, où les secrétaires font voter sur commande, par des majorités dociles parce qu'elles sont intéressées, les résolutions que le C.C. leur prescrit de faire voter. Brusquement, au XIV^e Congrès, Zinoviev est mis en minorité, isolé, rendu responsable de toutes les difficultés de l'intérieur et de l'extérieur... Il est encore temps pour lui de s'effacer au second plan du pouvoir, comme font plusieurs autres, et d'y rester. Mais le socialiste est en lui plus fort et plus dévoué, malgré tout, que l'homme d'État, disons même, que l'ambitieux. Le débat roule sur des questions capitales. Staline préconise la nouvelle politique du « socialisme dans un seul pays » qui ne rimerait à rien si elle ne signifiait un renoncement à la solidarité internationale. Impossible de transiger là-dessus. Staline s'unit aux droitiers du C.C. (Rykov, Tomski, Boucharine) pour continuer, dans les campagnes, une politique d'enrichissement des koulaks. Staline, enfin, juggle le parti : Zinoviev passe à l'opposition, rejoignant, par une déconcertante volte-face, son adversaire de la veille Trotski, dont il accepte le programme de démocratisation du parti — et par la suite du régime — d'industrialisation et de pression sur « le koulak, le nepman et le bureaucrate ». La révolution chinoise corse tragiquement le débat.

(1) B. Souvarine : *Staline*, p. 287 et suivantes.



L'INTERNATIONALE COMMUNISTE ET LA RÉVOLUTION CHINOISE



IAGODA
Chef du Guépéou (Sûreté Générale)
de 1927 à 1936

La III^e Internationale avait eu six grands partis : en France, en Allemagne, en Italie, en Bulgarie, en Yougoslavie, en Tchécoslovaquie. Depuis la défaite de la révolution ouvrière en Finlande, en Hongrie, en Allemagne, en Italie (1918-1922), elle avait pu poser les problèmes du pouvoir en Allemagne et en Bulgarie, mais c'avait été pour aboutir à des désastres, sans effusion

de sang en Allemagne, avec d'épouvantables massacres en Bulgarie. La cause du prolétariat révolutionnaire semblait perdue pour assez longtemps en Occident. Voici qu'une immense lueur se levait sur l'Orient, que les masses de la Chine s'ébranlaient, allaient de victoires en victoires. Blocus de Hong-Kong par Canton, formation d'une république révolutionnaire dans le Midi, avec des conseillers et des instructeurs soviétiques, Borodine dans les ministères, Gallen — c'est-à-dire Blücher, l'ancien chef des partisans de l'Oural — à l'armée naissante de Tchan-Kay-Shek, Voytinski à Pékin. Lénine devenait là-bas aussi populaire que Sun-Yat-Sen. Gallen-Blücher conduisait l'armée de Tchan-Kay-Shek vers le nord, les syndicats s'emparaient de Shang-Haï et de Hankéou. Quelle puissance révolutionnaire surgirait demain de la victoire d'une révolution des ouvriers et des paysans sur toute l'étendue du continent jaune ? Les destinées de l'Eurasie changeaient et avec elles, celles de l'homme de notre temps. Seulement, nous connaissions par malheur les dessous de ces victoires, nous voyions de nos yeux les travailleurs de Shang-Haï, de Canton, de Han-Kéou, de Nankin, menés par nos bureaucrates au guet-apens.

Dès alors, la bureaucratie dirigeante a, en fait, évincé les ouvriers du pouvoir en U.R.S.S. ; de la dictature du prolétariat, il ne reste que l'enseigne. Les révolutionnaires font place, aux postes de commande, aux fonctionnaires. La politique n'est plus inspirée par l'intérêt général — et international par conséquent — des travailleurs, mais par le « pas d'histoires » des fonctionnaires dont Staline devient l'idole. Ils craignent plus qu'ils ne feignent de la désirer la victoire de la révolution en Chine. Jamais ils n'osent quand l'heure a sonné d'oser. Toute leur tactique est de louvoier pour éviter les complications. Cela mène à

des complications pires, on le verra, mais il sera trop tard.

Nous savons que Tchan-Kay-Shek se prépare à trahir ouvertement les syndicats et les communistes, ses alliés. Nous savons qu'il prépare un coup de force contre le prolétariat de Shang-Haï qui vient de réussir une des plus belles insurrections de l'histoire moderne. On nous fait taire. Et Staline prend la parole à Moscou, devant des milliers de militants, pour leur certifier solennellement que rien n'est à craindre de Tchan-Kay-Shek. « Nous le briserons après nous en être servi. » Ce discours n'était pas encore publié que, le lendemain même, le télégraphe nous annonçait l'événement prédit, c'est-à-dire l'égorgeage des ouvriers de Shang-Haï (1927). Staline fait prendre à la rédaction de la *Pravda* le texte et les épreuves de son lamentable discours : jamais on ne les reverra. Réduit à dérober son propre texte (1) !

Je ne citerai sur tout ceci qu'un document du temps, le rapport d'un communiste russe, envoyé en mission en Chine, Khitarov, au XV^e Congrès du parti. Staline s'en servit pour faire condamner ceux qui, sur place, avaient fidèlement exécuté ses consignes...

« Il y eut pendant vingt et un jours à Shang-Haï un gouvernement populaire dans lequel les communistes avaient la majorité... Il se montra inactif bien que le coup de force militaire fût attendu d'un jour à l'autre... parce que le gouvernement de Ou-Han ne l'avait pas confirmé dans ses attributions (ce gouvernement comprenait deux ministres communistes)... Le chef de la 1^{re} division Seï-O vint trouver les camarades et leur fit part des préparatifs du coup de force... Il était prêt à se joindre à nous avec ses troupes contre les militaires. Les dirigeants du P.C. lui répondirent qu'ils étaient au courant du complot, mais ne voulaient pas rompre prématurément avec Tchan-Kay-Shek ; ils invitèrent Seï-O à se rendre au front ou à démissionner pour prouver sa loyauté à l'égard du général. La 1^{re} division quitta la ville, la 2^e la remplaça et deux jours plus tard les ouvriers de Shang-Haï étaient fusillés en masse... »

La haute politique du Kremlin portait de beaux fruits. Et ce n'était que le commencement.

« Dans la période de plus haute tension des forces révolutionnaires, le P.C. (2) chinois (— lisez l'Internationale communiste qui le dirige dans tous ses actes) bat sans cesse, systématiquement, en retraite. Il consent à soumettre toutes les organisations syndicales, paysannes et autres au Kuo-Min-Tang ; il renonce à toute initiative sans autorisation du Kuo-Min-Tang, il ordonne le désarmement volontaire des ouvriers de Han-Kéou, il consent de fait à

(1) Malraux, dans *La condition humaine*, a jeté quelque lumière sur ces épisodes. Son livre précédent, *Les conquérants*, avait été interdit en U.R.S.S. La *condition humaine* n'a pas encore été traduite en russe et ne le sera pas sans des mutilations caractéristiques.

(2) Parti communiste.

la liquidation par la force de toutes les organisations paysannes... »

« ... Dans le Hounan, la contre-révolution triompha les 21-22 mai (1927) dans des circonstances à peine croyables. Il y avait 1.700 hommes de troupes dans la capitale, Tchan-Cha, et 20.000 paysans organisés et armés aux alentours. Les officiers réussirent pourtant à prendre le pouvoir, à fusiller les leaders des paysans et à établir leur dictature... Les paysans étaient sur le point de s'emparer de la ville, ce qu'ils pouvaient faire sans peine, quand ils reçurent un message du C.C. du P.C. qui leur ordonnait d'éviter un conflit armé et de poser la question par la voie gouvernementale. Le Comité provincial envoya aux détachements rouges l'ordre de battre en retraite. Deux détachements ne le reçurent pas à temps, ils engagèrent le combat, furent cernés et exterminés (1)... »

Ce sont aujourd'hui, sous ma plume, de petites lignes noires comme les autres, mais ce qu'elles représentent de sang versé par de pauvres gens ne sera jamais connu. Puissent-elles servir à éclairer d'autres travailleurs, d'un pays plus proche de nous, contraints par les circonstances de subir ou d'accepter les conseils autoritaires des responsables d'alors...

Qu'importe à Staline le sang des ouvriers chinois ! Pour tenter de contre-balancer à la veille du XV^e Congrès l'effet de tant de défaites et celui des exclusions massives qu'il vient de faire prononcer par le parti (car n'osant pas affronter le débat sur les responsabilités, il a fait, à la veille du Congrès, exclure pour indiscipline ses deux principaux adversaires, Trotski et Zinoviev), il lui faut en Chine une victoire, ne serait-ce que d'une heure ; à défaut de victoire quelques milliers de nouveaux martyrs héroïques à souhait. En ce cas on fera toute critique une fois de plus en invoquant le respect des sacrifiés et « pour ne pas faire le jeu de la réaction ». Il envoie à Canton son cousin Lominadzé et un jeune Allemand aussi courageux que dénué de scrupules, Heinz Neuman, pour y tenter un nouvel effort révolutionnaire...

« ... Donc la nuit du 10 au 11 décembre, par une coïncidence avec le Congrès qui ne laisse aucun doute sur la spontanéité de l'opération, un soulèvement local éclate à Canton. Les agents de Staline ont déclenché l'action pour procurer à leur chef un bulletin de victoire, en guise d'argument contre le « pessimisme de l'opposition ». Mouvement révolutionnaire d'arrière-garde et isolé, factice, voué à l'échec. La commune de Canton, encerclée par les forces militaires du Kuo-Min-Tang, ne dure que quarante-huit heures et sa chute est accompagnée d'un horrible carnage. Plus de 2.000 communistes ou présumés tels sont massacrés ou suppliciés séance tenante. Au Congrès, un des émissaires staliniens en Chine avait rapporté la mise à mort d'environ 30.000 travailleurs chinois ; en cinq mois seulement, d'avril à août 1927, après l'émeute insensée de Canton et la répression sanglante qui en prolonge l'écho pendant plusieurs semaines, les estimations les plus sérieuses supputent au total quelque 100.000 victimes de la politique incohérente suivie sous l'égide de « Moscou ». Le

communisme chinois à peu près anéanti, une poignée de survivants, parmi lesquels l'ex-secrétaire Tchen-Dou-Siou, iront à l'opposition et à l'exclusion (1). Ainsi prend fin tout un cycle d'aberrations et d'aventures dont Staline sort à jamais disqualifié comme théoricien et stratège de la révolution, au prix de cent mille vies humaines (2). »

Point de vue de l'historien. En réalité, Staline sort de ces abominables désastres fortifié et comme grandi. La défaite de la révolution en Asie assure sa victoire à l'intérieur. L'esprit révolutionnaire est gravement touché en Russie même, par contre-coup. Plus que jamais « socialisme dans un seul pays » puisque l'on est vaincu partout ailleurs. Assez d'histoires. Les parvenus entendent se reposer, sortir des aventures... Quelle poigne tout de même, ce Géorgien ! Vive la poigne (3) !

Les sous-ordres seront moins bien traités par le sort. Lominadzé, son cousin, devenu opposant après ces expériences, devait, se faire sauter la cervelle à Sverdlovsk, en 1935, au moment d'être arrêté. Heinz Neuman a disparu ; il serait emprisonné en U.R.S.S. Il s'était permis des appréciations critiques ; et il sait trop de choses. Plusieurs des jeunes inconnus fusillés à Moscou avec Zinoviev étaient de ses amis politiques.

... De Paris, de Berlin, de Londres, du Guatemala, de partout les C.C. des partis communistes, qu'il a d'ailleurs nommés et qu'il paie par surcroît, approuvent tout, télégraphiquement : l'amitié de Tchen-Kay-Shek, les exclusions, Canton, la politique invariablement juste de l'exécutif de l'I.C., les thèses, les plus sanglantes foutaises. Thaelman, qui ne cesse d'annoncer l'inévitable prise du pouvoir en Allemagne, Doriot, Barbusse, Marcel Cachin et bien d'autres, approuvent, approuvent, approuvent, approuvent, approuvent d'enthousiasme, tout. TOUT.



ADOLPHE ABRAMOVITCH
IOFFÉ
diplomate soviétique,
se suicida en 1927

(1) Compte rendu officiel du XV^e Congrès du P.C. de l'U.R.S.S.

(1) Un certain nombre furent emprisonnés en U.R.S.S. Le fils de Tchen-Dou-Siou fut décapité à Shang-Hai.

(2) B. Souvarine : *Staline*, p. 434.

(3) Il n'y a pas si longtemps, en 1934-1935 et jusque dans les premiers mois de 1936, la presse soviétique et la presse communiste des deux mondes menaient grand bruit autour des victoires des Soviétiques en Chine. Que sont devenus ces Soviétiques ? Ou plutôt : Qu'est-ce qu'on en a fait ?

LA DISCORDE AU COMITÉ CENTRAL

Les dernières réunions du Comité Central du P.C. à la veille de l'exclusion des leaders de l'opposition (fin octobre 1927) ont été orageuses. Elles rappellent la séance de la Convention où Robespierre ne put se faire entendre. Découpons quelques passages caractéristiques du compte rendu officiel, dans lequel il va de soi que les injures ont été atténuées.

TROTSKI. — ... A travers l'appareil actuel, à travers le régime actuel, l'avant-garde ouvrière subit la pression... *(Le bruit augmente de plus en plus, on n'entend presque pas l'orateur...)* des bureaucrates parvenus, y compris des bureaucrates ouvriers... *(Tumulte, coups de sifflet...)* des administrateurs, des petits patrons, des nouveaux propriétaires, des intellectuels privilégiés des villes et des campagnes...

VOROCHILOV. — Zinoviev, écoute donc ces ignominies !

SKRYPNIK. — La tribune du C.C. n'est pas faite pour ces abominations (1) !

SKVORTSOV-STÉPANOV. — C'est le Menchévik Dan en tournée !

TROTSKI. — ... De tous ces éléments qui commencent à montrer le poing au prolétariat en disant : « On n'est plus en 1918. » Ce n'est pas le coup de barre à gauche qui décidera, c'est l'ensemble de la politique. C'est le choix des cadres, c'est l'appui des masses. Il est impossible de tenir tête aux paysans enrichis tout en étouffant les cellules ouvrières. Ce sont choses incompatibles... *(bruit croissant, sifflets.)*

(1) Skrypnik, un des militants en vue du début de la révolution, fidèle à Staline dès la première heure, se suicida en 1933 en Ukraine au cours d'une vaste campagne de répression poursuivie contre ses amis de ce pays.

DES VOIX. — Fossoyeur de la révolution ! Honte ! A bas ! A bas, canaille ! A bas le renégat !

TROTSKI. — Le coup de barre à gauche se heurtera à la résistance de la majorité même. Aujourd'hui « enrichissez-vous », mais demain... *(bruit, huées)* on n'obtiendra rien des paysans riches... Derrière les bureaucrates se dresse la bourgeoisie renaissante... *(bruit, huées, cris : A bas !)*

VOROCHILOV. — Ça suffit, honte ! *(Sifflets, huées, tumulte croissant. On n'entend plus rien. Le président sonne ; sifflets. Des voix crient : A bas de la tribune ! Le président suspend la séance. Le camarade Trotski continue à lire, mais on ne distingue plus un mot. Les membres du C.C. quittent leurs places et commencent à se disperser (1).)*

Le discours de Zinoviev reçoit le même accueil :

ZINOVIEV. — Les leçons des dernières années ne sont perdues pour personne. Tout ce que nous proposons c'est le retour au régime de Lénine.

VOIX. — Ne le confondez pas avec le vôtre !

ZINOVIEV. — Nul n'exige une démocratie idéale ou parfaite. Les temps sont difficiles, nous le comprenons...

VOIX. — A bas ! A bas ! *(Le président agite sa sonnette.)*

ZINOVIEV. — Encore un instant. *(Bruit. Sonnette du président.)*

VOIX. — A bas ! Va-t'en !

ZINOVIEV. — En deux mots, toute notre lutte actuelle dans le parti pose le dilemme suivant ; ou vous nous donnez la possibilité d'en appeler au parti et d'y prendre la parole, ou il faudra que vous nous mettiez tous en prison. Pas d'autre choix... *(Rires, huées, sonnette du président.)*

VOIX. — Assez ! A bas de la tribune ! et la porte ! *(Zinoviev descend de la tribune, sous les huées et les cris, dans un tumulte grandissant.)*

(1) Pravda, 2 novembre 1927.



UN GROUPE DE DÉPORTÉS EN 1928 : de gauche à droite, assis : SÉRÉBRIAKOV, RADEK, TROTSKI, BOGOULAVSKI, PRÉOBAJENSKI ; debout, RACOVSKI, DROBNIS, DELOBORODOV, SOSNOVSKI



ALEXIS IVANOVITCH RYKOV, Président du Conseil des Commissaires du peuple en 1926 ; au-dessous, lisant, ZINOVIEV

A presque dix ans de distance, j'ouvre ici une parenthèse, pour montrer jusqu'où peut aller la falsification du passé dans un régime totalitaire et quelle impudence y peuvent atteindre les faux témoignages. Au procès de Novosibirsk, le 21 novembre 1936, le témoin Choubine déclare :

« L'alliance entre les trotskistes et l'accusé Stickling aujourd'hui agent de la Gestapo fut conclue en 1927. Le but en était de rétablir en U.R.S.S. le capitalisme, de fonder un régime fasciste. Cette décision fut prise à une conférence clandestine qui eut lieu dans un bois, aux environs de Moscou, sous la présidence de Trotski. »

Une sentence de tribunal a considéré ces faits comme établis et ils ont servi à justifier neuf condamnations à mort, dont celle d'un Allemand. Six misérables ont été exécutés après avoir avoué — dans cette manière — tout ce qu'on avait tenu à leur faire avouer...

Les scènes du Comité Central se reproduisaient dans les organisations de base et jusque dans la rue. Il m'arriva de parler, plus exactement de tenter de parler, devant des salles secouées d'une sorte de fureur. On nous donnait cinq minutes de parole après des réquisitoires de trois heures ; et sur chacun d'entre nous on lâchait cinq, six, dix « activistes » pressés de se caser par la faveur des secrétaires. La foule des auditeurs observait, passive, avec une certaine anxiété ; elle nous était souvent sympathique mais elle avait peur. « Tu comprends, me disaient les typos de ma cellule, d'abord, il y a du chômage dans le métier. Ensuite, j'ai des gosses. Si je marche avec vous et que vous n'êtes pas les plus forts, qu'est-ce que je deviens, moi, avec tous ces gars-là ? » Nous tentâmes, aux fêtes de la révolution d'octobre, le 7 novembre, de manifester dans les colonnes du parti, du reste, avec nos propres mots d'ordre. Je faillis être écharpé à Léninegrad où, pendant plusieurs heures, trois cents opposants, parmi lesquels il y avait un ancien commandant d'armée, Lachévitch, et un ancien président de Tcheka, Bakaév, se battirent sur place avec la milice, devant les portes de l'Ermitage. A Moscou, Smilga, ancien chef d'armée lui aussi, et l'un des fondateurs de la République, ayant mis à son balcon les portraits de Lénine et de Trotski, son logis fut envahi et saccagé. On tira sur Trotski dans la rue. Deux des nôtres qui, sur la place Rouge, tentèrent de déployer un transparent, furent instantanément assommés. Les Comités du parti organisaient contre nous des équipes de costauds, munis de sifflets et autorisés à taper dur ; transportés par camions, ils venaient renforcer les bien-pensants dans les réunions de cellules où nous prenions la parole. A Moscou l'initiative de ces procédés fascistes revint au secrétaire du Comité régional, Rioutine, un homme qui par hasard était de bonne foi dans son aveuglement...

... Éclairé plus tard par le cours des choses, ce Rioutine passa lui-même à l'opposition en 1932 et, dans un projet de plate-forme, porta sur Staline « le grand provocateur, écrivait-il, le destructeur du parti » des jugements d'une sévérité telle que le Guépéou voulut y voir un appel à l'assassinat et le condamna à la peine capitale, sans toutefois oser l'exécuter. Ce qu'il est devenu, on l'ignore.

DÉFAITES, PRESCRIPTIONS, RENIEMENTS

Nous étions battus et notre défaite ne troublait pas l'indifférence du pays. Était-ce Thermidor ? N'était-ce pas Thermidor ? Les discussions allèrent bon train sur ce thème des parallèles historiques ; l'histoire suivait son propre chemin.

La III^e Internationale avait changé de visage. Un curieux concours de circonstances réunissait

maintenant à sa tête des hommes qui, tous, portaient la responsabilité des plus lourdes défaites : bien-pensants et bien installés, ils se rachetaient par l'obéissance passive. Plusieurs forment encore le personnel dirigeant de l'I.C. à cette heure, un personnel de tout repos. Les plus marquants sont : Bela-Kun, l'homme de la défaite de Hongrie et de quelques autres histoires plus tristes encore du

point de vue moral ; Kuussinen, qui contribua fortement, en 1918, à mener la Finlande ouvrière à sa perte et eut, par la suite, le mérite de le reconnaître dans une confession politique fort intéressante ; Kolarov et Dimitrov qui, par trois fois, en Bulgarie avaient conduit leur parti à des désastres sans nom ; Heinz Neuman, arrivé à la maturité dans les défaites d'Allemagne pour donner toute sa mesure dans la catastrophe de Canton...

La physionomie du pouvoir et de la presse changeait de même. En Géorgie, des menchéviks ralliés persécutaient les vieux bolcheviks. Tandis que s'en allaient, exclus du parti et déportés le lendemain, les combattants de 1917, des ralliés de l'avant-veille qui avaient été pendant la guerre civile des contre-révolutionnaires, faisaient en se montrant zélés à approuver le nouveau chef, de belles carrières. Un des insulteurs de Lénine, « agent de l'Allemagne » autrefois, Zasslavski, faisait autorité à la *Pravda* ; un socialiste de droite qui, en 1918, avait pris part au sabotage du ravitaillement en Ukraine, Vychinski, devenait procureur du Tribunal suprême ; un ancien membre du gouvernement contre-révolutionnaire de Samara, Mayski, entrait dans les ambassades (c'est lui qui représente l'U.R.S.S. à Londres) ; un autre ancien adversaire, Khintchouk, devenait aussi diplomate (il est aujourd'hui à Berlin). Passons sur les moindres vedettes, elles sont trop : dans le parti montait l'étoile de sous-ordres de la veille, comme Kirov, Kouybichev, Mikoyan, passables figures de second plan, ou de personnages tout à fait inconnus dans les grandes années comme Kaganovitch.

L'agence Tass publia dans le monde entier, au début de 1928, un démenti aux « rumeurs calomnieuses » qui prêtaient au gouvernement de Moscou l'intention de déporter les membres de l'opposition exclus du parti. Les déportations commencèrent trois ou quatre jours après ce démenti. Quels hommes s'en allaient ? Les premières charrettes de proscrits emmenèrent Trotski, Karl Radek, les anciens secrétaires du Comité central Préobrajenski et Sérébriakov, Ivan Smirnov, Béloborodov — un des vrais chefs de la Révolution dans l'Oural où il signa l'arrêt de mort des Roua-



LÉON TROTSKI, SA FEMME N.I. SEDOVA ET LEUR FILS LÉON SÉDOR, DÉPORTÉS A ALMA ACTA EN 1928

nov — Mouralov, Vladimir Smirnov et Timothée Sapronov, héros tous les trois de l'insurrection de Moscou, Smilga, une des bonnes têtes de la guerre civile, Raccovski qui tint en Ukraine pendant des années rudes.

Le métier de révolutionnaires vaincus dans un État totalitaire est un métier difficile. Beaucoup vous lâchent, voyant la partie perdue. D'autres, dont le courage personnel et le désintéresse-

ment n'est pas en question, estiment qu'il faut manœuvrer, s'adapter aux circonstances. Piatakov abjure ses convictions et ses amitiés de la veille. Dans les ambassades, Krestinski, Sokolnikov, Antonov-Orséenko font de même. Que faire d'autre ? Partir pour des hameaux perdus du Kazakstan ou rester en place, tâcher de servir encore, attendre ? Les diplomates, même ceux d'une révolution, ont rarement la vocation du martyr... L'abjuration de Zinoviev et Kaménev est la plus retentissante. Ils condamnent leurs actes et leurs pensées d'opposants, sollicitent leur pardon, s'avilissent autant qu'on le désire.

Intéressés ? Allons donc, ces vieux bolcheviks n'ont guère de vie personnelle en dehors de leur activité politique et n'accordent pas grande importance à ce qu'on appelle, dans le monde bourgeois, les situations, le bonheur même. Lâches ? Ils vont mener pendant près de dix ans une vie terrible et qui aura la fin la plus déroutante et la plus affreuse. Leur attitude mêle un très grand courage, un dévouement absolu, sans phrases ni gestes, un courage qui n'hésite pas à se donner les aspects de la pusillanimité, un dévouement qui ne recule pas devant la honte à boire — à une très réelle défaillance intellectuelle et morale. Trop attachés au parti, ils ont peur de voir la réalité telle qu'elle est. Le parti est fini. Ils reculent devant les constatations ultimes. Ils ne sentent pas qu'en s'avilissant ils avilissent la révolution, que mieux vaudrait sans doute rester droits et fiers dans l'erreur, que donner l'exemple d'un tel abaissement pour la meilleure des causes... Ils veulent manœuvrer, pensant que l'essentiel est de demeurer dans le parti jusqu'au moment où s'engageront, d'elles-mêmes, les luttes décisives qui, à la faveur des événements, en permettront la réforme. Radek, de son exil, blâme leur capitulation.

« Tout le calcul tactique de Zinoviev, écrit-il, consiste en ceci : qu'une nouvelle vague doit inévitablement survenir dans le parti ; quand elle surviendra, nous serons déportés, il sera légal, lui. Zinoviev sera trompé en fin de compte. C'est la justesse des vues politiques et la confiance qu'on aura méritée qui décideront. »

« Le crime de Zinoviev et Kaménev est de n'avoir pas compris que nous ne pouvons pas désarmer, même si tout doit tourner pour le mieux dans le parti... »

Radek écrivait bien, mais il fit, à quelques mois de là, exactement comme Zinoviev et Kaménev.

D'une étonnante souplesse d'esprit, spirituel et cynique dans l'expression, avec un dévouement absolu au parti — c'est-à-dire à la classe ouvrière, dont le parti n'est que l'organisation politique — ayant milité en Russie, en Pologne, en Autriche, en Allemagne, passé par quantités de prisons, échappé à une foule de dangers, Karl Radek, avant de devenir un des collaborateurs de Lénine, a été le compagnon de lutte de Rosa Luxembourg à Berlin, Brême et ailleurs. Il était à Berlin avec Rosa et Karl Liebknecht, quand se déclencha l'insurrection spartakiste. Clairvoyant, il l'avait en vain déconseillée. Arrêté en même temps que Karl et Rosa, le hasard seul lui évita leur sort : on ne savait pas bien son importance. Une balle le frôla de près dans une cour de la prison de Moabit où venait d'être tué son ami Léon Tychko (Ioguichès).

Et ce Radek, encore prisonnier, en U.R.S.S. cette fois, après son reniement, rencontre dans une petite station de Sibérie, Ichim, des camarades opposants plus fermes que lui. Autour d'eux les agents du Guépéou qui les conduisent à leurs destinations respectives. Nous reçûmes le récit de cet entretien politique. Le voici :

RADEK. — La situation du pays est extrêmement grave. Celle du C.C. est catastrophique. La droite et le centre se préparent mutuellement des prisons. La droite est forte. Elle peut doubler ou tripler ses 16 voix. Moscou n'a pas de pain.

Le mécontentement des masses ouvrières risque de se tourner contre le régime des Soviets. Nous sommes à la veille de soulèvements paysans. Tout cela nous oblige à réintégrer à tout prix le parti.

— Et quelle est votre attitude envers Léon Davidovitch (Trotski) ?

RADEK. — Rupture complète. Il revise la doctrine de Lénine.

— Exigerez-vous la levée de l'article 58 ? (C'est en vertu de cet article du code pénal que l'on déportait les opposants).

RADEK. — Jamais ! Pour ceux qui nous suivront, cela va de soi. Pour ceux qui organisent le mécontentement des masses, nous maintiendrons l'article 58. Nous nous sommes nous-mêmes fourrés en déportation et en prison. La jeunesse qui vient à l'opposition n'a rien de commun avec le bolchevisme, elle est antisoviétique.

Radek ajouta que la plate-forme de l'opposition était devenue celle du parti : à preuve, le plan quinquennal. Les agents du Guépéou interrompirent notre discussion. Ils repoussèrent Radek dans son wagon en lui reprochant de faire de l'agitation contre le bannissement de Trotski. Du couloir du wagon, Radek criait encore :

— Moi, faire de l'agitation contre le bannissement de Trotski ? Ha, ha, ha, J'expliquais à ces camarades qu'ils doivent revenir au parti.

Et il se mit à adjurer les agents du Guépéou.

— Laissez-les donc tranquilles ! Donnez-leur le temps de se ressaisir ! Ne les aigrissez pas !

Les agents le repoussaient en silence vers le fond du wagon. Le rapide s'ébranla.

Les agents du Guépéou ont ainsi poussé — en silence — Karl Radek pendant neuf ans, jusqu'à la cellule qu'il occupe aujourd'hui à quelques étages au-dessus de la cave aux exécuteurs.

... Je fus à la même époque exclu du parti auquel j'appartenais depuis huit ans. Comme on ne pouvait pas me reprocher d'infraction aux statuts, la Commission de contrôle me convoqua pour me demander si j'approuvais la décision du XV^e Congrès qui excluait l'opposition. Je déclarai me soumettre, sur ce point comme sur tout autre, à la discipline du parti, mais sans approuver toutefois ; je considérais même cette décision comme une funeste erreur que l'on aurait du mal à réparer.

La Commission était formée d'une dizaine de personnes : la stupeur se peignit sur tous les visages, une ouvrière se leva, doutant d'avoir bien entendu, et me demanda d'une voix grave :

— Vous avez bien dit, camarade, que le Congrès



LE POUVOIR EXÉCUTIF EN 1935 :
assis, PÉTROVSKI ET KALININE, présidents ;
debout AVELI ENOUKIDZÉ, secrétaire
(PEU DE TEMPS AVANT SA DÉPORTATION)

du parti s'est trompé ? Vous pensez que le Congrès du parti peut se tromper ?

J'expliquai qu'il est humain de faillir, que l'on a vu de grands partis ouvriers accumuler des erreurs et des sottises et finalement tourner mal. A chaque parole prononcée, mon hérésie s'aggravait. Je fus exclu sur l'heure.

A peu de soirs de là, vers minuit, deux gailards, l'un habillé d'une capote d'uniforme, et l'autre en civil, vinrent frapper à ma porte. Ils saisirent ma correspondance avec Barbusse, un texte de Lénine qui leur paraît suspect et me prièrent de les suivre. Je passai six semaines en cellule, à la vieille prison de Léninegrad, en compagnie d'un ingénieur de la ville accusé d'avoir vendu pour son propre compte quelques mètres cubes de glace de la Néva et d'un fou mystique soupçonné d'espionnage, parce qu'il était Polonais. C'était un pauvre être, redoutablement sale, qui passait des heures agenouillé sur le ciment, en prières ; on l'avait surpris vendant des petites croix près d'un cimetière, et cela avait paru très grave. Le petit gars qui nous distribuait le matin une fade tisane, disparut une nuit, fusillé. Un des occupants d'une cellule voisine se jeta du haut des galeries du 5^e étage sur le carrelage d'en bas. C'était un commerçant, accusé d'avoir fraudé le fisc — une âme faible évidemment —. Au fond, nous vivions encore des temps bénins pour tout le

monde. Mes amis de l'étranger me tirèrent de là. Mais ensuite je n'eus pas la vie douce. Exclu voulait dire, en somme, ennemi public.

Alors, chacun comprend qu'on ne publie ni les livres ni les articles d'un ennemi public. Que l'on surveille ses moindres mouvements, sa correspondance, ses paroles, ses relations. Qu'on ne l'aide pas à gagner sa vie et même qu'on l'en empêche quelque peu. Qu'on le paie le moins possible quand il a travaillé et que mieux vaut d'ailleurs ne pas le payer du tout, si la circonstance le permet. Que lorsque les écrivains syndiqués se partagent pendant la disette et le rationnement des rations de fromage, de nougat, de saucisson et autres comestibles, secrètement alloués par le Comité du parti, on n'en donne pas ou l'on n'en donne que le moins possible à ce dangereux non-conformiste. Vous comprenez bien que sa femme, sa belle-sœur, son beau-frère, son beau-père, ses cousins et pour peu qu'ils le hantent, ses arrière-cousins, auront toutes sortes d'ennuis et même des ennuis fort graves. J'acquis aussi avec les années, une connaissance approfondie du mécanisme d'une société totalitaire. Jusqu'au jour où, dans la rue cette fois, deux citoyens d'une allure assez spéciale me prièrent de les suivre. Les temps étaient moins bénins, je n'allais pas en sortir de sitôt. Mais c'est une autre histoire et d'un intérêt fort secondaire.

DE LÉNINE A STALINE



LA CITOYENNE DJOUGACHVILI
MÈRE DE STALINE

Tout a changé. Les buts : de la révolution socialiste internationale au socialisme dans un seul pays.

Le système politique : de la démocratie ouvrière des Soviets, voulue et affirmée dès le début de la révolution, à la dictature du secrétariat général, des fonctionnaires et de la Sûreté (Guépéou).

Le parti : de l'organisation librement disciplinée, pensante et vivante, des révolutionnaires marxistes à

la hiérarchie des bureaux, intéressée et soumise à l'obéissance passive.

La III^e Internationale : de la formation de propagande et de combat des grandes années au servilisme manœuvrier des Comités centraux nommés pour tout approuver sans haut-le-cœur ni vergogne.

Les défaites : de l'héroïsme des défaites d'Allemagne et de Hongrie où sont morts : Gustave Landauer, Léviné, Liebknecht, Rosa Luxembourg, Ioguichés, Otto Corvin, aux navrants dessous de la commune de Canton.

Les dirigeants : les plus grands des combattants d'Octobre partent pour l'exil ou la prison. De Lénine à Staline.

L'idéologie : Lénine disait : « Nous assisterons au dépérissement progressif de l'État, et l'État des Soviets ne sera pas un État comme les autres, d'ailleurs, mais une vaste commune de travailleurs... » Staline va faire proclamer que « nous nous acheminons vers l'abolition de l'État par l'affermissement de l'État » (*sic*).

La condition des travailleurs : l'égalitarisme, la société soviétique passera à la formation d'une minorité privilégiée, de plus en plus privilégiée vis-à-vis des masses déshéritées et privées de droits.

La moralité : de la grande honnêteté austère, et parfois implacable, du bolchevisme d'autrefois, nous en arriverons, peu à peu, à une fourberie sans nom.

Tout a changé, tout change, mais il nous faudra le recul du temps pour nous rendre compte des réalités. Trop d'attachement au régime, trop d'illusions sur les hommes, trop d'amour pour la

terre, le pays, les sacrifiés, trop de grands souvenirs nous aveuglent tous, plus ou moins.

Il s'avère ici que les critères moraux ont parfois plus de valeur réelle que les jugements fondés sur la politique et l'économique. Celles-ci, infiniment complexes, permettent le mensonge des statistiques et des mots d'ordre. On n'y voit pas souvent clair, même avec beaucoup de science. Tandis que l'indignité, l'injustice, le traquenard tendu aux camarades de la veille, l'abaissement des hommes, l'intrusion de la basse police dans les débats du parti révèlent ce qui est. Ceux qui disent : « Politique d'abord ! Qu'il nous foute en prison, pourvu qu'il fasse une politique juste ! » se trompent lourdement.

Il n'est pas vrai, il est cent fois faux que la fin justifie les moyens. On ne fait pas de la justice avec de l'iniquité, on ne transforme pas le monde et les hommes avec des chaînes, des haut-parleurs criant le faux et de vastes agences d'intellectuels rétribués pour le bourrage de crâne. Toute fin veut ses moyens et l'on n'atteint une fin que par des moyens appropriés. La révolution socialiste, si elle doit, aux heures du danger, se servir des vieilles armes que lui laisse la société bourgeoise, a ses propres méthodes ensuite. Elle ne peut progresser qu'en améliorant la condition matérielle et morale des masses. Plus de bien-être, plus de liberté, moins de mensonge, plus de dignité, plus de respect humain. Le socialisme qui procède autrement cède à une sorte de contre-révolution intérieure, se discrédite et risque de se suicider.

1928 nous fait entrer à toute allure dans ce socialisme-là.

Les facteurs économiques, à la base de cette évolution, la déterminent visiblement. Non qu'elle soit fatale ; au contraire, l'expérience soviétique a cela de précieux qu'elle montre que l'on gouverne l'économie ; mais que l'on n'échappe pas aux conséquences d'une politique. Considérons l'enchaînement des faits et des causes.

Les bureaux du parti, à commencer par le Bureau politique qui est un Directoire véritable, ont perdu des années pour l'industrialisation. Pendant des années, ils ont laissé les koulaks — les paysans aisés — s'installer. Pour ne point paraître céder à l'opposition et garder le pouvoir, ils viennent de repousser les propositions des partisans de l'industrialisation accélérée et de déporter ceux qui préconisaient à l'égard des ruraux enrichis un emprunt forcé (présentant d'ailleurs d'incontestables avantages).

Ils ont décapité le vieux parti, mais dès le lendemain, le gouvernement manque de blé. Pourquoi le cultivateur lui en vendrait-il dans des conditions aussi désavantageuses ? Les villes vont manquer de pain. L'armée aussi. Staline trébuche dans une impasse. (Et les Moscovites, goûtant la plaisanterie, se demandent les uns les autres : — *Connaissez-vous l'impasse Staline ?* — *Non. C'est ?* — *Le Kremlin, voyons !*)



STALINE ET MAXIME GORKI (1932)

Le blé qu'on ne peut pas acheter aux paysans, il faut le leur prendre. Le Bureau politique ordonne des réquisitions en faisant interpréter d'une façon imprévue l'article 107 du code pénal sur la dissimulation des stocks.

Le blé réquisitionné se cache. Le cultivateur sème moins. Pourquoi semer puisqu'on vous raffe la récolte ?

Pour l'obliger à travailler, on le fera de force entrer dans une coopérative surveillée par l'État, le Kolkhoze.

Et s'il s'y refuse ?

Celui qui s'y refuse sera déclaré koulak ou agent des koulaks, dépossédé de tout ce qu'il a et envoyé avec sa famille dans le Nord.

Beaucoup s'y refusent. Lorsque la collectivisation partielle réussit, il se trouve que les paysans demeurés indépendants sont manifestement avantagés. Il ne reste qu'à proclamer la collectivisation totale — d'enthousiasme écriront Barbusse, et quelques autres... — et l'expropriation et la déportation en masse des koulaks. Cela va faire des millions de dépossédés et d'expropriés parmi les cultivateurs...

Pour remédier d'urgence à cette débâcle de l'agriculture, l'industrialisation la plus accélérée s'impose. Le plan quinquennal revu et corrigé de façon à promettre un rendement que l'on se refuserait à envisager six mois auparavant, doit être exécuté d'enthousiasme.

Il le sera. Mais la crise des campagnes, qui dégénère par place en guerre civile à peine larvée, a pour première conséquence d'affamer les villes.

On imprime en toute hâte des cartes de vivre. On ne va plus donner bientôt aux ouvriers que des rations dérisoires. D'après les placards officiels affichés à Moscou, la plus haute ration mensuelle du travailleur, membre de la coopération, sera, en novembre 1929, de :

1.500	grammes de sucre,
50	— de thé,
500	— d'huile végétale,
3.000	— de gruau,
750	— de macaroni,
500	— de harengs,
500	— de savon de ménage.

Belle ration du prolétariat privilégié des grands centres.

La sous-alimentation du travailleur abaisse le rendement du travail. Le rationnement, le cours forcé et l'inflation abaisseront la capacité d'achat du rouble-papier — qui est le rouble salaire ! — au 40^e environ de celle de 1926. L'ouvrier fuira l'usine ou n'y restera que pour la forme, vivant de menus larcins, de combines, la spéculation aidant. A revendre une paire de bas, on gagne plus qu'en trois jours de travail. — Il faudra *contraindre* l'ouvrier à travailler par une législation draconienne. Pour le fixer dans les centres industriels, on inventera les passeports intérieurs qui privent la population du droit de se déplacer librement et permettent de déporter qui l'on veut, sans y mettre le mot.

Les paysans, avant d'entrer dans les kolkhozes, détruisent leur bétail. Autant vaut se gaver de viande une bonne fois dans sa vie et vendre en secret le cuir, que de donner ses bêtes à l'État dont on connaît assez les bons procédés. Le bétail disparaît.

Ce sont des années de cauchemar. La famine s'installe en Ukraine, dans les Terres noires, en Sibérie, dans tous les greniers d'abondance des Russies. Des milliers de paysans passent les frontières de Pologne, de Roumanie, de Perse, de Chine. Ils s'en vont. Tant pis si on en tue un certain nombre au passage. Les autres passeront.

La peine de mort s'établit en permanence, dans les villes et dans les campagnes. Vol d'une gerbe de blé du kolkhoze : peine de mort. En vertu du décret du 7 août 1932, la propriété socialiste est déclarée sacrée, le vol en est puni de peine de mort.

Que peut donner dans cette pagaïe le plan quinquennal ! On a promis à la population une ère d'abondance après les efforts et les sacrifices exigés d'elle. La cinquième année du plan arrive en pleine famine. Où sont les responsables ? Nommez les responsables et qu'on les fusille !

Pendant des années, Staline, tout-puissant, se *tait* (jusqu'à fin 1933).

Les responsables, il n'est que donner un ordre téléphonique au Guépéou pour les trouver. On les arrêtera ce soir-même. Demain, ils auront avoué. Après-demain, on pourra les exécuter. Ensuite, il

n'y aura qu'à reproduire les télégrammes d'approbation enthousiaste, de confiance admirative et de félicitations pour les succès de l'édification socialiste qui vont arriver de toutes les capitales du monde.

Il n'y a ni viande ni conserves ? On fusille le professeur Karatyguine et ses 47 co-accusés qui ont avoué, dans le secret du Guépéou, avoir désorganisé, par esprit contre-révolutionnaire, la fabrication des conserves et le stockage de la viande (1930).

Le plan est-il un échec ? C'est qu'un « parti industriel » clandestin, travaillant avec l'état-major français, l'a saboté. Le professeur (et agent provocateur) Ramsine l'avoue. Condamné à mort, gracié, réhabilité, récompensé (1930).

N'a-t-on pas convaincu ? Neuf vieux socialistes avouent avoir préparé une intervention militaire de la France en U.R.S.S. sur les directives de l'Internationale socialiste. Qu'importe si ces directives sont invraisemblables et si on prend les accusés en flagrant délit de mensonge. Ils ont avoué. Dix ans de prison (1931).

Léninegrad a passé un été sans fruits ni légumes... On fusille cinq administrateurs de coopératives. Mais les étés suivants seront aussi sans fruits ni légumes...

Ce régime n'est évidemment défendable pour personne, sinon par ordre et pour ceux qui l'ayant mené là, s'ils perdaient le pouvoir, seraient infailliblement écharpés. Le poids de ses responsabilités rend la bureaucratie implacable et intraitable. Elle se défend. Toute sa politique depuis la consécration de son pouvoir n'est que de conservation et dominée par une peur panique.

La bureaucratie stalinienne ne fait plus la politique de la classe ouvrière, mais la sienne propre. Telle est la grande explication de ce qui s'accomplit.

Dès lors, malheur à quiconque élève la voix contre elle. Chaque année, à la veille des fêtes et des congrès, on arrête *par milliers* les suspects d'opposition. Les opposants authentiques, quelques milliers, sont en prison depuis 1928, cela va de soi. Malheur à qui se tait ! Se taire, c'est se défilier, éluder d'écrasantes responsabilités. Non, il faut qu'en toutes circonstances, le citoyen approuve hautement, tout, tout, tout, tout. Ce n'est que textes magnifiques votés à l'unanimité comme les peines de mort. Les poètes motivent leurs votes en vers dans les gazettes.

Rien à attendre des socialistes à l'étranger. Ils comprennent trop bien. On ne peut du reste justifier ce qui se fait, que par une passion révolutionnaire, d'autant plus aveugle qu'elle sera feinte. L'Internationale communiste annonce en 1928 que « l'Allemagne, la France, la Pologne sont entrées dans une période de bouleversements révolutionnaires »... Doriot invite les paysans à se préparer « à prendre la terre à coups de fusil ». Classe contre classe ! En Allemagne, où monte le flot

nazi, la doctrine officielle de l'I.C. est qu'on ne battra le fascisme qu'en passant sur le ventre de la social-démocratie. Quand, en 1932, les nazis obtiennent un plébiscite en Prusse pour tenter de déloger du pouvoir le cabinet social-démocrate d'Otto Braun, le parti communiste d'Allemagne — sur recommandation personnelle de Staline — se joint aux nazis et c'est ce que la *Rote Fahne* appelle « le plébiscite rouge ».

L'INDUSTRIALISATION

La vie dans un kolkhoze :

Les membres du kolkhoze n'ont encore reçu, en deux mois, aucune rétribution pour leur travail : transport du bois et du fourrage. Des revenus, 50 % vont à la caisse du kolkhoze, 50 % aux impôts et redevances. Qu'est-ce qui restera pour les travailleurs ? Personne n'en sait rien. Le président se paie lui-même plusieurs bons de farine par mois et s'abstient de tout travail physique. « Les premiers mois, nous dit-on, les membres du kolkhoze doivent tenir par leurs propres moyens. » Or, les pauvres n'ont pas de réserves. Ils usent leurs vêtements au travail, sans compensation. Tout ceci accrédite l'affirmation des koulaks que l'on institue « un nouveau servage ».

Dans un village voisin, 40 femmes ont repris de force leurs vaches, les ont enfermées dans les maisons et ont répondu aux autorités du Soviet rural : « Vous pouvez nous tirer dessus, les bêtes, nous ne les rendrons pas ! » Le bétail disparaît pourtant... On a peine à croire que tant d'abominations se fassent au nom du socialisme. Le bruit court que Zinoviev et Kaménev sont déportés en province... (M. R., lettre d'avril 1930.)

Staline autorisa en mars 1930 un certain nombre de paysans à sortir des kolkhozes. Son message reprochait aux autorités locales de s'être laissé griser par « le vertige du succès »...

Les kolkhozes se vident. 80 paysans d'une commune de ce patelin sont venus aujourd'hui se plaindre au procureur d'avoir été contraints par la violence de se faire inscrire au kolkhoze. Des présidents de kolkhozes ont été assassinés dans les environs. Les femmes viennent partout réclamer et prendre le bétail... Les villes n'ont ni beurre, ni viande, ni œufs, ni pommes de terre et les capitales même reçoivent des rations microscopiques. Depuis longtemps, nous n'avons vu ni viande ni poisson. Ces jours derniers, les coopés ont enfin reçu du saucisson de cheval.

(Q. N. : lettre d'avril 1930.)

A l'usine, écrit un ouvrier :

On serre la vis, et comment ! 25 % d'augmentation du rendement de travail et 1,9 % d'augmentation de salaires. Voilà trois ans que les salaires n'ont pas varié, bien que la production ait beaucoup augmenté. 5 hommes par brigade au lieu de 6, sans modification d'outillage. Le système des primes est appliqué de telle façon que, donnant 20 à 30 % par mois, les primes doivent être payées tous les six mois et l'on n'a pas d'espoir, en réalité, de les toucher. Nous vivons avec 55 roubles par mois...

(M., 23 mars 1930.)

J'ai vécu ce que je décris. Mais je tiens à citer des témoignages inédits, ou peu connus, dont je puis certifier la véracité absolue (1). Personne, d'ailleurs, n'en contestera une seule ligne...

(1) Le lecteur désireux d'approfondir ces questions se reportera à mon livre : *Dessin d'une révolution*, à paraître prochainement aux éditions Grasset.

ET LA COLLECTIVISATION

Sur la collectivisation en Asie Centrale :

Les paysans reçoivent de minimes avances, la répartition des profits a lieu à la fin de l'année. Si le kolkhoze a des bénéfices, les salaires ne sont payés en entier que si les sommes versées au capital collectif sont supérieures à la somme des salaires. Dans le cas contraire, le kolkhosnik ne reçoit qu'un pourcentage donné de son salaire nominal (voir *Règlement du centre des kolkhozes de l'Ouzbekistan*). Ainsi collectivisés de force, les cultivateurs n'ont plus aucun stimulant au travail.

... A la collectivisation forcée, les paysans ont répondu en bazardant leur avoir, en sabotant leur travail et en se révoltant. Une révolte assez ample a éclaté dans un rayon du Sir Daria et a duré trois semaines...

... Les paysans disent avec prudence : « L'armée est bien nourrie et vêtue, elle ne nous soutiendra pas... »

(I. L. : Lettre du 27 mars 1930.)

Un autre camarade écrit que 200 chevaux abandonnés errent autour du village où il est déporté. Ce n'est que révoltes, attentats, soubresauts de colère et de désespoir, déportations, migrations en masse dans les campagnes. Les Abkhazes du Caucase méridional, dans un message au gouvernement, lui offrent tout leur avoir, le remercient avec une politesse orientale des bienfaits dont il les comble et ne lui demandent qu'une chose : de les laisser émigrer en Turquie.

Un correspondant américain, tout dévoué aux intérêts de Staline, évalue à 2 millions d'hommes le nombre approximatif des relégués et des exilés en 1929-1930. (*New York Times*, 3 février 1931.) Mais la vérité apparaît encore plus atroce si l'on sait que la dékoulakisation s'est poursuivie sans relâche au cours des années suivantes et que les calculs officiels varient entre 5 et 10 millions dans le dénombrement des koulaks... (Peu après le premier quinquennium, en 1933, la presse de Rostov a signalé, par dérogation accidentelle à la consigne du silence, la déportation en bloc de trois bourgs cosaques de Kouban, environ 50.000 personnes ; or, plus de 100.000 habitants de la même région les avaient précédés sur le chemin du malheur en direction nord.) On peut donc admettre que 5 millions de villageois au moins, sans distinction d'âge ni de sexe, ont été chassés de leurs foyers, voués à une misère inique et beaucoup à la mort (1).

Un déporté de Sibérie écrit :

Je veux raconter ce que j'ai vu dans une région, de la

(1) B. Souvarine : *Staline*, p. 480.



SERGE MIRONOVITCH KIROV, MEMBRE DU BUREAU POLITIQUE, TUÉ À LÉNINEGRAD LE 1^{er} DÉCEMBRE 1934

dépossession des koulaks. Nous vîmes arriver, pour commencer, 3.000 koulaks déportés. Beaucoup d'entre eux étaient des paysans pauvres ou moyens. Il y en avait de décorés pour s'être bien battus dans la guerre civile, mais on leur avait naturellement retiré leurs décorations. Ils devaient travailler, d'après le plan, à l'abatage du bois, mais rien n'était prêt pour les recevoir. L'encombrement dans les baraques provoqua vite une épidémie de typhus. Dans les forêts, c'était pis. On les y envoyait, je ne sais pourquoi, avec leurs femmes, sans vêtements chauds, en plein hiver...

Ils se préparèrent à une révolte générale, sous la conduite d'anciens soldats. Nous réussîmes à empêcher ces nouveaux malheurs en obtenant des autorités l'abrogation de l'ordre d'envoi dans les forêts...

Tout cela ressemble fort à du sabotage organisé sur une très vaste échelle...

Un ami qui a parcouru bien des kolkhozes me dit qu'il ne reste rien des villages de naguère et qu'il n'y a plus de retour possible, sans bouleversements catastrophiques, à la propriété individuelle. 15 % environ des cultivateurs sont fermement pour les kolkhozes. Ce sont les jeunes communistes, ils font tout, ils travaillent au delà des forces humaines. Les autres paysans vont au kolkhoze, ne pouvant faire autrement, mais en s'efforçant d'y entrer les mains vides. « On est désormais, disent-ils, les paysans de l'État, comme des ouvriers, quoi... »

(X. : Lettre du 5 août 1931.)

Les paysans pauvres sont aussi traités en ennemis :

On procède à l'épuration des assemblées de pauvres. Un Soviet voisin vient de prononcer l'exclusion de 20 paysans pauvres, dont plusieurs sont sincèrement dévoués au pouvoir, tous qualifiés « agents des koulaks ». Leur crime est de ne pas toujours se taire, de dire que leur situation a empiré, de demander s'il y aura encore un plan quinquennal ? (Le rapporteur a dit que cette question faisait le jeu des koulaks (1).)

Il existe sur ce grand drame des campagnes russes un document littéraire, œuvre, remar-

quons-le, d'un apologiste officiel : le roman de Cholokhov : *Terres défrichées*, traduit en français.

Pour que les erreurs et les crimes du régime bureaucratique ne puissent être imputés au socialisme, une courte digression sur la doctrine s'impose ici. Le socialisme n'entend pas infliger ce traitement aux paysans ; loin de là, il s'y oppose ; il prend vis-à-vis d'eux d'autres engagements, et, l'expérience russe connue, les partis ouvriers de l'avenir sauront tenir compte de l'exemple à ne pas suivre. (Il n'est, par contre, nullement impossible qu'une bureaucratie fasciste, au service du capital financier, acculée par les circonstances à une crise du blé, n'en arrive à appliquer à la petite propriété agricole les méthodes staliniennes...)

Lénine répète inlassablement : « Ne pas contraindre les paysans... » L'État que les bolcheviks fondent se déclare *État des ouvriers et des paysans* : telle est son appellation officielle. Tout en préconisant la lutte contre la bourgeoisie rurale comme contre toute autre bourgeoisie, Lénine fait décider par le II^e Congrès de l'I.C. qu'elle ne doit pas, en principe, être expropriée au lendemain de la prise du pouvoir (1).

Engels, écrit-il, a souligné que les socialistes ne songent pas à exproprier les petits cultivateurs appelés à comprendre, par la seule force de l'exemple, les avantages de l'agriculture socialiste mécanisée.

Et ailleurs, dans un de ses discours fondamentaux sur la NEP, présentée comme une politique d'entente avec les ruraux :

Le principe même de notre dictature, c'est de maintenir l'alliance avec le prolétariat et les paysans pour que le prolétariat puisse conserver le pouvoir (2)...

Trotsky, dans *La Révolution trahie* (3), souligne quelle fut la part de l'improvisation, par incapacité ou impossibilité de faire mieux, dans la collectivisation. Quelques mois avant de la proclamer totale, le Bureau politique la concevait comme devant prendre de longues années... Trotsky, du fond de son exil de Constantinople, ne cessa d'élever contre ce qu'il dénonçait comme une « funeste aventure économique » la protestation la plus sévère. Pas plus, ironisait-il amèrement, qu'on en saurait, en réunissant des centaines, voire des milliers de barques de pêche, faire un transatlantique, on n'improvise une grande exploitation agricole moderne en contraignant des petits cultivateurs à réunir leurs charrues, leurs bœufs, et leurs poules... La véritable collectivisation socialiste doit s'imposer aux cultivateurs par les avantages éclatants qu'elle leur offre avec la motoculture et l'agronomie rationnelle.

(1) Thèses du II^e Congrès de l'I.C. sur la question agraire, dans les *Quatre premiers congrès mondiaux de l'I.C.* (Librairie du Travail.)

(2) Discours au III^e Congrès de l'I.C., juillet 1921.

(3) Grasset, édit.

(1) *Le Bulletin de l'Opposition bolchevik-léniniste*, paraissant en russe à Paris, a publié un grand nombre de lettres de ce genre.

N'ayez garde de rappeler ces vérités premières du marxisme. Il vous en cuirait.

Respirons encore l'air du pays. D'une lettre de Moscou, d'avril 1933 :

Une grève vient d'avoir lieu dans une imprimerie occupant entre 5 et 600 ouvriers. Causes : pendant les arrêts forcés du travail, faute de papier, les ouvriers ne touchaient que 75 % du salaire ; et mauvais ravitaillement à la coopérative. Les communistes ont aussi cessé le travail, la Commission de contrôle les jugera. Plusieurs fonctionnaires ont été aussitôt révoqués et toutes les revendications des ouvriers satisfaites ; trois « meneurs » sont en prison.

... La panique règne par suite de la distribution des passeports. 30 % environ des habitants se voient refuser le passeport intérieur pour Moscou et intimer l'ordre de quitter la ville pour le 1^{er} mai. Beaucoup d'ex-opposants sont dans ce cas.

... L'hiver dernier a été aussi dur que celui de 1919. Le typhus faisait des ravages. On voyait dans les petites gares des malades abandonnés, dévorés par les poux. On refusait des billets de chemins de fer pour certaines régions, mises en quarantaine (typhus). C'est le cas pour le Caucase septentrional et l'Asie Centrale où il n'y a pas que le typhus : les troubles ont pris la proportion d'une guerre civile d'intérêt local.

... Un écrivain communiste me disait, ces jours-ci : « Pourquoi je n'écris plus ? Et que voulez-vous qu'on écrive à présent ? J'attends l'occasion de me faire envoyer au Pamir ou dans l'Arctique sur un brise-glace. Rien de mieux à faire. »

Impressions d'Ukraine, à la même époque :

Kharkov s'est visiblement agrandi, beaucoup de nouvelles entreprises et de nouvelles habitations coopératives. Des dizaines de milliers de personnes passent pourtant leurs soirées sans lumière et à peu près sans chauffage. Des rayons entiers de la ville manquent d'électricité. Les cinés sont fermés, les logements noirs. Cela, des semaines durant. Pas de pétrole, pas de bougies, ténèbres absolues. Les bureaucrates, ces veinards, sont les seuls à avoir de mauvaises lampes à pétrole. Pas de pétrole, bien que l'extraction du naphte à Bakou ait augmenté. Pas d'électricité bien que le Dniéprostroy soit achevé. C'est excessivement déprimant. Même chose dans d'autres villes. Les gens vivent stupidement dans une détresse animale. Le contraste entre la production et la consommation est accablant. Avec plus de machines, on vit, non mieux, mais plus mal.

J'ai vu le Dniéprostroy. A la vérité, c'est une œuvre grandiose de l'intelligence et de la force humaine. Beau comme un jouet, net, luisant, formidable. Des quatre corps finis, trois sont inactifs, car les usines auxquelles ils devaient fournir l'énergie n'existent pas encore. Te voilà servi quant au plan ! Et si l'usine électrique est propre et soignée, il en est autrement des quartiers ouvriers. Les journaux ont répété qu'un village qui était là est devenu une cité de 70.000 habitants. Ils ont décrit les clubs et publié des photos des habitations ouvrières. Mensonge ? Non, tout existe. Seulement, ce que l'on ne dit pas, c'est qu'une toute petite minorité d'ouvriers vit dans des conditions tolérables. Les autres gisent dans des baraquements, dans l'obscurité, la crasse, le froid, la sous-alimentation. Ils ont des visages renfrognés, on sent chez eux plus que du mécontentement, du désespoir. Ça ne pourra pas durer longtemps...

... Les poux, auxquels Lénine déclarait autrefois la

guerre, sont revenus en masse. Des foules pouilleuses remplissent les gares, attendent pendant des semaines on ne sait quels trains, hommes, femmes, enfants, en tas. On les chasse, ils reviennent, sans argent, sans billets. Ils montent dans un train n'importe où et voyagent tant qu'on ne les en fait pas descendre. D'ailleurs, silencieux et passifs. Où vont-ils ? Chercher du pain, des pommes de terre, du travail dans des entreprises où l'on est moins mal nourri... Le pain est le grand moteur de ces foules. Que vous dire des vols, on vole tout, partout...

Les dirigeants exigent de l'optimisme. « On en a vu bien d'autres ! » Toutes les motions qu'ils proposent passent à l'unanimité. Huit communistes sur dix sont pleins de doutes, mais votent bien. Le leur reproche-t-on, ils répondent : « A quoi servirait-il que j'aie pourrir en Sibérie ? »

La femme d'un capitulard arrêté me raconte qu'elle disait au juge d'instruction : « — Pourquoi le tourmentez-vous ? Il y a longtemps qu'il a renoncé à toute opposition et qu'il travaille de son mieux... » Le type du Guépéou, pour toute réponse, lui conseilla de divorcer...

D'une lettre de février 1933 sur la répression, ces traits :

Kirov, parlant à Léninegrad aux membres actifs du parti, a dit : « Nous serons impitoyables, et pas seulement envers les communistes qui font une besogne contre-révolutionnaire (c'est-à-dire opposants), mais aussi envers ceux qui manquent de fermeté dans les usines et les villages et ne font pas exécuter le plan. 400 membres du parti sont déjà envoyés aux îles Solovki. »

... Les arrestations continuent dans la droite du parti. On vient d'arrêter un grand nombre de fonctionnaires du Commissariat de l'Agriculture accusés de sabotage. Plusieurs appartenaient au gouvernement. Le sous-commissaire du peuple à l'Agriculture Connor et les membres du Conseil du commissariat Wolf et Kovarski étaient, paraît-il, à la tête de la conspiration. On les accuse d'avoir été en rapports avec les nationalistes ukrainiens de Pologne. Possible qu'il y ait eu des traîtres à l'Agriculture, mais cette histoire semble fabriquée d'éléments disparates. Connor, originaire de la Galicie, est devenu bolchevik pendant la guerre, a pris part à la guerre civile, a sympathisé, je crois, il y a quelques années, avec l'opposition de gauche... Personne ne croit à ces accusations. Tout le monde pense que le chef prépare un procès, pour l'exemple, contre de prétendus désorganiseurs de l'agriculture...

Il n'y eut pas de procès. Connor, Kovarski, Wolf, et 32 autres fonctionnaires et agronomes furent passés par les armes sans jugement à Moscou, dans les premiers jours de mars 1933.



M. P. TOMSKI, organisateur des syndicats soviétiques, QUI SE SUICIDA LE 23 JUILLET 1936

VIE DES PROSCRITS



AVELI ENOUKIDZE
secrétaire de l'exécutif, de 1917
à 1935, DÉPORTÉ A CETTE DATE

Nous voici amenés au chapitre de la répression. Le système tout entier repose sur la répression à partir du jour où la sélection des dirigeants se fait à l'aide de la Sûreté générale. Peu de choses désormais à dire sur la liberté d'opinion ou de parole. Tous les socialistes de toutes nuances sans exception aucune, sont en prison ou en déportation. Tous les syndicalistes et les anarchistes aussi. Tous les communistes op-

posants aussi. La pensée officielle ne souffre aucune ombre, aucune velléité d'objection. Nous sommes en 1930. A partir de cette date commence la proscription des suspects. Des anciens, retirés de toute activité politique depuis dix ans et plus, pour avoir été socialistes, ou anarchistes, ou communistes opposants, disparaissent la nuit et l'on apprend, de longs mois plus tard, qu'ils sont arrivés au camp de concentration d'Oust-Petchora ou déportés dans les toundras de l'énisséi.

Les suspects d'hérésie politique sont surtout nombreux dans le parti. Une parole maladroite, une réticence, une hésitation — il y a des années de cela, mais un dénonciateur s'en souvient — un silence suffit. L'homme disparaît. Les prisons se remplissent de suspects. Quatre à cinq mille opposants avaient été arrêtés en 1928-1929. Les suspects sont plus nombreux. Après 1934 et l'assassinat de Kirov par un jeune communiste de Léninegrad, les suspects, communistes et autres, prennent par dizaines, et plus probablement centaines de milliers le chemin de la captivité. On va pouvoir en creuser des canaux, en tracer des voies stratégiques, avec cette main-d'œuvre pénale exclue du bénéfice du code du Travail ! Plusieurs centaines de milliers de condamnés ont travaillé au canal Baltique-mer Blanche. Combien sont morts ? Les écrivains officiels ne nous l'apprendront point.

L'U.R.S.S. a les camps de concentration les plus vastes du monde. Ils occupent des régions entières, comme celles de Kem-Solovetski (mer Blanche), celle de Karaganda (Asie Centrale), celle de l'embouchure de la Petchora. Mais il y en a partout. Bagnes, oubliettes, chantiers de débroussement, mines, coins atroces, entreprises modèles, jolies colonies de relèvement pour édifier les enquêteurs étrangers et procurer des thèmes féconds aux cinéastes. (Quoi de plus simple, en vérité, que le relèvement du criminel ? Donnez au voleur de grand chemin, à la pauvre entôleuse du trottoir,

du travail bien rétribué, bon gîte et distractions intelligentes et neuf fois sur dix vous obtiendrez le résultat désiré, pour cette excellente raison qu'ils n'eussent jamais volé s'ils avaient toujours été placés dans des conditions d'existence satisfaisantes.) Les politiques, on ne les voit guère. Ceux qui résistent et meurent des grèves de la faim pour défendre leur dignité, seule chose qui leur reste ici-bas, on ne les voit jamais.

Le lecteur soucieux de s'informer avec précision sur ce côté capital de la vie soviétique, m'excusera de le renvoyer à mon livre à paraître sous peu : *Destin d'une révolution* (1) et de ne lui donner ici qu'une vision rapide des choses à l'aide de documents puisés aux sources mêmes...

La répression repose sur la provocation :

La panique s'accroît au Comité central et il réagit en nous persécutant. Il est difficile de trouver des mots pour dire où la répression en arrive... Arrestations en masse. On arrête pour un mot interprété comme de sympathie à l'opposition, on arrête pour quelques mots dits à l'usine aux réunions d'autocritique. Des dizaines et des centaines d'ouvriers sans parti, accusés d'opposition, sont à la prison de Boutirky, beaucoup ont déjà été déportés, de nouveaux arrivent. La provocation était fort développée l'année passée, mais aujourd'hui, elle revêt des proportions colossales. On trouve des provocateurs en prison, en déportation, partout. Les déportés provocateurs ont pour tâche spéciale de démoraliser les colonies de déportés en invitant les uns à capituler, en dénonçant les autres aux autorités, comme des intraitables que l'on ne tardera pas à envoyer ailleurs ou à mettre sous les verroux... Les déportés sont sans cesse en butte aux perquisitions, arrestations, transfèrements, passages à tabac, sans fin, sans fin.

(Lettre de Moscou, 5 mai 1930.)

Ainsi naturellement, dans toute « la sixième partie du monde »...

Kharkov, 3 août 1930. Chez nous, tout continue comme par le passé : arrestations, prisons, déportations pour nous, congrès d'unanimité pour les bureaucrates... On vient de coffrer pas mal de monde. Bogdanov, de l'atelier des machines, avait été élu par les ouvriers président du Comité d'usine, malgré l'intervention d'une huile du parti. Le Guépéou arriva avec l'article 58 et régla cette affaire.

D'une lettre d'Asie Centrale, août 1930 :

Nos parrains (le Guépéou) préparent le XVI^e Congrès du parti : ce n'est que visites nocturnes, fouilles, arrestations, transfèrements. Avoyan, déporté à Boukhara, est envoyé à l'isolateur de Verkhnéouorsk ; Marie Ioffé est arrivée à Boukhara, par contre ; à Roubtsov, cinq copains sur dix sont sous les verroux ; trois ont été arrêtés en déportation à Kril-Orda, à la mi-juillet ; six déportés coffrés à Kazalinsk. Des nouvelles analogues arrivent de Biisk, Kansk, Tchimkent, Orenbourg, Alma-Ata, Omsk, Tomsk, Slavgorod. Provocation à chaque pas. Personne n'a du travail. Il faut tenir avec les quinze roubles alloués par le Guépéou.

(1) Grasset, édit. Voir aussi *Le dossier des fusillards*, édité par « Les Humbles », 229, rue de Tolbiac, Paris.

péou, tandis que le strict minimum pour vivre serait de soixante roubles. On est fermes pourtant.

Les déportés que l'on veut abattre sont transférés sans relâche d'un coin de brousse à l'autre, privés de travail, harcelés pendant des années.

A la veille du Congrès, on a transféré quantité d'opposants jugés trop fermes dans de plus sales coins de déportation. D'Ouralsk, Nina Stern a été transférée à Kara-Tubé où elle risque de crever littéralement de faim et où d'ailleurs on signale des cas de peste. Un des nôtres, arrivé à Touri-Koul, y a trouvé toute une colonie de copains. Plusieurs viennent de capituler, car la résistance leur était devenue physiquement impossible. Nous sommes dans la situation de souris dont les chats se jouent. Ce n'est pas une raison pour se laisser impressionner et conclure que le chat est ce qu'il y a de plus puissant au monde...

T. a cédé après deux ans de déportation. On l'a eu, dit-il. Il m'écrit : « Je suis un invalide, j'ai les nerfs malades, un ulcère à l'estomac, le scorbut (acquis en prison), telles sont les raisons principales de ma capitulation, bien que je sois aussi pessimiste. » Les ouvriers, ici, sont déprimés : les prix montent, les vivres manquent. La disparition de la monnaie d'argent est significative...

(Lettre d'Asie Centrale, août 1930.)

Céder, capituler, c'est renoncer à penser, déclarer par écrit, selon des formules que l'on vous dicte, approuver et admirer la « ligne générale du chef génial »... C'est se mettre à la disposition des autorités pour surveiller, noyauter, moucharder, dénoncer les autres, — les copains plus fermes qui résistent. Céder et garder quelque dignité n'est point facile : on est classé doublement suspect... Un qui a cédé écrit :

« On me laisse travailler à l'usine, mais je ne gagne que 50 roubles par mois. Le Comité a deux fois refusé de me réintégrer dans le parti. Motifs : méfiance, on doute de ma sincérité. Les anciens copains opposants me fuient comme la peste. Les membres du parti me regardent de travers. Si je formule une critique, ils me disent : « Tu récidives ! » Si je constate que quelque chose se fait bien, c'est « pour dissimuler ma pensée et faire du noyautage ». J'ai décidé de me taire, mais on m'accuse maintenant de « tout blâmer par mon silence » et de « décliner les responsabilités ». A vrai dire, je me sens comme un galeux... »

Sans doute, mais le sort des résistants est souvent pire.

Nos déportés manquent de tout : ils sont littéralement livrés à la faim et au froid. V... m'écrivait hier :

« On veut nous prendre par la famine. Nous ne nous rendons pas. Nous avons raison. Nous crèverons de faim, mais nous n'abjurerons pas. »

Nous faisons des collectes, mais c'est extrêmement dangereux. (Novembre 1932.)

Katia Kh. était à Tchardyr avec un bébé d'un an. On ne lui donnait pas de travail, son mari est en prison. Elle suppliait les camarades dans toutes ses lettres de ne pas laisser mourir de faim le petit. Quand elle eut fini ses trois ans de déportation, on l'envoya en Asie Centrale avec un convoi de criminels, en lui donnant pour sa subsistance cinquante kopeks par jour. Je dois vous dire que la livre de pain coûte entre deux et trois roubles. Ailleurs, même tableau : la situation des déportés est souvent effroyable.

Beaucoup sont malades. Solntsev, en prison, a le scorbut. Il a fini son temps, mais on ne le libère pas. Sa femme lui a proposé de solliciter l'envoi en déportation, mais il lui a opposé un refus catégorique.

Elearar Solntsev, un de nos jeunes militants les plus capables, est mort d'une grève de la faim, à l'hôpital de Novosibirsk, en janvier 1936.

Trois camarades ont été libérés de prison après une grève de la faim, mais l'un d'eux est mort.

Moussia Maguid a été libérée et déportée, par convoi avec les droits-communs à Minoussinsk, après avoir passé six mois au lit, en cellule. Elle est de nouveau alitée. Elle est courageuse mais écrit à ses parents qu'elle ne compte plus les revoir. Gaev est revenu de la prison de Verkhneouralsk à Moscou : il a perdu la vue des suites d'une anémie pernicieuse. Vladimir Kossior est à Minoussinsk...

(Lettre de novembre 1932 (1).)

Des hommes *disparaissent* dans les prisons.

« Deux cent cinquante des nôtres sont à l'isolateur (maison de réclusion) de Verkhneouralsk. Après une protestation des détenus, Ianouchevski, considéré comme un meneur, a été envoyé à Moscou, enfermé à la prison intérieure et, d'après des rumeurs, condamné à dix ans de camp de concentration. Comme les protestations collectives ne sont pas tolérées, voici ce qu'on fait : un camarade formule une protestation, les autres, individuellement, déclarent se solidariser avec lui. C'est ce qu'avait fait Ianouchevski. Depuis on ne sait plus rien de lui et de longs mois ont passé. Les frères Schwalbach, dont l'un était sérieusement atteint de tuberculose, ont de même disparu après un long séjour à la prison intérieure du Guépéou de Moscou. »

Il est vrai qu'on « disparaît » bien davantage en ville et pour les mêmes raisons...

Ne croyez pas que je choisisse des témoignages exceptionnels sur des faits rares. Je prends, à peu près au hasard, dans la foule de documents, quelques lignes de ceux qui me paraissent les plus typiques par leur banalité. Quiconque connaît tant soit peu la vie russe l'attestera. Les lettres que je cite datent de plusieurs années *parce qu'on a cessé d'en recevoir*. Le système s'est perfectionné, rien ne passe plus ; mais la situation a de beaucoup empiré. A ces renseignements, il faut donc ajouter un coefficient, un très fort coefficient de dureté,



(1) Marie Maguid et Vladimir Kossior sont encore déportés aujourd'hui...

Le procureur VYCHINSKI
L'HOMME DE TOUS LES
GRANDS PROCES

sinon de férocité. De semestre en semestre, la répression n'a pas cessé de gagner depuis plusieurs années en ampleur et en inhumanité.

Sur la vie dans les prisons :

« Un de nos copains avait coutume de dire que nous servirons de fumier pour engraisser le sol où germeront, après nous, les nouvelles moissons humaines de la révolution. L'état d'esprit s'est amélioré. On espère des changements. Nous travaillons tous à approfondir nos connaissances, à apprendre les langues, surtout l'allemand. Discussions ininterrompues sur la cosmologie, l'espace, le temps, la mécanique, le marxisme, le péril de droite. La censure ne laisse rien percer de notre vie intellectuelle à l'extérieur. Le nombre de camarades pouvant communiquer entre eux dans la prison même est d'ailleurs limité. Nous avons fait plusieurs grèves de la faim : après la première, nous avons obtenu douze lettres au lieu de quatre par mois. Cette grève avait été longue, plusieurs camarades en sortirent gravement malades. La deuxième grève a eu lieu après des sévices ; nous refusâmes aussi toute communication avec l'extérieur. Les nerfs sont tendus, on est presque à bout de forces... A n'en pas douter, les socialistes sortaient des prisons du tsar en meilleur état que nous ne sortirons, nous, des isolateurs de Staline. »

(Lettre de juin 1930.)

A la fin de l'été 1931, à l'isolateur de Verkhneou-ralsk, les sévices atteignirent leur point culminant par une tentative d'assassinat commise sur un camarade prisonnier, nommé Essayan, qui fut blessé d'un coup de feu à la poitrine. 30 opposants firent une grève de la faim de dix-huit jours. On tenta de les alimenter de force. Trente furent atteints de scorbut. Une délégation de douze détenus bolcheviks-léninistes, invitée par les autorités à des pourparlers, fut enlevée de force et emmenée à destination inconnue.

En 1933, une vaste grève de la faim eut lieu

dans les prisons, avec un certain succès, contre le doublage automatique des peines. Le Guépéou infligeait (aujourd'hui, la Sûreté générale inflige, le nom seul ayant changé) des peines de trois ans de réclusion, sans jugement ni motivation, par mesure administrative. Si, à l'expiration de son temps, l'opposant n'était pas convaincu de l'excellence du régime, on lui octroyait de même un supplément de deux ans... Leurs cinq ans faits, quelques dizaines de communistes de la première heure obtinrent d'être libérés *en déportation* par la menace de se laisser tous mourir de faim... Ils l'eussent fait.

Quelques mois plus tard, ils étaient tous arrêtés en déportation et condamnés par mesure administrative à de nouvelles peines de cinq ans de réclusion. Tel est le sort de mes amis : Grégori Iakovine, Fedor Dingelstedt, Vassili Pankratov, Chanaan Pevzner, — et de beaucoup d'autres. La pensée socialiste d'aujourd'hui n'a pas de plus stoïques héros.

Encore un trait :

Au sein du Guépéou, comme ailleurs, règnent la peur et le désarroi. Personne n'a confiance en personne. Au moindre soupçon, souvent injustifié, par exemple, pour avoir été poli envers un opposant arrêté, pour s'être montré « coulant » au cours d'une perquisition, on est renvoyé. La moindre faute entraîne les arrêts. La moindre complaisance envers l'opposition est punie de mort. Je viens d'obtenir confirmation du fait dont je vous avais déjà informé : le gardien de prison de Tomsk, qui avait consenti à transmettre une lettre à Sosnovski, a bien été fusillé, je le sais de source tout à fait sûre.

Je n'ai rien dit des suicides, des assassinats, des exécutions secrètes. Il faudrait trop dire. J'abrège, mais je puis tout prouver.

SOUVENIRS



D'UNE cellule de la prison intérieure du Guépéou où j'ai passé quatre-vingt-cinq jours sans lecture ni occupation d'aucune sorte, sans nouvelles des miens, dont soixante-dix jours de solitude absolue, sans même prendre l'air dans la cour grise réservée à la promenade des détenus plus complaisants, me voici transporté à 2.000 kilomètres. On a failli crever de faim, un bon camarade et moi : nous nous sommes rencontrés dans la cave d'une prison de Samara.

Lui. — Communiste de droite, ex-secrétaire du rayon de..., combattant de guerre civile.

Moi. — Communiste de gauche, ex-etc.

Le ciel était splendide après la prison.

J'habite une bonne vieille maison délabrée, sur

la hauteur, adossée à l'étendue. La steppe et mon ami le paysage. Espaces à l'infini, jusqu'au Kara-Koum, jusqu'à l'Altaï, jusqu'au Kamtchatka ! L'horizon a la beauté de la mer. En face, les masures d'un pauvre faubourg. Au-dessus, le ciel d'une pureté inoubliable. Autour, les gens affamés, alcooliques et paludéens. Dans l'ensemble, de braves gens. La misère. A cinq minutes, la ville avec ses trois cinémas. Elle serait habitable, elle aurait son charme comme tout coin de terre russe, n'était le régime. Haute surveillance et le reste.

C'est dans la déportation, un secteur tranquille. Pas de persécution. Plusieurs camarades ont du



travail. Je n'en ai pas. J'écris. J'écris. Créer, travailler pour ne pas devenir fou, pour remplir sa tâche ici-bas, être utile, laisser derrière soi un peu d'émotion et de pensée. C'est encore résister. Toute œuvre a une âme.

— Sais-tu, vient me dire un ami, qui arrive de prison (et la prison l'attend, mais ne nous attend-elle pas tous ?), — sais-tu que Chevtchenko (1) fut déporté ici-même à Orenbourg, vers 1850, avec défense de faire des vers et d'écrire ? Il se sauvait dans la steppe pour griffonner ses poèmes qu'il



ORENBOURG...

(Croquis de Vladimir Serge)

cachait ensuite dans le fond de ses bottes... Où cacheras-tu tes livres, toi ?

En effet... Le plus dur est cette sensation de strangulation lente. En dix-huit mois pas une lettre n'arrive. Je sais qu'on m'écrit, et par recommandées. Mes propres lettres recommandées régulièrement « perdues », me sont payées dans les délais légaux, car la poste respecte les lois. Des conventions postales internationales garantissent le secret de la correspondance et les chefs du Guépéou, auxquels je me plains, au seul mot de cabinet noir, se récrient, confus d'indignation (2)...

Les copains et les gens sont d'avis que nous n'en sortirons jamais. Car nous ne nous rendrons pas. Nous n'abdiquerons jamais notre pensée communiste. Nous n'adorerons pas le fossoyeur de la Révolution. Nous n'approuverons pas cette misère sans bornes de tous ceux qui travaillent, cette renaissance des privilèges, cet étouffement de toute parole vivante. Tant pis pour nous. Ils ne se gêneront pas pour nous fusiller en cas de coup dur. Que vont-ils inventer sans cela pour mieux nous supprimer ? Cherchons bien... Le certain, c'est qu'ils trouveront, eux. Et déjà, sans qu'on

doive le pousser beaucoup, celui-ci s'en va de tuberculose des os, cet autre est envoyé dans un camp de concentration, ceux-ci disparaissent...

Vassili Pankratov disparut. Un homme. Équilibré, solide, souriant, qu'il revenait de loin ! Trois ans de réclusion. Deux ans de supplément pour fermeté de caractère. Nul n'était plus ferme, en effet. Auparavant, toute la guerre civile. Les équipages de la flotte à Cronstadt, la révolte contre le gouvernement provisoire, l'Armée Rouge. Ex-vice-président du Guépéou de Transcaucasie, communiste de gauche. Sa femme l'avait attendu cinq ans et ils allaient avoir un enfant. Moins de six mois après sa libération et sa déportation, on l'arrêta, sans raison connaissable, et il disparut. Prison de Verkhneousalsk pour cinq ans. L'enfant est né, parmi nous, sans père. — Que va-t-on bien imaginer pour l'assassiner dans sa prison ou le réduire à quelque grève de la faim mortelle ? Je me le demande, car de tels hommes de conviction, incorruptibles et indéfectibles, de tels hommes portent en eux, au nom de la révolution, la condamnation du régime et il est bien évident que ce régime ne peut pas les laisser vivre...

Chanaan Pevzner disparut. Mêmes convictions, même trempe, mêmes prisons, mais quatre ans seulement (après deux ans de déportation) pour cause de maladie. D'une campagne d'Extrême-Orient, il était revenu avec une dizaine de balles dans le corps et un bras désossé : tous les os brisés, ce bras pendait comme une loque de chair. Souriant aussi, à travers la vie, avec une clairvoyance



ORENBOURG...

(Croquis de Vladimir SERGE)

sans merci. C'est lui qui disait le mieux : « D'abord, ne nous faisons pas d'illusions sur ce qui nous attend, hein ! » Après l'affaire Kirov, on vint le chercher à la sortie de l'hôpital, relevant de scarlatine... Est-il vivant ? Dans quelle prison ?

J'abrège, vous dis-je. Je ne nomme que ces deux hommes, mes camarades et mes frères. Le hasard a fait de moi le témoin de leur foi, de leur probité, de leur disparition. J'étais promis au même destin. Mon strict devoir est d'accuser leurs bourreaux.

(1) Chevtchenko, poète et peintre, gloire nationale de l'Ukraine. On vient de lui élever un monument très imposant à Kiev...

(2) Depuis que j'ai quitté l'U.R.S.S., il m'a été complètement impossible de recevoir les moindres nouvelles des êtres chers que j'ai laissés derrière moi ou de leur en donner. Le cabinet noir raffe tout avec une impudence et une perfection remarquables. Quant à mes manuscrits, trois ouvrages, le fruit de trois années de travail, la censure soviétique refuse illégalement et sans donner de motifs d'en autoriser la sortie. De même pour tous mes souvenirs et papiers. Comment qualifier cette volonté scélérate d'atteindre l'homme dans ses affections et dans son œuvre ?

Opposants catégoriques, la situation de ces révolutionnaires est singulière aujourd'hui que l'on se débarrasse de la génération de Lénine. Ils étaient en captivité depuis trop longtemps — huit ans environ — pour que l'on puisse les inculper de complot. On sait très bien qu'il ne faut pas songer à tirer d'eux des aveux de complaisance et que l'on ne peut, en aucun cas, leur offrir la tribune d'un procès public... Que va-t-on inventer pour les supprimer ?

Les aveux, je sais par expérience comment on les dicte et les fabrique. On m'en demandait, pendant ce qui s'appelle abusivement l'instruction, et qui est tout au plus une louche procédure d'inquisition ; mais je ne savais pas lesquels, et j'étais par moments curieux de savoir comment on s'arrangerait pour me faire connaître ce que l'on tenait à me faire avouer. Quand on me crut prêt, c'est-à-dire suffisamment démoralisé par l'isolement, le désœuvrement et la menace, un juge d'instruction très froid m'informa que, voué à une très longue réclusion en tous cas, je ne pouvais obtenir d'adoucissement à mon sort qu'en confirmant les aveux de ma belle-sœur, Anita Roussakova, dont il allait me donner la lecture...

Il commença en effet de me lire à haute voix une pièce bizarre où pas un mot n'était vrai, contenant des noms et des adresses de personnes qui m'étaient tout à fait inconnues. Je compris instan-

tanément que la petite Anita était perdue : qu'on lui ait fait signer ce roman-feuilleton ou qu'on le lui imputât sans cela, on ne pouvait plus la remettre en liberté ; et que j'étais perdu moi-même, car après avoir usé de faux avec moi, il fallait naturellement me supprimer. Une adresse — inconnue, — pouvant être celle d'un militaire, me fit penser qu'on voulait m'accuser de haute trahison et me fusiller. Je n'avais donc plus rien à perdre. J'interrompis net ce salaud en exercice de fonctions... — « Vous vous perdez ! » me dit-il. « Je m'en fous, répondis-je, mais c'est assez, je vais démolir votre faux ! » J'étais sauvé. Anita fut remise en liberté.

J'exigeai, sans l'obtenir, une confrontation. L'instruction tourna court, il ne fut plus question de faux. Passant par Moscou en avril dernier, à mon départ de Russie, j'espérais revoir Anita. J'appris qu'elle venait d'être arrêtée. Encore ? Pourquoi ? Jamais cette jeune femme n'a appartenu à aucun groupement politique. Tous ceux qui la connaissent savent son honnêteté irréprochable. Et craintive. Aucune justification n'a d'ailleurs été donnée de la peine insensée de cinq ans de déportation à Viatka qui lui a été infligée par mesure administrative. Comprenez-vous ?

Rien n'est jamais publié sur ces sortes d'affaires. Pas de défense. Pas de secours. L'étranglement dans les ténèbres.

FEMMES PERSÉCUTÉES



ANITA ROUSSAKOWA
DÉPORTÉE EN 1936

ment, vieux révolutionnaire avant d'être vieux, qui avait derrière lui des arrestations, des évactions, des exploits, un certain rôle dans la révolution allemande de 1918. Il signa des traités de paix avec l'Esthonie et la Pologne. Lénine l'envoya en Chine et au Japon ; en Chine, pour

JE me souviens d'une jeune femme que je rencontrai à Pétersbourg en 1920, dans le cabinet de Zinoviev. Frêle, blonde, étonnamment fine et d'une jolie aristocratie qui détonait un peu parmi les rudes visages du temps. Elle dirigeait un service d'information. Derrière elle, apparaissait souvent la barbe assyrienne de son mari, l'ambassadeur Ioffé, — Adolphe Abramovitch, plus simple-

conquérir Sun-Yat-Sen ; au Japon, pour assurer la paix. Je le retrouvai à Vienne où il écartait poliment de son chemin les conspirateurs balkaniques qui venaient lui proposer des coups d'État... Marie Mikhaïlovna avait un fils... Malade et poussé à bout par une persécution larvée, car il appartenait depuis toujours à la gauche révolutionnaire du parti, Ioffé se faisait sauter la cervelle le 16 novembre 1927, devant sa table de travail, sous un grand portrait de Lénine. Il laissa une lettre-testament adressée à Trotski. Dans la pièce voisine, pleine de camarades qui se mouvaient parmi des jouets épars, Marie Mikhaïlovna, les lèvres serrées...

A la veille de se tuer, Ioffé écrivait :

« Il y a plus de trente ans, j'ai fait mienne cette philosophie que la vie humaine n'a de sens que dans la mesure et tant qu'elle est au service d'un infini qui, pour nous, est l'humanité... »

... J'ai vécu selon ce sens de la vie : le travail et le bien de l'humanité. Même dans les années de prison et de forteresse... »

Aujourd'hui, ne pouvant plus combattre, acculé par la maladie au suicide :

« Ma mort est une protestation contre ceux qui ont conduit

le parti à une situation telle qu'il ne peut réagir en aucune manière contre l'opprobre...

Quelques mois plus tard, la veuve de ce grand serviteur de la révolution, elle-même collaboratrice des éditions de l'État, service de littérature pour enfants, assiste à une réunion du parti où, devant elle, on couvre de boue tous ceux qu'elle aime et dont elle partage les idées. Elle prend la parole. Arrêtée le surlendemain, déportée à Alma-Atre ; puis déportée à Boukhara. A l'expiration des trois premières années, déportée pour trois nouvelles années. Inflexible, un fier caractère de militante fidèle au souvenir s'est affirmé en elle. A la fin de ces années-là, emprisonnée pour avoir tenté d'organiser une action de solidarité — qualifiée contre-révolutionnaire — en faveur de camarades tombés dans la dernière misère. Et son bail de déportée, renouvelé pour la troisième fois. Dans l'entre-temps, l'enfant a succombé aux privations.

Le lendemain du procès Zinoviev, des agences ont annoncé le suicide de Marie Ioffé. Je me refuse d'y croire, mais il est possible ; non comme un acte de désespoir, mais comme un dernier acte de résistance à la réaction. Comment savoir ce qu'est devenue Marie Ioffé ?

Portrait d'une autre femme : Eva Broïdo, social-démocrate (menchevik), se rendit illégalement en U.R.S.S. en 1927 pour son parti. Livrée par un agent provocateur, enfermée à la prison de Souzdal pour trois ans. A sa libération, si l'on peut dire, déportée pour cinq ans à Tachkent. A la fin de ces cinq ans, déportée pour cinq nouvelles années, cette fois à Oulala, à la frontière de la Mongolie, à une centaine de kilomètres de la station de chemin de fer la plus proche... Eva Broïdo a près de soixante ans. Militante socialiste depuis 1890, elle a bien connu les prisons de l'ancien régime ; elle prit part en 1904 aux luttes des déportés de Yakoutie, ce qui lui valut des années de travaux forcés...

Des organisations de femmes socialistes et d'autres organisations de femmes pour la paix et pour divers idéaux fort généreux existent en divers pays... Se peut-il qu'elles ignorent le sort de Marie Ioffé, d'Eva Broïdo, et d'Irina Kakhovskaya, de Marie Spiridonova, de Marie Ivanova, de Dora Zak, d'Alexandra Bronstein, de Zeinl Mühsam (1) ? Et si elles ne l'ignorent pas, que penser de leur silence ?

(1) Oui, la femme du poète libertaire Erich Mühsam, assassiné par les nazis dans un camp de concentration d'Allemagne, est dans une prison d'U. R. S. S.

TERREUR ET RELÈVEMENT ÉCONOMIQUE



L.-M. KAGANOVITCH
PENDANT LA GUERRE (1917)

COMMENT s'étonner, dans cette atmosphère si chargée, dans ce grand pays où les gouvernants laissent si peu de prix à la vie humaine, comment s'étonner d'entendre claquer parmi eux un coup de feu isolé ? Kirov, membre du bureau politique, représentant de Staline à Léninegrad, est abattu le 1^{er} décembre 1934 par un jeune communiste, Léonide Nikolaev. Le terroriste a motivé son acte dans des dé-

clarations écrites qui ne seront ni publiées ni versées au dossier d'aucun procès public. Quatorze jeunes communistes de ses amis sont fusillés après un procès secret. Cent seize personnes entièrement étrangères à cet attentat, arrêtées d'ailleurs auparavant, sont fusillées. Le monde assiste sans broncher à ces hécatombes d'innocents. Les intellectuels « amis de l'U.R.S.S. » approuvent ou se taisent, sans se

douter qu'ils se préparent ainsi de saumâtres réveils. Les grandes consciences patentées, les défenseurs de la culture se taisent. Se demandent-ils ce que pèsent après cela la vie d'un Edgar André, la vie d'un Thaelmann ?

Une tentative maladroite est faite pour imputer à Trotski une invraisemblable complicité dans cet acte individuel. Les chefs du Guépéou de Léninegrad sont durement condamnés pour avoir connu la préparation de l'attentat et ne l'avoir pas empêché. Aveu officiel de provocation. Tout à coup, Staline fait inculper tous ses adversaires silencieux, dans le parti, de complicité morale. Zinoviev, Kaménev, Bakaev, Fedorov, Evdokimov sont condamnés à de lourdes peines de réclusion avec confiscation des biens, c'est-à-dire confiscation de leurs archives personnelles (correspondances avec Lénine et documents politiques ; c'était une des fins certaines du procès). Par milliers, leurs amis politiques vont peupler les camps de concentration... Par milliers, les personnes connues pour avoir professé autrefois des opinions révolutionnaires sont déportées. Les trotskistes déportés — au sortir des maisons de réclusion — sont arrêtés. L'épuration — par la déportation et les travaux forcés — de la population de Léninegrad fait entre 80 et 100.000 victimes.

Cela suffit vraiment pour 1935, année de relè-

vement économique... Si la bureaucratie ne se sentait si impopulaire et n'avait si mauvaise conscience devant le peuple, ce serait une année d'apaisement. Mais la bureaucratie est dominée par la peur.

Devant la destruction de la moitié — au moins — du bétail et de la disparition de plus de la moitié des chevaux, Staline a compris, changé de langage. Les kolkhozes ont d'abord été autorisés à faire du commerce pour leur propre compte. Peu à peu, la petite propriété du paysan, sur une parcelle, quelques bêtes, un cheval, au sein du kolkhoze a été reconstituée. On a promis aux



STALINE ET KAGANOVITCH

kolkhozes qu'ils pourront s'enrichir... Le blé reparaît.

Au début de 1935, les cartes de vivres sont supprimées, le pain est librement vendu par l'État, à raison de un rouble le kilo de pain gris. Désormais les salaires, si bas qu'ils soient, ont une valeur réelle, puisqu'ils ont un équivalent marchandise. L'ouvrier qui gagne cent roubles par mois gagne en réalité 100 kilos de pain gris. Il peut vivre. Des millions d'ouvriers et d'ouvrières ne gagnent pas davantage, la moyenne des salaires variant entre cent cinquante et cent soixante-dix roubles selon les lieux; mais le salaire le plus ordinaire est bien entendu au-dessous de la moyenne. Le pays éprouve un soulagement inexprimable. Sortie de l'abîme. On va remonter la pente, enfin. Les visages s'éclairent.

L'U.R.S.S. entrée dans la Société des Nations dont elle dénonçait naguère l'hypocrisie impérialiste et la faillite permanente, se révèle une très grande puissance militaire. La première du monde, peut-être, quant à l'aviation. On apprend que le

plan quinquennal a surtout été un plan d'armements. On comprend avec tristesse que l'État soviétique dépense, en chars d'assaut, pentamoteurs de bombardement, autogyres, artillerie motorisée, étoiles de maréchaux, création d'une aristocratie militaire, tout ce qu'il prend, non sur le bien-être mais sur la misère des masses. Et c'est insensé, car sa faiblesse est dès lors plus grande que sa force. L'armée la plus puissante a derrière elle l'arrière le plus misérable et le plus mécontent.

Tout s'enchaîne. Là encore la peur est la grande explication. Pendant les années de famine et de troubles agraires (1930 - 1935), l'U.R.S.S. a été à deux doigts de sa perte. Ses dirigeants ont tenté de compenser par les armements sa faiblesse intérieure.



SERGE ORDJONIKIDZÉ
Membre du Bureau Politique



LÉNINEGRAD :

ÉGLISE BATIE SUR LE LIEU OU FUT EXÉCUTÉ
EN 1881 LE TZAR ALEXANDRE II



STALINE « PÈRE DES PEUPLES »
PHOTOGRAPHIE OFFICIELLE

GRANDEUR DU CHEF GÉNIAL

La famine est finie. La guerre a été évitée. L'amitié française récompense la puissance soviétique. L'U.R.S.S. renforce la S.D.N. « La crise du capitalisme mondial s'atténue », déclare Staline.

Il parle souvent, se montre à des foules électrisées — triées sur le volet, vous vous en doutez — déjeune avec M. Laval et lui notifie la fin de l'antimilitarisme communiste en France, déjeune avec M. Eden et le rassure sur l'agitation aux Indes, se fait photographier à côté de Romain Rolland, ascétique et pensif qui médite l'éloge de lagoda le fusilleur, l'homme des camps de concentration (1)...

Staline annonce le bonheur du peuple ; distribue à pleines mains les décorations, les gramophones, les montres, embrasse devant l'objectif des petites filles de toutes les vieilles races d'Asie. Père des peuples ! Poètes, écrivains, orateurs, mécaniciens de tracteurs, bergers turkmènes, laboureurs mongols, aviateurs géorgiens, écolières ouzbekes ne savent plus quelles épithètes lui décerner. Les veuves des aviateurs morts le remercient, toute la presse n'est que louange au « chef génial » —

(1) La presse soviétique publia cet éloge... Bien des lecteurs de Jean-Christophe furent attérés de le lire. Était-ce bien la peine d'avoir derrière lui une si belle et longue vie pour écrire cette navrante page-là !

« le plus sage et le plus grand de tous les temps » — « bien-aimé » — « chéri comme l'enfant premier né » — « radieux comme le soleil »... On ne publie rien d'autre d'ailleurs. Tout gravite autour de ce culte d'imperator. Et jamais la louange n'atteindra une plus haute exaltation que le lendemain du jour où le chef aura fait massacrer ses plus vieux compagnons de lutte, les amis de Lénine. — Admirable fonctionnement de la presse totalitaire !

Le front bas, la moustache rude, invariablement vêtu d'une inélégante vareuse d'uniforme sans insigne, il a l'air et le ton d'un sous-officier peu commode. Joseph Vissarionovitch Djougachvili, géorgien, né à Tiflis en 1879, fils d'un cordonnier, élève d'un séminaire qui forma beaucoup de révolutionnaires, socialiste et bolchevik depuis les débuts du parti, militant illégal au Caucase de 1898 à 1917, cinq fois déporté, quatre fois évadé, la révolution le trouva dans un site boréal, à Touroukhansk. Staline veut dire *d'acier*, et il l'est, exactement comme un poignard. Terroriste au lendemain de la révolution vaincue de 1905, il a dirigé au Caucase des attentats et des expropriations retentissantes (et laissé depuis mourir sans soins, en déportation, son meilleur compagnon de ce temps, Katé Tsintsadzé, opposant). Obscur et dévoué en 1917 ; obscur, dévoué et intrigant pendant la guerre civile, il prend une part marquante à la défense de Tsaritsyne — aujourd'hui Stalinegrad — avec Vorochilov et Egorov, aujourd'hui maréchaux. Lénine l'appréciait assez pour s'en défier beaucoup et le craindre un peu. « L'honnêteté la plus élémentaire lui fait défaut », disait-il. Il a conquis le pouvoir par l'intrigue des bureaux et des congrès, avec une habileté prodigieuse, se liguant d'abord avec Zinoviev, Kaménev, Rykov, Tomski, Boukarine contre Trotski ; puis avec Rykov, Tomski, Boukarine contre Zinoviev et Kaménev ; puis avec Vorochilov, Kalinine, Ordjonikidzé contre Rykov, Tomski, Boukarine ; seul maître enfin par la suppression ou l'éviction de tous les dirigeants de la révolution et la destruction totale du parti qui fit 1917-1923.

Sa production intellectuelle est d'une indigence pénible. Trotski a dit de lui : « *C'est la plus grande médiocrité de notre parti.* » Il croit à sa mission. Seul peut-être à y croire, enfermé par lui-même dans un des cercles les plus étroits de l'enfer. Intrépide, il vit dans la peur. Fourbe, il se nourrit de soupçons. Il ordonne aujourd'hui l'assassinat, demain l'apothéose. Après-demain, quoi ?



KARL RADEK (1935)



MOLOTOV
Président du Conseil des Commissaires du Peuple

L'ASSASSINAT

Les seize accusés du procès Zinoviev-Kaménev-Ivan Smirnov comparurent le 19 août devant le Tribunal Militaire suprême, furent condamnés à mort le 24 et exécutés le 25. Ils avaient avoué (sauf Smirnov qui se tut, en somme, et Goltzman qui ne fit de toute évidence d'aveux, manifestement faux, que pour vendre la mèche) ce qu'il était convenu qu'ils avoueraient sur exigence du chef, dans l'intérêt du parti : joués, ils le comprirent trop tard (1).

On ne sait jamais rien des exécutions en Russie. Il semble que cette fois l'émotion ait déchiré le mystère, car les grands journaux — de l'étranger, bien entendu — ont publié un récit qui, pour une foule de raisons, présente un caractère de vraisemblance vraiment extraordinaire. Je n'hésite pas à le considérer comme très probablement vrai...

... Kaménev put s'entretenir avec sa famille. Il reçut sa femme (la sœur de Trotski), sa nièce et sa fille. Ses proches s'étonnèrent de lui voir « le masque de la mort ». D'une voix éteinte et lasse, Kaménev leur dit : « *Je vais probablement faire un grand voyage. Je me sens mal. Le médecin*

a pris hier mon pouls : 58-60. Si je meurs, ne pensez pas mal de ceux qui m'ont jugé, ils savent ce qu'ils font... »

Jugeant par ordre, ils servent, eux aussi. Faut-il dire que celui qui a donné l'ordre, si criminel qu'il soit, incarne quand même la révolution...

Kaménev fut fusillé le premier. Il ne résista pas, ne formula aucune plainte. Il sortit de sa cellule en silence, descendit comme en rêve dans le local des exécutions. Après le premier coup de revolver, tiré sans doute par derrière, il fit un « ah ! » de stupéfaction et tomba, encore vivant. Le lieutenant Vassioukov, qui assistait à l'exécution, s'écria d'une voix hystérique : « *Achève-le !* » et donna un coup de botte au moribond. Une seconde balle dans la tête acheva Kaménev...

Ainsi meurt le vrai chef de la fraction bolchevique à la Douma de 1912, le premier président de l'Exécutif des Soviets d'octobre 1917, le légataire universel de Lénine et, par surcroît, un des écrivains les plus érudits de la Russie d'aujourd'hui.

Smirnov, qui avait refusé de signer un recours en grâce, fut le seul à conserver son sang-froid et sa vaillance jusqu'au bout. Quand, en sortant de sa cellule, il vit l'escouade, il comprit. Il demanda une feuille de papier, et dit : « *Nous avons mérité ça par notre attitude indigne au procès. Je suis honteusement conduit au procès, je veux mourir en révolutionnaire.* » Smirnov descendit après Kaménev...

Mort du « Lénine de la Sibérie ».

Zinoviev était isolé au premier étage du Guépéou. Ayant le premier signé le recours en grâce, il s'était endormi. Bien qu'il fit chaud, il grelottait, vêtu d'un maillot de flanelle et de chaussettes de laine. On le réveilla à six heures du matin. Il se dressa, hébété, agité d'un tremblement.

— *Zinoviev, levez-vous. Nous avons ordre de vous transporter dans un autre endroit.*

Tout à fait livide, il demeura assis, en silence.

— *Habillez-vous.*

Il se coucha. Un des gardiens se mit à lui passer les bottes. Zinoviev ne bougeait pas, mais la sueur ruisselait sur son visage. Un deuxième gardien lui passa le bras le long du dos et le releva. Zinoviev, gémissant, s'arrachait les cheveux aux tempes. On pouvait le croire fou.

— *Allons !*

Zinoviev continuait à gémir en dodelinant de la tête. Un des gardiens lui jeta de l'eau à la figure. Il sortit de son hébétude et se mit debout.

— *Prenez vos affaires.*

Il se mit à rassembler stupidement ses affaires. Une demi-minute plus tard, on le faisait sortir de la cellule. Une escouade de huit gardiens attendait à la porte. Zinoviev comprit tout à fait à cet instant, ses jambes fléchirent, il faillit tomber. On le soutint, il résista un peu avec sanglots et des exclamations.

Au bout du corridor, il eut une véritable crise d'hystérie. Suspendu aux bras des gardiens, il criait comme une femme. Le lieutenant Evangoulov commanda d'ouvrir la cellule, ce que l'on fit à l'instant. On y poussa Zinoviev.

Le lieutenant le prit aux cheveux de la main gauche, lui fit baisser la tête et, de la main droite, lui tira une balle dans l'occiput.

Ce récit a passé par la plume déformante de...

(1) On trouvera dans *Destin d'une révolution* l'analyse détaillée de ce procès.



I. PIATAKOV

journaliste, mais j'y reconnais Zinoviev et j'y entrevois la vérité. Souffrant d'une maladie de cœur, il se vêtait assez chaudement, même en été. Embêté, il portait volontiers la main à ses cheveux en faisant : « Mmmmm... » avec une certaine grimace familière. Dans les notes élevées, sa voix devenait efféminée. Se voyant assassiné, l'agitateur a tenté un dernier effort et crié aux exécuteurs : Pensez à ce que vous faites ! C'est la révolution, c'est le parti de Lénine que vous fusillez !

— L'officier ne pouvait pas, sous peine de mort, laisser Zinoviev parler une seconde de plus. Il fit preuve d'initiative. Qui sait s'il n'a pas gagné ainsi... l'Ordre de Lénine ?

Mort du plus ancien des collaborateurs de Vladimir Illitch, de son compagnon d'illégalité en 1917, du président du Soviet de Pétrograd pendant la guerre civile et la terreur rouge, du premier président de l'Internationale Communiste...

Son frère, Radomysslski, jeune anarchiste, avait été fusillé ou tué en Ukraine, en 1920, par les soldats de Vorochilov.

Les aveux des accusés — de terrorisme, de complot, de complicité avec Trotski, leur vieil adversaire, pourtant — ne déroutent que les Occidentaux ignorants des choses russes. Aucun mystère ne les voile pour qui a longuement vécu dans l'ambiance du parti bolchevik. Ces aveux ne diffèrent en rien des abjurations de commande, si souvent imposées, au cours des dix dernières années, à tant d'opposants vaincus, toujours au nom de l'intérêt supérieur du parti. Aveux de complaisance, par dévouement total, et par calcul. Quel calcul ? Un opposant « capitulard », Smilga, maintenant emprisonné depuis 1933, disait autrefois :

« Nous devons battre en retraite, c'est-à-dire nous rendre à merci, et quand les masses se réveilleront, nous mettre à leur tête... »

Zinoviev l'a maintes fois répété : demeurer dans le parti, fût-ce « à plat ventre dans la boue » pour y être le jour du réveil des masses ouvrières, et ne point faire, en attendant, par l'action en dehors du parti, le jeu de la contre-révolution. Le vrai, au fond, dans ce qu'ils avouèrent, c'était leur haine du chef qu'il fallait bien adorer au grand jour puisqu'il incarnait quand même, devant le monde, le parti, — le parti sacré.

Leur erreur capitale fut de ne point voir — toujours par attachement au passé — que ce parti est mort et que ce n'est plus avec lui, mais MALGRÉ LUI ET CONTRE LUI que les masses laborieuses

se réveilleront un jour et recommenceront le combat pour le socialisme.

J'ai lu sur ce procès un singulier document : le rapport de M. Rosenmark, publié dans les *Cahiers de la Ligue des Droits de l'Homme*. Le rapporteur de la Ligue estime, en substance, que les formes du droit soviétique ont été observées et qu'il n'y a rien à objecter à des aveux catégoriques... Il faut espérer, pour l'honneur d'une association qui a de beaux états de service et une si importante mission à remplir, qu'elle aura à cœur de faire entendre également au public l'opinion de personnes mieux informées. M. Rosenmark s'abstient en effet d'examiner la seule hypothèse vraie — celle d'aveux de complaisance politique, — ignore que la fausseté matérielle d'une partie de ces aveux est prouvée et prouvable, ignore l'explication principale du procès qui est dans la sélection des accusés, fait allusion à un droit soviétique qui n'existe pas, en fait, ou s'il existe est sans cesse, dans cette affaire, plus qu'en toute autre, foulé aux pieds.

Mieux informés, de vieux socialistes faisant autorité ont formulé un jugement bien différent. Frédéric Adler dit : procès de sorcellerie et rappelle, avec raison, que les sorcières qu'on envoyait autrefois au bûcher avouaient de coutume leur commerce avec le diable... Il rappelle que la fausseté des aveux imposés en 1931 à quatorze vieux socialistes russes (Soukhanov, Groman, Guinzbourg, Finn-Enotaevski, Sher, Ikov...) a été irréfutablement démontrée, et que Léon Blum écrivit à ce sujet de fortes pages...

Citons Frédéric Adler :

En 1931, je fus amené à me livrer à un examen approfondi du procès contre le « bureau de l'union menchevik (social-démocrate) ». C'est la connaissance de ce procès qui me donne la certitude absolue que c'est systématiquement et consciemment que les procureurs politiques de Moscou extorquent des accusés de faux aveux. Je ne veux pas émettre de jugements sur les autres procès. Il se peut qu'on y ait fait des aveux correspondant aux réalités et aux faits. Mais en ce qui concerne le procès des social-démocrates, l'existence de faux aveux est un fait qui ne peut être mis en doute. Un prétendu voyage de notre camarade Abramovitch en Russie se trouvait être le fait capital. Les accusés avouaient avec précision avoir rencontré Abramovitch en Russie, et relataient leurs entretiens avec lui au cours de l'été 1928. J'ai la certitude absolue qu'ils étaient de mauvaise foi... Nous l'avons démontré pour tous les aspects du procès et nous avons publié une photogra-



SOKOLNIKOV

phie montrant Abramovitch au milieu des délégués du congrès socialiste international de Bruxelles au moment même où, d'après les « aveux » de certains, il aurait dû se trouver en Russie. De n'avoir pas tenu compte de ce congrès, ce fut une de ces fautes que les metteurs en scène de ces procès ne cessent de commettre malgré tout le soin qu'ils apportent à leur ouvrage...

Pas un seul point politique important, — écrivions-nous alors, — ne subsiste de l'échafaudage de mensonges du procès de Moscou.

J'ai relaté plus haut comment l'on avait tenté de me faire à moi aussi, pour me perdre, le coup des faux aveux. Le juge d'instruction qui me tendit ce traquenard était le chef du service des opposants du Guépéou, Rutkovski, un citoyen dont la conscience, s'il en avait la moindre apparence, serait exemplairement chargée... Je pourrais encore, sur ce chapitre, invoquer quelques faits d'expérience personnelle, mais mieux vaut, sans doute, rappeler ce que savent presque toutes les personnes qui ont habité Moscou depuis 1928. Au cours de la préparation du procès du « parti industriel » du provocateur Ramsine, l'ingénieur Paltchinski, très connu dans la société russe, ancien collaborateur de Kérénski, un des organisateurs du musée Kropotkine de Moscou, caractère intraitable, fut tué ou fusillé pendant l'instruction. On racontait qu'il avait souffleté un juge d'instruction. Un des accusés d'une affaire connexe (que je ne nomme pas parce qu'il est peut-être encore vivant, bien qu'on ait parlé de son suicide), condamné, reçut la visite de sa femme qui lui demanda :

— *Mais, mon pauvre ami, pourquoi as-tu tant menti sur toi-même ?*

Il répondit :

— *Il le fallait.*

Le socialdémocrate Braunstein, les vieux socialistes Bazarov et Tchérévanine, pionniers du mouvement ouvrier russe, refusèrent catégoriquement de se prêter au jeu du Guépéou et furent enfermés sans procès. A l'égard des accusés complaisants de l'affaire des social-démocrates de 1931, on fit surtout jouer la menace de guerre. Devant la guerre imminente, allaient-ils, socialistes dévoués, refuser le sacrifice de leur conscience ? Ikov, le seul réellement affilié au parti menchevik, fut brisé par l'arrestation de son fils qu'on lui fit croire perdu... A la prison de Verkhnéouralsk, l'historien Soukhanov, une des victimes de cette machination et qui avait passé tous les aveux exigés, révolté d'être maintenu en réclusion, en dépit du service rendu et des engagements pris, tacites ou formels, je ne sais au juste, révéla à ses codétenus les dessous de ces comédies, fit de longues grèves de la faim et fut, pour finir, emmené à destination inconnue (1934). Est-il vivant ?

Revenons au procès d'hier. Rien n'en résiste à l'analyse. Que penser des aveux de Goltzman qui, calme et digne, refusant au dernier moment de

signer le recours en grâce, se bornant dans ses dernières paroles à dire son mépris pour les agents provocateurs assis à côté de lui, a cependant avoué avoir eu des rendez-vous avec Léon Sédov, le fils de Trotski, à Copenhague où il est aisé de prouver que Sédov n'est jamais allé, et plus précisément à l'hôtel Bristol de Copenhague, démoli depuis plusieurs années ? Que cet homme n'a pas trouvé d'autre moyen de crier au monde — au prix de sa vie : — *Attention ! Tout est faux !*

Il a démasqué Iagoda, haut-commissaire à la Sûreté, metteur en scène de tout ceci, et derrière Iagoda, le dictateur au front bas.

Je l'ai déjà écrit. Pas un argument de fait ou de politique générale donné à ce procès ne résiste à la critique ; pas un n'eût résisté à un débat contradictoire. Tout repose sur le mensonge d'accusés qui ont consenti une fois de plus, par attachement au parti, le sacrifice de leur conscience et de leur dignité et auxquels les précédents, le droit soviétique et le service même qu'ils rendent au chef, — leur ennemi, mais dans le parti, pas devant le monde — garantissent la vie sauve...

Le seul épisode où l'on peut croire tenir la main d'agents subalternes de la Gestapo, rendant service à un agent provocateur du Guépéou — Olberg — ou à une victime d'agents provocateurs en lui faisant acheter un passeport du Honduras, a été, on peut le prouver, machiné du commencement à la fin par des autorités soviétiques, à Prague et ailleurs...

Dans l'ensemble, le procédé consiste à sélectionner sur un grand nombre d'accusés, les seuls complaisants et à les présenter aux juges, qui sont en réalité des exécutants, nommés par le parti, recevant du parti des instructions précises. Des pièces officielles, il résulte que les accusés étaient en réalité au nombre de 53 — cinquante-trois. Les affaires de 1. Gaven, 2. Guertik, 3. Karev, 4. Konstant, 5. Matorine, 6. P. Olberg, 7. Radine, 8. Satonova, 9. Fayvillovitch, 10. Schmidt, 11. Esterman, 12. Kouzmitchev sont « réservées » — déclare l'acte d'accusation. Réservées dans un mystère total, elles le sont encore à ce jour, cinq mois après l'exécution des seize... Pourquoi, si ce n'est parce qu'on ne peut pas produire au grand jour des accusés qui pourraient devenir des accusateurs et qu'il faut dès lors, extra-légalement, supprimer dans l'ombre ? En outre, furent mentionnés au procès, presque tous emprisonnés et maintenus jusqu'ici dans l'obscurité la plus tragique :

1. L'historien Anychev ; 2. Arkus, fonctionnaire des Finances ; 3. Charov, fondateur du parti ; 4. J. Chatskine, ancien dirigeant de l'Internationale Communiste des jeunes ; 5. Chliapnikvo, vieux bolchevik ; 6. Stykgold, un des organisateurs de l'Armée Rouge ; 7. La sœur du fusillé Dreitser ; 8. Eysmont, vieux bolchevik, ancien membre du gouvernement, emprisonné depuis 1932 ; 9. Fédorov ou Fedotov ; 10. Friedland, historien connu ; 11. Friedman ; 12. Fourtychev ;

13. Gaevski, combattant de guerre civile ; 14. Grunstein, forçat sous l'Ancien Régime, organisateur de l'Armée Rouge ; 15. Herzberg, vieux membre du parti ; 16. Iakovlev ; 17. Iatsek ; 18. Léline ; 19. Ioudine ; 20. Koukline, un des fondateurs du parti et du pouvoir à Pétrograd ; 21. Kunt ; 22. Liepschitz ; 23. Medvédev, vieux bolchevik de l'opposition ouvrière ; 24. Moukhine ; 25. Okoudjava, vieux militant géorgien ; 26. Ouglanov, ancien secrétaire du Comité central ; 27. Piatakov, ancien membre du C.C., membre du gouvernement ; 28. Poutna, attaché militaire à Londres ; 29. Karl Radek ; 30. Rioutine, ancien secrétaire du Comité de Moscou ; 31. Sérébriakov, ancien secrétaire du C.C. ; 32. Slepkov, ancien rédacteur de la *Pravda* ; 33. Smilga, un des dirigeants de l'insurrection d'Octobre 1917 ; 34. Sokolnikov, un des dirigeants de la révolution ; 35. Jean Sten, ancien leader de la « gauche stalinienne » ; 36. Tomski, fondateur et leader de la Centrale des syndicats russes, qui se suicida pendant le procès ; 37. L'historien Seidel ; 38 et 39. Rykov et Boukharine, objets, par la suite, d'un non-lieu ; 40 et 41. Bogdan et Lominadzé qui, tous deux, se sont suicidés (1).

Pourquoi tous ces hommes ne sont-ils pas encore jugés ? Le seront-ils jamais (à moins qu'ils ne le soient à huis clos...) ? Une chose est certaine : qu'il est impossible, dans cette hideuse fabrication de complots, de juger, même dans la pénombre des procès publics de Moscou, sans défense ou avec une défense dérisoire, avec une presse totalitaire, etc..., des révolutionnaires décidés à se défendre : parce que d'un tel débat le régime sortirait déshonoré.

Le chef de la Sûreté, Iagoda, a été limogé pour avoir trop mal monté le procès Zinoviev. Des milliers d'arrestations avaient eu lieu un peu avant et pendant le procès, surtout dans les sphères gouvernementales. On découvrait des complots en série, en Ukraine, au Caucase, en Asie Centrale. La plupart des militants connus des premières années de la révolution sont compromis et arrêtés. Toute la génération d'Octobre est compromise.

Un nouveau procès était officiellement annoncé pour novembre. Il n'a pas eu lieu ; la cuisine n'en est pas achevée. Nous n'avons assisté — de loin — qu'à la sanglante bouffonnerie de Novosibirsk. Un Allemand, Stickling, et huit Russes avouaient avoir, sur les directives de la Gestapo et de trotskistes, maintenus dans de ténébreuses coulisses, organisé une catastrophe à la mine de Kémérov, afin de discréditer « notre cher commissaire du peuple Ordjonikidzé » et de préparer, selon les vœux de Trotski, l'avènement du fascisme en U.R.S.S. Ce délire d'une imagination policière qui a perdu tout contrôle d'elle-même a servi à justifier l'exécution de six misérables, à préparer la perte de plusieurs révolutionnaires de la première heure, à provoquer un incident de plus avec

l'Allemagne... L'organe des émigrés russes de Paris, le *Poslédnié Novosti*, que l'on ne suspectera pas de sympathie pour les trotskistes, constatait à ce propos :

« La sorcière peut avouer, tant qu'on le voudra, qu'elle s'est rendue, sur un manche à balai, à travers les airs, à un rendez-vous amoureux avec le diable et qu'elle a provoqué la grêle parce qu'il le lui avait commandé, — il est tout à fait évident qu'on ne peut que se demander comment de tels aveux ont été obtenus (1)... »

Trois hommes, plusieurs fois mentionnés aux débats, étaient visés à travers la monstrueuse représentation judiciaire de Novosibirsk : Piatakov, Drobnis, Mouralov. Il s'agit de les supprimer. — Piatakov a joué un rôle de premier plan dans la soviétisation de l'Ukraine à partir de 1917-1918. Placé, après son ralliement à Staline, à la tête de la banque d'État, puis en qualité de sous-secrétaire d'État, à la direction de l'industrie lourde, il est un des administrateurs les plus capables de l'industrie soviétique. Drobnis, révolutionnaire ukrainien, membre du gouvernement à divers moments, rallié à Staline, lui aussi, semble avoir passé on ne sait quels aveux. Mouralov, grande figure que j'ai plusieurs fois dû mentionner dans ces pages, déporté depuis 1928, n'a jamais abjuré. Mais il écrivait ceci à Trotski, en juin 1928, de son coin de brousse, Tara, sur l'Irtych :

Moi, abjurer ? Je mourrai, mais je n'abjurerais pas. On peut m'écarteler, je n'abjurerais pas. Dussé-je rester seul, je n'abjurerais pas. Au point de vue formel, nous sommes des sans-parti : nous remplirons honnêtement toute tâche que l'on nous confiera, nous emploierons au mieux nos faibles connaissances et notre grande expérience révolutionnaire, et nous instruirons en passant les autres, qui sont le plus souvent ignares. Mais on ne fera pas de nous des neutres ou des menteurs. Ça ne se verra pas plus qu'on ne verra l'Irtych remonter de l'Océan Glacial vers sa source.

Il est aussi question d'un procès des trente : une vingtaine d'Allemands — tous agents de la Gestapo, ayant passé les aveux les plus complets, bien sûr — et quelques vieux communistes choisis, avec lesquels un certain marché serait conclu — dans l'intérêt supérieur de la révolution, bien entendu — pour les supprimer eux-mêmes. M. Pierre Berland, correspondant du *Temps* à Moscou, pense qu'« il est infiniment probable que ce procès ne sera pas public » — et qu'« il est vraisemblable que les accusés ne seront pas fusillés (2) »... Ils n'en disparaîtront pas moins. On nomme Radek, Poutna, considéré jusqu'ici comme l'un des meilleurs stratèges de l'Armée Rouge, Primakov et Schmidt, chefs militaires, tous deux héros de guerre civile (Dimitri Schmidt est ce chef légendaire d'un corps de cavalerie rouge, qu'il forma, petit ouvrier juif, pour se battre contre les fauteurs de pogromes), Arkus, directeur de la banque

(1) On consultera, sur tout ceci, *Le Livre rouge* de Léon Sédov. (Éditions populaires, 155, passage Dubail, Paris.)

(1) *Les Dernières Nouvelles*, 25 novembre 1936.

(2) *Le Temps*, 11 novembre 1936.



LE GÉNÉRAL SCHMIDT

d'État, Sokolnikov, collaborateur de Lénine, ancien ambassadeur à Londres, considéré comme une des bonnes têtes des milieux dirigeants, Galina Sérébriakova, écrivain en renom, Sérébriakov, Ouglanov, de l'opposition de droite, ancien commissaire du peuple au travail. Sélection provisoire parmi des centaines de prisonniers politiques dont on entend se débarrasser.

Supprimer Zinoviev, Kaménev, le probe Ivan Smirnov, c'était pour Staline supprimer l'équipe de rechange susceptible de reprendre un jour le pouvoir à la suite de circonstances imprévisibles. L'équipe dont il avait peur, bien qu'elle fût toute entière en prison. Pour les autres, qu'il me soit permis de citer ici ce que j'ai écrit sur ce sujet dans une revue syndicaliste :

« Vis-à-vis de Radek, de Piatakov et de plusieurs autres figures de premier plan, second et troisième du temps de Lénine, un problème de très simple psychologie politique se pose. De leur passé de révolutionnaires, ces hommes gardent malgré tout, dans la platitude générale, un certain crédit ; ils sont entrés dans l'histoire, et les masses ne sauraient leur reprocher de ne point se jeter héroïquement sous le rouleau compresseur. Le crime du 25 août (l'exécution des Seize), s'il a été une effroyable surprise, une surprise sans nom pour les assassinés, a fait passer dans les échine les plus souples un frisson glacial. Tous ceux qui se faisaient encore, avec infiniment de lâche complaisance envers eux-mêmes, des illusions sur le Chef, ont tout à coup vu clair... Staline sait très bien que, quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, quelles que soient les infamies qu'on puisse lui dicter pour la presse et la tribune, en invoquant le fétichisme du parti, le salut de la République, le Culte du chef, la vieille génération bolchevik ne peut pas ne pas le juger sans merci dans son for intérieur. A quoi riment les abominables proses signées de Préobrajenski, de Piatakov,

de Racovski, de Kroupskaya (ah ! pauvres grands révolutionnaires d'hier réduits à s'abreuver de crachats !) si ce n'est à établir au grand jour entre le chef et eux le lien d'une complicité ?

Mais ici, Staline se trouve une fois de plus dans une impasse. La complicité imposée déshonore ceux qui l'acceptent sans les rendre réellement complice : chacun voit que ce sont bien davantage des victimes. Et victimes, ils gardent le droit de juger au fond de leur âme, ils acquièrent celui de se venger un jour. Le vieux parti bolchevik formé autour de Lénine était au fond une grande famille. Plusieurs des membres les plus marquants de cette famille viennent d'être supprimés. L'assassin peut-il laisser vivre les autres ? « Pas de témoins », disent en pareil cas les professionnels (1).

Racovski n'est pas inculpé... Comme Radek, comme Piatakov, comme tous les ex-opposants ralliés, il a publié — lui qui se rendit bon dernier en 1934, après six années de déportation, à Bar-naoul, — le papier commandé à la veille des exécutions :

Pas de pitié pour les assassins zinoviévistes et trotskistes de Kirov, pour les organisateurs d'attentats contre notre Chef bien-aimé Staline et contre les dirigeants du parti et du gouvernement, pas de pitié pour les agents trotskistes de la Gestapo. *Qu'on les fusille !* (Pravda du 21 août 1936.)

Sa situation personnelle n'en est que plus déconcertante. S'il y a un seul mot de vrai dans les aveux des fusillés, Racovski est aussi coupable qu'eux. Si de 1932 à 1934, les trotskistes ont eu une activité terroriste connue et sanctionnée par Ivan Smirnov du fond de sa prison — thèse de l'accusation — quelle n'est pas la responsabilité de l'ancien ambassadeur à Paris qui était, à ces moments, le leader reconnu des trotskistes ?

On ne s'est pas trompé à l'étranger sur la signification réelle de cette tragédie. Des feuilles fascistes d'Italie y ont vu le triomphe du réalisme pratique sur l'utopie révolutionnaire (le *Messager*).

A Paris, l'*Ere Nouvelle* écrivait le 26 août :

« En réalité, le verdict rendu contre Kaménev, Zinoviev et leurs complices, prouve que l'Union soviétique entend maintenir l'ordre à l'intérieur sans lequel il lui serait impossible de poursuivre son œuvre d'organisation. Une tâche importante a été accomplie par la nation russe sur le plan économique... Il ne semble pas qu'elle soit disposée à laisser compromettre cette œuvre par le terrorisme ou même par les surenchères des extrémistes. Sa prospérité, plus encore : sa sécurité, son existence exigent qu'il en soit ainsi. »

Au temps de l'alliance franco-russe et de la politique de paix de Nicolas II — conférences de La Haye, s'en souvient-on ? — la presse justifiait exactement en ces termes les pendaisons et les déportations, beaucoup moins nombreuses d'ailleurs qu'à présent... La suite est connue. Est-il donc si difficile de comprendre que l'on ne crée

(1) *La révolution prolétarienne*, 25 octobre 1936.

pas par de pareils moyens un ordre stable et défendable, mais que l'on prépare très probablement pour l'avenir d'effroyables convulsions sociales ?

Personne, et c'est naturel, n'a tant exulté que l'émigration contre-révolutionnaire russe. Le *Goloss Rossii* (monarchiste) du 1^{er} septembre dit :

« C'est la première fois que nous sommes satisfaits d'une exécution parmi les millions d'exécutions commises par les bolcheviks... On ne s'arrêtera pas à Zinoviev et à ses amis, comme la Révolution française ne s'arrêta pas à Danton... »

Et le *Vozrojdénie*, également monarchiste, de

dédier le 29 août à Staline des vers de circonstance :

« Sois remercié, Staline !

Seize gredins,
Seize bourreaux de la patrie,
Sont repartis chez les aïeux !

.....
Le ciel nous paraît bleu aujourd'hui,
Tu nous a payés de la peine de tant d'années !

.....
Mais pourquoi seize seulement ?

Donne-nous-en quarante,
Donne-nous-en des centaines,
Des milliers,
Fais sur la Moskova, sans poutres ni piliers,
Un pont de charogne soviétique,
— Et crève toi-même !



LE KREMLIN

DEUX DOCUMENTS

DEUX documents furent publiés en 1928, illégalement, à Moscou et à l'étranger, par les soins des opposants. Ils firent, dans les milieux dirigeants, l'effet d'une bombe, car ils mettaient à nu des divergences de vues, des

haines personnelles greffées sur des incompatibilités politiques, l'impopularité du Chef. Il faut y revenir pour sortir des histoires de gangsters fabriquées par la police stalinienne, retrouver la véritable atmosphère des luttes intérieures du parti et



LÉNINEGRAD

obtenir l'explication profonde de ce qui se passe. Une explication presque littérale ; tous les personnages cités dans ces documents prophétiques sont supprimés ou en train de l'être.

Zinoviev et Kaménev venaient d'être réintégrés dans le parti après une période d'exclusion. Zinoviev était encore exilé à Voronège. Kaménev se trouvait à Moscou. Tous deux représentaient la gauche vaincue, tout en ayant rompu avec les opposants inflexibles, ceux-là déportés et emprisonnés. Boukharine, le théoricien de la droite du parti, qui préconisait une politique modérée à l'égard des paysans riches, vint trouver Kaménev de la part de ses amis, Rykov, encore président du Conseil des Commissaires du Peuple, et Tomski, encore président du Conseil central des Syndicats. Kaménev fit de cet entretien un résumé confidentiel qu'il envoya à Zinoviev et à quelques-uns de ses plus proches amis et qui finit par être divulgué. C'est un texte assez long dont je ne citerai que les passages essentiels. Il est donné dans une sorte de style télégraphique :

BOUKHARINE. — ... Nous estimons que la ligne de conduite de Staline met en péril toute la révolution. Nous pouvons périr avec elle. Les divergences de vue existant entre nous et lui sont infiniment plus profondes que celles que nous avons eues dans le passé avec vous... Depuis quelques semaines, je ne parle plus à Staline. C'est un intrigant sans principes, qui subordonne tout à la possession du pouvoir. Il change de théorie pour éliminer l'un ou l'autre. Au septumvirat (le bureau politique comptait sept membres) nous nous sommes traités de menteurs et de bluffeurs. Il a cédé pour mieux nous étrangler... J'y ai lu une déclaration sans la lâcher des mains. (On ne peut lui confier le moindre papier.) Sa tâche actuelle est de nous enlever Moscou et Léninegrad, la *Pravda* et de remplacer

Ouglanov, qui est entièrement avec nous, par Kagano-vitch. Quant à sa politique, elle est la suivante :

1. Le capitalisme a grandi soit au détriment des colonies, soit par des emprunts, soit par l'exploitation des ouvriers. Nous n'avons pas de colonies, on ne nous prête pas, notre base est donc : un tribut sur la paysannerie...

2. Plus le socialisme grandira, plus la résistance s'accroîtra. C'est idiot et d'une ignorance totale.

3. S'il faut prélever un tribut sur les paysans, et si la résistance croît, il faut une direction ferme. L'autocritique ne doit pas toucher aux dirigeants, mais aux agents d'exécution.

En fait, l'autocritique est dirigée contre Tomski et Ouglanov. Résultat : un régime policier. Il ne s'agit plus de trouver un bouc émissaire, c'est vraiment le sort de la révolution qui se décide. Tout peut périr avec une pareille théorie.

Interrogé par Kaménev : Quelles sont vos forces ?

— Boukharine donne des noms, mentionne Iagoda... Cette mention n'est certainement pas étrangère à la disgrâce de Iagoda, huit ans plus tard. « Vorochilov et Kalinine, dit Boukharine, nous ont trahis au dernier moment. Je pense que Staline les retient par je ne sais quelles chaînes spéciales. »

BOUKHARINE. — ... Si nous intervenons, ils nous étrangleront en nous accusant de scission. Si nous n'intervenons pas, ils nous étrangleront avec de mesquines manœuvres et nous rendront responsables du manque de blé en octobre.

KAMÉNEV. — ... Et sur quoi comptent-ils pour avoir du blé ?

BOUKHARINE. — ... C'est là précisément qu'est le hic : sur la répétition des mesures exceptionnelles en présence du renouvellement des difficultés. (Sur les réquisitions.) Or, c'est le communisme de guerre, l'égoïsme.

KAMÉNEV. — ... Et vous ?

BOUKHARINE. — ... Peut-être faudrait-il une manœuvre de plus large envergure pour se concilier le paysan moyen. On peut traquer le koulak tant qu'on veut, mais il faut se réconcilier avec le paysan moyen. Mais sous Staline et cet abruti de Molotov qui veut m'en remontrer sur le marxisme et que nous appelons « cul de pierre », il n'y a rien à faire.

... Que personne n'ait connaissance de notre entrevue. Ne m'appelle pas au téléphone, car on écoute. Je suis filé par le Guépéou qui te file aussi. Je veux bien être renseigné mais pas par des secrétaires et des intermédiaires. Il n'y a que Rykov et Tomski qui sachent que je t'ai parlé.

Kaménev note pour Zinoviev :

Je lui ai remis ta lettre. Il a dit après l'avoir lue : « J'ai peur des écrits. » Il a peur qu'un papier ne le coule... Il est extrêmement ébranlé. Parfois l'émotion lui fait trembler les lèvres. Il donne par moment l'impression d'un homme aux abois. (11 juillet, 6 heures.)

Notes complémentaires (Nuit du 11 au 12 juillet) :

1. En général, l'impression d'un homme aux abois. Son mot sur toute notre pagaie... « Parfois, dit-il, je dis à Efime (son secrétaire) : Notre situation est désespérée. Si le pays périclète, nous périssons. Si le pays en sort, Staline évolue à temps, nous périssons aussi. Que faire ? Que faire, quand on est en présence d'un adversaire de ce genre, Gengis-Khan, bas produit du Comité central ? »

Propos de Boukharine :

4. Si c'est nous qui commençons la discussion, on nous étranglera pour cette raison. Le C.C. craint la discussion.

7. Nous ne pouvons pas ouvrir le débat, parce que ce sera tout de suite la bagarre... Nous dirons : Voilà l'homme qui a amené le pays à la famine et à la mort ! — Et lui : Voilà les défenseurs des paysans riches et des profiteurs de la nep !

8. Le parti et l'État se sont confondus, voilà le malheur !

9. Staline veut uniquement garder le pouvoir. En cédant devant nous, il est resté au volant, il nous écrasera par la suite. Que faire ?...

10. Sokolnikov dit : Ayez une politique plus active, exigez au moins l'éloignement de Molotov.

11. Staline ne connaît qu'un moyen : la vengeance. Il poignarde dans le dos.

Souvenons-nous de sa théorie de la douce vengeance.

12. Sergo (Ordjonikidzé) n'est pas loyal. Il venait nous dire les pires choses de Staline et nous a trahis au moment décisif.

Et cette conclusion :

La politique de Staline conduit à la guerre civile. Il faudra qu'il noie les soulèvements dans le sang.

Le plus grave en tout ceci est que Boukharine ait vu si juste. Le second document, du même ordre, daté du 20 mars 1929, Moscou, rapporte trop de faits intelligibles pour le lecteur non initié pour qu'on puisse le citer longuement. Je n'en retiens que deux traits. Piatakov déconseillait la lutte contre Staline comme ne pouvant mener à rien de bon.

Piatakov dit qu'il estimait tout à fait sérieusement que l'on ne pouvait intervenir contre Staline : « Staline est le seul homme auquel on puisse encore obéir. Boukharine et Rykov se trompent quand ils pensent que ce sont eux qui prendraient le pouvoir après lui. Ce sont des Kaganovitch qui gouverneraient ; or, je ne veux pas obéir à des Kaganovitch et je ne leur obéirai pas. »

KAMÉNEV. — Que préconises-tu donc ?

PIATAKOV. — Eh bien, on m'a confié la banque d'État, je veillerai à ce qu'il y ait de l'argent dans cette banque.

Fin décembre, Zinoviev et Kaménev définirent leur attitude en ces termes : « Se cramponner au gouvernail. On ne le peut qu'en appuyant Staline. N'hésitons pas à lui payer le prix qu'il demande... » Quelques jours plus tard, apprenant le bannissement de Trotski, Bakaév proposa de protester. Zinoviev alla voir Kroupskaïa. La veuve de Lénine lui répliqua : « Et qui nous écouterait ? »

Nous sommes dans les coulisses d'un Directoire. Rien de plus pénible à lire que ces papiers, montrant l'enlisement du pouvoir révolutionnaire. Les personnalités y tiennent peu de place. La politique se faisant par les hommes, il faut bien nommer des hommes ; mais on voit combien ces hommes sont pour la plupart loin de ce qu'on appelle l'ambition personnelle. Les Kaganovitch dont Piatakov parle avec répugnance et mépris, ce sont les arrivistes sans scrupules ni convictions, les

tard-venus de la révolution... Piatakov consentait à n'être plus qu'un directeur de banque consciencieux. Il n'aura pas à obéir aux Kaganovitch qui, connaissant son sentiment à leur endroit, l'ont jeté en prison et se préparent à le tuer...

Sans doute le successeur de Lénine à la Présidence du Conseil des Commissaires du Peuple, Alexis Ivanovitch Rykov, et Boukharine, rédacteur des *Izvestia*, ont-ils bénéficié d'un non-lieu. Mais on s'est repris en trois fois, à trois procès successifs (dont l'un, celui de juillet 1935, est resté entièrement secret) pour mener Zinoviev et Kaménev au bourreau. Rien n'empêche de rouvrir l'instruction contre Rykov, limogé, et Boukharine, provisoirement épargné. Remarquons la déconcertante indécence de ce non-lieu. Il se trouve donc qu'ens'accusant eux-mêmes et en accusant Trotski, les fusillés ont dit si vrai qu'on les a exécutés ; mais qu'en accusant au même titre et dans les mêmes termes, Rykov et Boukharine, ils ont menti ? Le troisième leader de la droite, Tomski, n'a attendu ni l'arrestation ni le non-lieu : il s'est suicidé. Le mépris du monde ouvrier est tel chez ceux qui le traquaient, qu'ils n'ont pas pris la peine de nous dire si Tomski est mort innocent ou coupable. Le non-lieu de ses amis semble l'innocenter catégoriquement ; et il y a un texte de loi soviétique qui ordonne de punir comme criminels ceux qui, par la persécution morale et physique, auront provoqué un suicide. Qu'attend-on pour



L'HUMOUR OFFICIEL : Couverture du journal satirique (*Le Crocodile*) représentant Trotski, Zinoviev, Kaménev au service de la croix gammée. Titre : leur plate-forme commune.

l'appliquer ? Tomski, homme de droite dans le communisme, un des bolcheviks les plus modérés, avait eu une belle vie. Agé de cinquante-six ans, c'était un ancien ouvrier lithographe, membre du Soviet de Reval pendant la Révolution de 1905. Après huit ou neuf ans de prison, plusieurs déportations, plusieurs évasions, des années d'illégalité, il avait fini, sous l'ancien régime, par être déporté à vie. Le Comité Central de Lénine lui avait confié la direction de la Centrale des Syndicats russes et il avait lutté de son mieux pour donner aux syndicats, dans l'État, une fonction réelle de défense des travailleurs.

Rykov et Boukharine n'ont été à demi épargnés que pour ne point supprimer d'un seul coup tout le Bureau politique de Lénine.

Dans les États totalitaires, les drames d'en haut se reproduisent mécaniquement tout le long de l'échelle sociale et jusque tout en bas. L'affaire Grober, révélée par la *Pravda*, le 7 septembre dernier, comme un abus, montre combien nous avons raison de rechercher dans les documents de 1928 l'explication des exécutions de 1936. Résumons-la.

En 1927, le jeune communiste Grober prononce dans sa cellule de parti, à Rostov-sur-Don, quelques mots dans lesquels on voit aussitôt une velléité d'opposition. Tancé, il se rend sur-le-champ et vote en bon conformiste. Neuf années durant, il travaille honnêtement, se gardant bien de formuler la moindre critique ou la moindre opinion. La « campagne de vigilance » est lancée. Ordre de démasquer les ex-trotskistes, faussement repentis, agents de la Gestapo, etc., etc. Un délateur rappelle le pauvre petit discours de Grober d'il y a neuf ans et notre malheureux est aussitôt exclu du parti. Son frère (19 ans) et sa sœur (17 ans), jeunes communistes et stakhanoviens — donc travailleurs modèles — à la fabrique Mikoyan, sont aussi exclus des Jeunesses Communistes (et probablement chassés de la fabrique ; Grober lui-même *doit* être arrêté). Le journal d'usine publie qu'on « a vomi les restes de la canaille contre-révolutionnaire Grober ». Que l'on se représente la situation morale — et matérielle — des victimes de cette absurde persécution ; elles ne peuvent plus se montrer nulle part... Trois autres jeunes



(De gauche à droite) LES MARÉCHAUX : TOUKHATCHEVSKI, EGOROV, VOROCHILOV, BOUDIENNY

communistes sont chassés de l'organisation pour n'avoir pas « démasqué » à temps le pauvre Grober. Un frère de celui-ci, membre d'un comité de rayon des jeunesses, est exclu... Deux vieux membres du parti qui ont autrefois recommandé Grober, Polovitskaya et Galpérine, sont exclus... Deux autres, Vodolaïski et Denissova, ont le même sort pour avoir été indulgents envers lui en 1927.

Tous, exclus également de syndicat, cela va de soi. Chassés du travail. Visés pour le camp de concentration... Par bonheur pour eux tous, la *Pravda* s'est aperçue cette fois que l'appareil travaillait à vide et qu'il n'y avait rien, *absolument rien*, au fond de l'affaire Grober...

Mais si Grober avait réellement dit quelque chose en 1927 ?



LA FORCE : INFANTERIE DÉFILANT DEVANT LE MAUSOLÉE DE LÉNINE

L'APOTHÉOSE

La grande salle du Trône du Kremlin, aux colonnes lambrissées d'or, est bondée de congressistes et d'invités. Déférents, accompagnés des attachés militaires en grand uniforme, les membres du corps diplomatique sont présents. Ceux des États fascistes comme les autres. Des délégués sont venus des régions les plus éloignées du continent russe. Il y a des Esquimaux, des Yakoutes, des Nentsi, qu'on appelait naguère Samoyèdes, en fourrures blanches, ornées de rouge et de noir ; les peuples de l'Asie Centrale, Tadjiks, Turkmènes, Ouzbeks, Sartes, Kazaks sont venus en longues robes rayées ; des Géorgiens, des Adjars et des Abkhazes portent le poignard ciselé d'argent à la taille ; des Mongols, des Bouriates, des Oysates représentent un coin de la Chine. Les bandeaux de soie écarlate des ouvrières sèment

des coquelicots sur cette foule. Aviateurs décorés, dramaturges officiels, mécaniciens émérites, Alexis Stakhanov, le comte Alexis Tolstoï, — une foule de plus de 2.000 élus attend, tendue toute entière vers la tribune. Là, des maréchaux chamarrés d'étoiles d'or et de décorations, l'Ordre de Lénine, l'Ordre du Drapeau Rouge, l'Ordre de l'Étoile Rouge, l'Ordre de l'Étoile Rouge d'Asie Centrale ; et les nouveaux uniformes d'apparat, galonnés d'or, des commissaires de la toute-puissante Sûreté générale.

« 24 novembre, entonneront demain tous les journaux de la 6^e partie du monde, jour inoubliable, le plus beau de nos vies, le plus beau de la vie de cent peuples, le plus beau de l'histoire ! » (Textuel, à peu près.) Staline paraît.

Il n'y a pas de mots pour dire ces ovations, ces hourras, ces vivats, ces tonnerres, ces orages, ces



LA FORCE : LES MARINS ATTENDANT DE DÉFILER SUR UNE PLACE DE LÉNINEGRAD

tempêtes, ces ouragans d'acclamations. Debout, la salle entière est prise d'un délire sacré. Un observateur de sang-froid note que cela dura treize minutes et vingt-quatre secondes. Dans la salle, il y a des anarchistes espagnols. Ils applaudissent aussi le dictateur, le chef de l'État le plus fort du monde et qui a écrasé avec tout le reste l'anarchisme sous les murailles de ses prisons. Ils savent que Madrid saigne à cette heure, toutes veines ouvertes. Qu'au front d'Aragon, leurs frères comptent parcimonieusement les cartouches

Catalogne ouvrière, Catalogne libertaire, cet homme peut te sauver ! Ils le regardent avec des yeux de braise et quelques-uns sont peut-être ivres d'une sorte d'exaltation et quelques-uns, peut-être, ravalent leur colère. On applaudirait à moins, et pas treize minutes, treize heures ! Pourvu que les milices aient des balles !

C'est un homme de cinquante-cinq ans environ, de silhouette large, tout à fait grisonnant, vêtu d'une tunique militaire sans galons ni décorations, ni insignes, botté. Nul n'est plus simple ici, et sa simplicité contraste avec la tenue des maréchaux et des grands chefs de la police, qui, tournés vers lui avec des sourires onctueux, battent des mains en cadence, eux aussi, pendant treize minutes et vingt-quatre secondes.

Il parle pendant près de deux heures avec peu de gestes, de la nouvelle Constitution. Il se tourne vers la délégation espagnole et dit : « Le communisme triomphera dans le monde entier ! » Applau-

dissements. C'est bon signe, Madrid sera sauvée, Barcelone sera sauvée, peuple d'Espagne ! il a dit que... Mais on supprime le lendemain cette exclamation dans les comptes rendus. Mauvais signe. A-t-il changé d'idée ? Anxiété. Lui aurait-on déplu ? Noir souci...

Il annonce que rien ne changera. Un parti, une parole, un chef. Vote secret à l'allemande ou à l'italienne. Il raille lourdement les pauvres esprits qui, à l'étranger, ont critiqué le projet de Constitution. Personne, dans l'U.R.S.S. entière ne l'a critiqué, personne ! Un amendement lui paraît juste, il s'inscrit dans la loi fondamentale. La loi garantit la propriété personnelle et l'héritage. Chaque fois qu'il fait une pause, deux mille hommes debout l'acclament. Acclamations quand il a fini. Les Nentsi, les Ouzbeks, les Turkmènes, les Esquimaux, les Yakoutes, les Tadjiks, les Kolkhoziennes, amenés à cette fête prodigieuse du fin fond de la brousse, exultent : ils ont vu le Chef incomparable.

Des délégations lui apportent à la tribune leurs présents. Le plus beau est celui des ingénieurs techniciens, mécaniciens de précision enfermés dans un camp de concentration : c'est une horloge géante qui fait paraître en sonnant l'heure trois figures sculptées : Lénine, Staline, l'ex-chef de la Sûreté Iagoda. Symbolisme plus profond que les constructeurs ne l'ont eux-mêmes pensé : l'heure de Lénine, l'heure de Staline, l'heure de Fouché. Mais cette merveille de l'art et de la servilité des captifs n'est plus à l'heure, au sens politique du

mot : Iagoda est en disgrâce. Staline sourit : espoirs de grâces.

Des figurants défilent ensuite, pendant des jours, à cette tribune, tous répétant son éloge, ovationnés chaque fois qu'ils prononcent Son nom, tous disant des vers empruntés pour Sa louange aux poètes de leurs pays, tous annonçant Sa puissance. Tout ce qui s'est fait, s'est fait grâce à Lui.

Qu'est-ce qui s'est fait ?

Le maréchal Blücher, commandant de l'Armée spéciale d'Extrême-Orient, annonce la mise en exploitation d'une voie stratégique construite par la main-d'œuvre pénale à travers la Sibérie Orientale.

L'amiral Orlov dit :

« Si l'on désigne par le chiffre 100 l'état de nos forces navales au 1^{er} janvier 1935, il faut constater que leur augmentation à la fin de 1936 est de 718 % — sept cent dix-huit pour cent — pour les sous-marins, 300 % pour les petites unités de surface, 75 % pour la grosse artillerie côtière, 100 % pour la défense anti-aérienne, 510 % pour les hydravions. Nous allons, comme l'exige la situation internationale, construire une imposante flotte de ligne. »

Le sous-chef de l'aviation, Khrypine, expose (29 novembre) que l'armée de l'air soviétique dispose de 7.000 appareils dont 2.000 de première classe et, de ce nombre, 1.200 avions de bombardement.

« Le Japon et l'Allemagne, dit-il, se sont assignés pour fin de pouvoir mettre en ligne, ensemble, 18.000 avions. Nous en aurons 100.000, s'il le faut, notre technique nous le permet. Nous aurons, sous peu, plusieurs centaines d'avions d'une vitesse supérieure à 600 kilomètres à l'heure... Dès aujourd'hui, nous pourrions en cinq vols transporter plus d'explosifs qu'il n'en fut déversé par l'ennemi, pendant toute la guerre mondiale, sur les territoires des alliés... »

Puissance. Idanov, représentant du Bureau politique à Léninegrad, donne aux petits États du littoral de la Baltique cet avertissement catégorique :

« Nous entendons vivre en paix avec tous nos voisins, mais si ces pays se mettent à la disposition de nos agresseurs, notre Armée Rouge saura vite élargir la fenêtre que nous avons sur l'Europe... »

Vorochilov an-

nonce, en cas de guerre, la victoire totale. Vivats. Vive notre premier maréchal, le Victorieux, l'Invincible ! Ouragans d'enthousiasme. Lioubtchenko proclame : « Que personne n'en doute ! Si les fascistes allemands se permettent d'assailir l'U.R.S.S., l'armée de la révolution prolétarienne, conduite par notre premier maréchal, le camarade Vorochilov (tonnerre d'applaudissements, ovation prolongée. La salle est debout. Cris : Hourrah Vorochilov ! Vive notre Commissaire du peuple, le camarade Vorochilov !) leur infligera une défaite telle que l'histoire n'en vit encore jamais (1) ! »

« Rien qu'un signe de toi, maréchal, — crient les cosaques du Don et du Kouban, à la séance du 26 novembre, — et nous volons à la frontière et nous sabrons l'ennemi jusqu'au dernier. Nous l'acheverons sur son propre territoire ! » (Applaudissements prolongés. Hourras.) (2)

Krylenko, l'un des procureurs de la République, met un point d'importance — bien que superflu... — sur un i en précisant qu'« il ne peut être question de la liberté de la presse, car la lutte de classes continue ». Quelle est la classe ennemie qui résiste encore ? Qui résiste ? Quelle innommable vermine s'attaque encore à cette puissance, entache de crainte cette apothéose ? Les trotskistes, agents du fascisme international, soudoyés par Hitler, Gœring, Gœbels, Himmler, — nous l'avons prouvé, des tribunaux militaires l'ont constaté, à preuve seize cadavres alignés quelque part sous terre dans cette ville même, à preuve cinq cadavres alignés à Novosibirsk, et demain, nous le prouverons encore et encore en alignant d'autres et d'autres cadavres ! Khroustchev dénonce les « ennemis de l'intérieur qui se cachent souvent sous la blouse de l'ouvrier » ; ils n'en seront pas moins exter-

minés sans pitié. Lioubtchenko reprend : « Pour les trotskistes et les nationalistes, agents directs du fascisme, le peuple unanime n'a qu'un verdict : l'anéantissement physique ! » Cent discours le répètent. Ce sont trois refrains obsédants : Nous te remercions, ô Chef ! Nous sommes les puissants, les plus puissants de la terre ! Mort, mort à ces chiens, à ces rebus de l'humanité, mort,



« CHEZ NOUS ET CHEZ EUX » : Comment la Gazette du Soir de Moscou, dans son n° du 14 novembre 1936, représente la condition des ouvriers dans les pays capitalistes et en U.R.S.S.

(1) *Izvestia*, 27 novembre 1936.

(2) Même journal, même numéro.

mort, mort ! *La Pravda* appelle encore, millième fois, les citoyens de la patrie socialiste à la vigilance au nom de l'humanité :

« L'État socialiste des ouvriers et des paysans est le seul régime humanitaire. C'est justement mû par un sentiment humanitaire embrassant tous les hommes que notre État continuera, soutenu par le peuple entier, à traquer par tout le pays, dans leurs derniers repaires, pour les anéantir sans pitié, les monstres venimeux du trotskisme-zinovievisme-fascisme. Nous purifions de leur haleine pestilentielle, et nous purifierons jusqu'au bout, l'air vivifiant de la patrie du socialisme (1) ! »

Ainsi soit-il ! Hosannah ! Gloire au Chef le plus humain de tous les temps. Le romancier Alexis Tolstoï écrit que « l'humanité entière n'ose encore rêver d'une charte qui lui promette autant de bonheur que le génie stalinien ». On télégraphie de Genève que le *Freiheit*, organe du P.C. de Suisse, qualifie cette constitution « la plus grande de tous les temps et de tous les peuples » (26 novembre). La *Svenska Dagbladet*, de Stockholm, écrit que « tous les pays du monde peuvent envier l'U.R.S.S. ». Le *Times* nous déclare « forts et prospères ». Le *Daily Express* a publié le portrait du Chef et reproduit ses mots d'esprit, la vieille Angleterre nous admire. L'*Intransigeant* de Paris constate la foi unanime des délégués du Congrès en le Chef de la nouvelle Russie... « Vive le Chef génial de notre grand pays, le créateur de la Constitution, le grand Staline ! » Ovation. Vivats. Ainsi tous les jours, trente, cinquante, cent, cent cinquante fois par numéro de journal... Deux millions de travailleurs blanc-russiens signent un message en vers au Chef bien-aimé :

*Maître sage, génie d'entre les génies !
Soleil des ouvriers ! Soleil des paysans, Soleil du monde !
Puissance des fleuves, gloire et fierté du travail !*

Suivent sur ce ton cinq colonnes de journal bien tassées dans la *Pravda*.

Pierre Vêchora, poète ukrainien, s'exclame :

*Les Constellations penchées au firmament,
Les hommes et les usines
Sont auréolés par la grandeur de Staline (2) ! »*

Le poète Kabarde :

Soleil doré, Staline, ton nom porte la mort de nos ennemis...

Le poète géorgien Gaprindochvili chante Sabonté :

*Il se penche sur les enfants
Comme un jardinier sage sur les fleurs...*

1.487.000 habitants du territoire des Karabakh l'appellent — toujours en vers :

Père le plus sage et le plus aimé...

Les pêcheurs de Turkménie lui écrivent :

Comme un phare apporte la lumière aux pêcheurs en mer, Votre seul nom nous remplit de force et d'ardeur...

Et cætera, et cætera. Imaginez ce que vous voudrez dans cet ordre d'idées : vous serez toujours en dessous de la vérité...

Sommets. Gloire. Puissance. Mission.

(1) *Pravda*, 5 décembre 1936.

(2) *Izvestia*, 27 novembre 1936.

LA PEUR

Il rentre chez lui après les triomphes. Les hommes les plus sûrs et les plus surveillés se surveillant les uns les autres, le gardent. Ses déplacements sont secrets. Il est content. La machine fonctionne admirablement. Les ovations, les approbations, les votes, les décrets, les lois, les résolutions, les comités centraux de trente partis affiliés à l'I.C. (n'oublions pas les P.C. de Colombie et des Philippines...), les messages couverts de millions de signatures, les dépêches de l'étranger, les poèmes des poètes, l'amour des peuples, — il n'est que de faire un signe pour tout obtenir à l'instant sous une forme imparfait. Les limites de la louange sont dépassées. Celles de l'amour des masses sont dépassées. Celles de l'unanimité, celles de l'enthousiasme, celles de la foi, celles de l'exaltation sont dépassées. L'Union — l'Empire ? — a cent soixante-dix millions d'habitants totalement unanimes — à la vermine près. Seulement, il a tout commandé — et payé — lui-même la veille ou l'avant-veille, tout jusqu'à l'article de la *Freiheit* de Zurich... De sorte que ces ovations couvrent un silence total. Pas une voix ne s'élève sans commandement. Pas un geste ne se fait, pas une dépêche n'arrive. C'est comme s'il était seul au monde et s'adorait lui-même. Il est inquiet.

Rien, jamais nulle part ne se fait sans ordre. Rien ne se ferait donc s'il ne se donnait pas d'ordres ? La machine ne peut pas fonctionner toute seule ? Rien n'est fait ? Et si cette obéissance sans bornes n'était que la face menteuse d'une désobéissance égale ? Tous ses ordres, exécutés et à la lettre, deviennent tellement absurdes, qu'il doit un jour donner des contre-ordres qui deviennent également absurdes. A-t-il dit : « Collectivisation complète », — elle l'est en trois semaines et le bétail est détruit. Il faut qu'il crie : « Collectivisation volontaire ! » Aussitôt les kolchozes se vident. Il faut qu'il crie encore : « Assez ! » A-t-il dit que la science ne peut pas ignorer le marxisme, — et voici qu'on imprime dans les traités d'accouchement des sentences empruntées au *Capital*. Il faut qu'il intervienne : « Inutile de mêler le marxisme à la gynécologie ! » (textuel). A-t-il commandé de nouveaux manuels d'histoire ? On lui en a servi de tels qu'il a dû les désavouer publiquement. A-t-il conseillé de fouiller le passé des communistes pour débusquer le trotskisme caché ? Par milliers, des Grober, leurs femmes, leurs frères, leurs cousins, leurs copains, leurs voisins sont traqués... Assez ! Assez ! A-t-il souhaité une preuve de l'affection des masses ? Deux millions de signatures lui disent qu'il est le Soleil... Est-ce qu'on ne se moque pas de lui ?

Que veulent tous ces gens, obséquieux et souples, dans tous ces bureaux ? Vivre confortablement, peu leur chaut le socialisme... Mais alors ? Sur qui compter ? Si sa main de fer n'était plus là

demain pour tenir le gouvernail, qui le prendrait ? Rien que des médiocres et des mous alentour. Vorochilov est encore un solide, de la vieille garde, s'il n'a pas inventé la poudre... Ordjonikidzé vaut mieux, ayant beaucoup lu, mais sujet à des crises de conscience qui ne sont peut-être que des crises de nerfs... Et la presse reçoit un signal et l'on marque le 50^e anniversaire de Sergo Ordjonikidzé en lui décernant des épithètes d'héritier présomptif. Pis aller, l'un et l'autre. Et tous ces inconnus aux dents longues, insinuants, sans scrupules, sans passé, sans idées, qu'il appelle lui-même au pouvoir, les seuls auxiliaires sur lesquels il puisse vraiment se reposer puisqu'il les tire du néant, tout à fait sûr pour cela même d'être trahi par eux dès que sa main défaillera... Seul, il est seul. Le dernier.

Menacé ? A qui se fier ? Les hommes de l'escorte privée sont-ils suffisamment sûrs ? Jamais ils ne le seront. On en a déjà fusillé quelques-uns, les autres le savent. Ils ont peur. C'est bien, mais la haine naît de la peur. Ils l'adorent. Et si quelqu'un d'entre eux le haïssait ? Méfiance, méfiance. A-t-on fait une enquête assez approfondie sur le personnel du Kremlin ? Un ouvrier ivre a dit que... L'on arrête les vingt-cinq cireurs de parquet des palais gouvernementaux (en 1935), tous inculpés de terrorisme. Un président du Conseil des Commissaires du peuple de la R.S.F.S.R., Syrtsov, qu'il avait lui-même désigné, a conspiré contre lui. Un de ses secrétaires personnels a filé autrefois à l'étranger, Bajanov. Sa femme s'est suicidée. Les chefs les meilleurs de l'armée sont trotskistes au fond de l'âme, — car il est impossible qu'ils ne le soient pas ! Radek qu'il recevait à sa table a dit... Piatakov, étant saoul, a dit... Dès que les langues se délient, la haine se révèle. Il a peur.

On lui apporte dans des enveloppes cachetées qu'il ouvre lui-même les rapports les plus secrets. Ici, la vérité est nue. Encore ? Toujours la même chose depuis des années ! A l'isolateur de Verkhneouralsk, on a saisi des thèses rédigées par un groupe trotskiste où il est dit que Staline n'est rien par lui-même, n'existant qu'en fonction des intérêts des bureaux ; que les parvenus du régime forment une nouvelle classe d'exploiteurs ; que toutes les étapes de la trahison sont franchies... Au camp de Medved, des trotskistes font la grève de la faim. On a trouvé dans la cellule de l'un d'entre eux une lettre à Staline : « *Traître au front bas, je te jette mon cadavre à la face...* » A la prison de Souzdal, le vieil Andreï Borissovitch, qui ne peut plus marcher qu'en s'appuyant sur une canne, quand on est discrètement venu lui offrir la liberté, une sinécure, une fin de vie tranquille, pourvu qu'il se ralliât, et quand on lui a demandé ce qu'il souhaitait du Chef, a répondu avec un petit rire insultant : « *Qu'il s'en aille, c'est le seul service qu'il puisse encore rendre à la révolution !* » Au marché de Moscou, on a arrêté une marchande qui disait qu'il fait le malheur du

peuple. Des étudiants de Léninegrad l'ont appelé le Fossoyeur. Les ouvriers d'une fabrique ont surnommé les cigarettes T.D.S. (1) *Tombeau de Staline*. « *Un tombeau, s. v. p.*, disaient-ils aux vendeurs, 60 kopeks, et ça ne vaut pas davantage (2). »

Est-ce tout ? Des trotskistes ont distribué des tracts à l'armée de Mao-Tsé-Tzioung ; des trotskistes ont publié un bulletin à Rio-de-Janeiro. La IV^e Internationale reprend les mots d'ordre des trois premiers congrès de l'I.C. Trotski écrit...

Traître, fossoyeur, fratricide, thermidorien, destructeur du parti : la flétrissure se colle à lui. Il a peur. Mais une chose en lui est plus forte que la peur : la rancune.



LA PLUS RÉCENTE PHOTO DE TROTSKI

LE VIEUX, LA IV^E

Par d'autre explication aux proscriptions insensées qui ruinent l'armature du régime : la haine et la peur. Peur pour lui-même, pour le système, pour le socialisme. Le système n'est pas viable (et ce n'est pas le vote secret, mesure de défiance contre les bureaucrates de la base, qui l'améliorera beaucoup), le socialisme est compromis. Lui-même à la merci désormais d'un centurion affolé.

L'équipe de rechange fusillée, par précaution, reste le Vieux.

(1) *Tracteurs de Stalinegrad.*

(2) Tous ces traits sont authentiques.

D'autant plus grand, le Vieux, que pas une goutte du sang versé ne rejaillit sur lui et que, seul, il demeure.

Exilé à Alma-Ata, banni à Prinkipo, interné en Norvège, après des années d'insultes et de révision systématique de l'histoire, effacé des dictionnaires, chassé des musées, tous ses amis politiques en prison — peut-être massacrés demain, ainsi ou autrement, — le Vieux demeure, tel qu'il était en 1903 avec Lénine, en 1905 à la présidence du premier Soviet de la première révolution, en 1917 à côté de Lénine à la tête des masses, en 1918 à la bataille de Svajsk, en 1919 à la bataille de Pétrograd, pendant toute la guerre civile, à la tête de l'Armée Rouge qu'il a formée, à la tête d'un vrai parti de persécutés irréductibles, à la tête d'un parti international sans argent ni masses, mais qui garde la tradition, maintient et renouvelle la doctrine, prodigue les dévouements. Le vieux Trotski, pas si vieux, cinquante-sept ans, auquel tout le monde pense puisqu'il est défendu de penser à lui, qui a tout ce que le Chef n'a pas : une âme révolutionnaire, une plume étincelante, des hommes capables de tout subir avec lui.

Tant que le Vieux sera vivant, pas de sécurité pour la bureaucratie triomphante. Une tête subsiste de la révolution d'Octobre, et il se trouve que c'est la plus haute. A la première secousse, les masses se tourneront vers elle. Au troisième mois de guerre, quand commenceront les difficultés, le pays entier ne pourra pas ne pas penser, quoi qu'on fasse, à l'organisateur de la victoire. Les procès, chacun sait comment on les fabrique et ce que valent les réquisitoires. Un seul souffle de grand vent emporterait ces miasmes.

Toute sa vie, le Vieux a servi la Révolution avec une fermeté et un dévouement sans failles. Ses erreurs mêmes ont été d'une telle droiture et d'une telle passion qu'elles ne le diminuent point. Dès 1920, il a préconisé la « *nep* » ; dès 1922, l'industrialisation ; dès 1923, la rénovation du parti par la démocratie intérieure et la lutte contre la bureaucratie. Il a prévu en 1927 les revers de la révolution chinoise. Préconisé en 1931 le front-uni des partis prolétariens qui eût pu sauver l'Allemagne du nazisme ; condamné « l'aventure économique » de la collectivisation forcée et du plan quinquennal exécuté en quatre ans ; annoncé depuis 1930 ce que Staline fait aujourd'hui, c'est-à-dire la décimation du parti de Lénine.

Si bien qu'il suffirait de laisser entrer ses livres dans l'U.R.S.S. pour rendre intenable la situation du Chef génial et réveiller le bolchevisme des grandes années. Sans doute, pas un n'entre. Mais quelle muraille de Chine ne s'effondre un jour ou l'autre en quelque endroit ?

La réaction victorieuse au sein de la révolution socialiste, appuyée sur de nouveaux privilégiés, fait faire un « tournant » de plus à la III^e Internationale : conversion à la démocratie bourgeoise. Au

plus fort d'une guerre civile dans laquelle les assises de la propriété capitaliste sont ébranlées à tout instant, par la force même des choses, le Parti Communiste d'Espagne déclare : « Nous voulons la défense de l'ordre républicain dans le respect de la propriété. » Mais M. Azana, président — nullement communiste — de la République, se gardant bien d'en dire autant, signe des décrets portant atteinte à la propriété des factieux et de leurs complices. De la lutte des classes, la III^e Internationale, changeant de soutien, passe à la collaboration avec la moyenne bourgeoisie ; et ceci semble par moment n'être qu'une manœuvre dans un plus vaste ensemble d'actions tendant à la préparation de la guerre... Le Vieux, reprenant tout l'arsenal du marxisme révolutionnaire, lui oppose, naissante, encore faible, ferment déjà redoutable néanmoins, l'idée de la IV^e Internationale.

Laissons les journalistes de certains journaux y déceler la Gestapo, comme d'autres confrères en d'autres temps dans la III^e Internationale le complot judéo-maçonnique où « trempait », bien entendu, la main de l'Allemagne.

Ils n'empêcheront pas que ce soit vraisemblablement, si la guerre éclatait, ou si, sans guerre, la lutte des classes s'avivait, le germe ou l'un des germes d'un nouveau bolchevisme, au grand sens du mot.

En Russie, plus qu'ailleurs. La peur et la haine de Staline, mêlées peut-être d'un grain de remords, ne sont que prévoyantes.

Dès lors, tout est permis contre Trotski. L'extraordinaire est que l'on réussisse certains attentats au droit d'asile, par exemple, et au droit international tout court. L'U.R.S.S. réclame sur un ton comminatoire, de la Norvège, l'internement et l'expulsion du banni : et l'obtient ! Jamais le gouvernement des autocrates de Russie, harcelés par des terroristes authentiques qui habitaient ouvertement Genève, Londres, Paris, n'osa rêver rien de semblable... Les archives de Trotski, déposées à Paris à l'Institut d'Histoire sociale, sont dérobées en novembre dernier par des spécialistes habiles, munis de chalumeaux oxyhydriques, pourvus d'auto, et qui exécutent à la lettre les consignes reçues : ils ne touchent à rien d'autre. On ne les trouvera pas, n'ayez crainte. Quand le Mexique consent à accorder l'asile à celui pour qui « la planète est sans visas », le parti communiste de ce pays annonce qu'il provoquera des troubles pour empêcher son débarquement... Quand, à Paris, le Bureau international pour le respect du Droit d'Asile est invité à se prononcer sur le scandale de l'internement de Trotski en Norvège, il répond poliment ne s'intéresser qu'aux victimes du fascisme... Ce Bureau estime donc que les socialistes, les anarchistes et les communistes, bannis de l'U.R.S.S., après y avoir été persécutés, ne sont pas les égaux en droit des réfugiés d'Allemagne et d'Italie ? Singulier point de vue. Logique et noyautage.

GUET-APENS EN ESPAGNE



LE PRÉSIDENT COMPANYS
ET ANTONOV-OVSÉENKO, CONSUL
GÉNÉRAL DE L'U.R.S.S.

sux obsèques
du chef anarchiste DURUTTI

TOUT se tient dans le monde d'aujourd'hui. Bien aveugles ceux qui ne voient pas que le mal fait à la révolution, — c'est-à-dire aux travailleurs — en U.R.S.S., retentit douloureusement, dangereusement partout ailleurs. La transformation sociale à laquelle nous assistons et participons, que nous le voulions ou non, ne s'arrête pas aux frontières souvent artificielles ou périmées des États. A peine Staline s'était-il débarrassé de ses rivaux éventuels en fai-

sant fusiller les Seize et croyait-il avoir assuré l'évolution à droite du communisme bureaucratique, que la guerre de classes, s'allumant en Espagne, le mettait dans la situation la plus délicate.

D'abord il s'abstint. Doctrine : pas d'histoires. Les succès des fascistes espagnols, la menace sur Madrid l'obligèrent à sortir de sa réserve. La victoire de Franco en Espagne, c'est l'encerclement de la France, alliée de fait de l'U.R.S.S. Tout l'équilibre européen modifié au profit de l'Allemagne. Première raison de l'intervention.

La seconde est celle-ci. Mettre à mort les compagnons de Lénine, décimer le vieux parti et ne pas bouger devant l'égorgement de la classe ouvrière d'Espagne, c'eût été déposer le masque, à l'intérieur donner l'aliment le plus grave à la critique trotskiste, compromettre jusqu'aux apparences du prestige révolutionnaire. Par contre, devant le peuple russe et la classe ouvrière du monde apparaître en sauveur de la démocratie espagnole, c'est se faire pardonner bien des choses, consolider politiquement le régime.

Après deux mois de non-intervention rigoureuse, Staline se décide. Rosenberg arrive à Madrid, Antonov-Ovséenko à Barcelone. Des cargos à Carthagène et ailleurs. Ce n'est pas, notons-le, une atteinte au pacte de non-intervention... Jamais l'U.R.S.S. n'a renoncé au droit de commercer

avec le gouvernement régulier. En fait, elle a raison, avec éclat, de ne point se laisser jouer par les États fascistes.

Mais s'agit-il seulement de battre les généraux séditieux, comme on feint parfois de le croire ? Ne sommes-nous pas plutôt au seuil d'une révolution ouvrière ? S'agit-il de sauver une république qui a nourri ces généraux, entretenu cette armée, préparé cette tentative de contre-révolution préventive ? Ou d'en fonder une autre, toute autre ?

La question n'est pas théorique. Sa solution ne dépend de personne. Sa solution est en cours. Déjà il a fallu, à Madrid, Valence, Barcelone, prononcer la confiscation au profit de la collectivité des biens des meurtriers de la nation. De fait, toute la production de la Catalogne, cœur industriel de l'Ibérie, est gérée par les syndicats. Les milices sont formées par les organisations ouvrières. Des anarchistes participent au pouvoir. Est-ce pour abdiquer, en armes, au lendemain des plus coûteuses victoires, que la classe ouvrière d'Espagne verse son sang ?

La guerre se prolonge, les misères s'accumulent. Deux sortes de mesures s'imposeront pour reconstruire : économie dirigée, rationnement, dirigée par qui, au profit de qui ? Et quel rationnement ? Pense-t-on à une économie dirigée dans laquelle des travailleurs durement rationnés travailleraient au profit d'une minorité de capitalistes et de propriétaires revenus, après les bombardements, de Paris, de Gênes, de Rome, de Lisbonne ? Cela n'irait pas tout seul ; économie dirigée au profit de la collectivité et par ceux qui auront fait les plus grands sacrifices, accompli les exploits les plus décisifs. Disons le mot : socialisme. Le dilemme est : fascisme ou socialisme. La position intermédiaire, les réactionnaires l'ont perdue ; la classe ouvrière, les paysans, les classes moyennes n'en ont pas besoin.

Je ne crois pas raisonner en doctrinaire. Je cherche à dégager le sens d'événements qui se font eux-mêmes, déterminés par les forces des masses. A prétendre en remonter le courant, on ne peut que provoquer un surcroît de luttes et de souffrances. A moins que sous une forme ou l'autre le fascisme ne l'emporte.

Le rôle d'une grande puissance socialiste en ces circonstances pourrait être décisif et bienfaisant. Quel est celui de la puissance stalinienne ?

La grande presse et la presse d'opinion font sur certains points un bizarre silence. Les intellectuels aussi : sans doute pour la même raison ? Ce ne sont pourtant pas des secrets stratégiques et l'ennemi les connaît. C'est d'abord à la classe ouvrière qu'on les cache.

Il y a en Espagne un grand parti d'opposition communiste, c'est-à-dire hostile à la conception stalinienne du socialisme, à l'État totalitaire, au système bureaucratique, le *Partido Obrero de Unificación Marxista*, par abréviation, le P.O.U.M. Ses fondateurs, Joaquim Maurin, Andrés Nin, Gorkin,

Andrade, ont tous été exclus de l'Internationale Communiste. Maurin a été fusillé par les rebelles. Ce parti a perdu au feu beaucoup d'entre les meilleurs de ses hommes : Etchebehere, le chef de sa 1^{re} colonne motorisée, tombé sous Madrid ; José Oliver, tombé en Galice ; Germinal Vidal et Pedro Villarosa, tombés en Aragon. Du point de vue des pertes, il tient, après la C.N.T., la deuxième place.

Ce parti forme en octobre, à Madrid, ses jeunesses qui prennent le nom de Jeunesses Communistes d'Ibérie. Les stalinien, je veux dire les communistes officiels, en Catalogne et dans les jeunesses de Madrid, s'appellent — par antiphrase, sans doute, et pour tromper les gens — socialistes. Ils dénoncent dans leur presse, comme une trahison et une manœuvre pro-fasciste, la fondation des jeunesses du P.O.U.M. Ils parlent à cette occasion de « faire sentir aux traîtres leur main de fer » (*sic*). Ils font mieux : une bande saccage impunément le local des jeunesses à Madrid.

Première intrusion de mœurs inqualifiables dans la démocratie révolutionnaire d'Espagne.

Au moment où se constitue la junte de défense de Madrid, le seul Comité qui n'a pas quitté la capitale est celui du P.O.U.M. qui se voit exclu de la junte de défense, bien qu'il ait des milliers de combattants au feu. Les militants socialistes, syndicalistes et anarchistes apprennent aux délégués du Comité Exécutif de ce parti que c'est la double pression du parti stalinien et de la Légation des Soviets qui a décidé son éviction contre l'opinion de la grande majorité des militants espagnols.

La *Batalla* de Barcelone, organe central du P.O.U.M., commentait, le 27 novembre, avec une bien louable modération, ce fait inouï :

« Il est intolérable qu'en nous prêtant une certaine aide, l'on prétende nous imposer des formes politiques déterminées, prononcer des vetos et diriger en fait la politique espagnole. »

Dans l'entre-temps, l'organe du P.O.U.M. à Madrid avait été suspendu. On comprend à la suite de quelles pressions impérieuses. Premier attentat à la liberté d'opinion dans la démocratie révolutionnaire d'Espagne.

La *Batalla* ayant révélé cette brutale ingérence de la diplomatie soviétique et de l'I.C. dans la politique ouvrière d'Espagne, le Consulat soviétique de Barcelone lui répond en communiquant une note à la presse dans laquelle il dénonce ce journal comme « vendu au fascisme international ». Déclenchement d'une campagne de calomnies dont on devine les motifs, les mobiles et jusqu'au plus triste galimatias. *Treball*, l'organe du P.S.U.C. — parti socialiste unifié de Catalogne — affilié à la III^e Internationale, dénonce les militants du P.O.U.M. comme les « agents de Franco-Hitler-Mussolini », non sans ajouter que ce sont du reste des trotskistes, par conséquent des agents de la Gestapo ; « comme il a été prouvé aux procès de Moscou et de Novosibirsk... » Textuel. Tout s'en-

chaîne. Voyez comme se tiennent toutes ces infamies et si elles mènent loin. C'est donc pour mieux étrangler les révolutionnaires d'Espagne que l'on assassine les vieux révolutionnaires de Russie (1) !

Inutile de rapporter une foule de menus incidents (utilisation de la T.S.F., de la censure, de la presse) montrant le noyautage des services de la Généralité de Catalogne par un parti poursuivant, sans scrupule d'aucune sorte, sa politique d'éviction d'une autre formation ouvrière. Après bien des intrigues, l'abcès crève. Le P.S.U.C. provoque la démission du Conseil de la Généralité en exigeant l'élimination du P.O.U.M. du pouvoir et partant, du bloc antifasciste (mi-décembre). M. Comorera, du P.S.U.C., dénonce dans des interviews l'extrémisme et réclame un pouvoir fort d'où seront exclus les « insulteurs de l'U.R.S.S. ».

Le P.O.U.M. a quarante mille membres dont six mille miliciens. Il ne sera pas facile de l'évincer, surtout en raison de la loyauté révolutionnaire de la C.N.T. et de la F.A.I. (2) qui doivent bien comprendre que leur sort se joue aussi. Elles n'ont peut-être pas oublié que M. Hernandez, député communiste, déclarait le 8 août à Madrid qu'après la victoire sur Franco « les anarchistes seront vite mis à la raison ».

Nul ne s'étonnera d'apprendre que l'influence stalinienne l'emporte déjà à Valence, auprès du gouvernement Caballero, sur celles des syndicalistes, des anarchistes, de la gauche socialiste et du P.O.U.M. C'est pour de bonnes raisons, mettons... motorisées et c'est même assez naturel. Mais cette influence s'exerce dans un sens redoutable. L'organe de la C.N.T., *Solidaridad Obrera*, a divulgué une chose bien grave : « Si nos milices, écrivait en substance cette feuille dans la deuxième semaine de décembre — ne peuvent pas prendre l'offensive en Aragon, c'est qu'elles manquent du nécessaire tandis que le gouvernement catholique et conservateur de Bilbao n'en manque pas. Voilà qui donne à réfléchir... »

J'apprenais le même jour que des influences occultes venaient d'obtenir l'éviction du P.O.U.M. de la junte de défense d'Aragon — alors que ses colonnes ont derrière elles les faits d'armes de Monte-Aragon et d'Estrecho-Quinto !

A la base et au fond, une divergence politique capitale. Staline ne veut pas d'Espagne fasciste, mais il ne veut pas non plus, en Espagne, d'une démocratie ouvrière qu'il ne pourrait pas contrôler et qui donnerait au monde un autre exemple que le sien. La *Batalla*, dont le ton est invariablement d'une extrême modération, disait le 15 décembre : « ... Le P.S.U.C. ne se contente pas d'exiger notre élimination, mais préconise l'annulation pure et simple de toutes les conquêtes révolutionnaires de

(1) On m'excusera de reproduire partiellement ici un article que j'ai donné à la *Révolution prolétarienne*, le 10 décembre.

(2) C.N.T. : Confédération Nationale du Travail, F.A.I. : Fédération anarchiste d'Ibérie.

la classe ouvrière, à quoi nous ne consentirons jamais... » — en d'autres termes, un pouvoir fort contre la classe ouvrière.

De Lénine à Staline, on a fait du chemin !

LA VÉRITÉ AU SERVICE DU SOCIALISME

On n'écrit pas tout ceci le cœur léger. Mais laisser faire ? J'aime Charles Péguy pour avoir dit : « *Qui ne gueule pas la vérité quand il sait la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires* ». Tant d'autres savent se taire allégrement, littérairement, avec une suprême élégance révolutionnaire ! On réussit à publier des hebdomadaires et des bouquins sans que la vérité y transparaît. C'est beaucoup d'art. Et c'est un bien grand traquenard.

Tout est en jeu. Si le vieux monde ne croule pas encore — la chose est à discuter — on en entend nettement craquer la charpente. Et voici que les idées conductrices les plus claires sont falsifiées. Que la révolution semble se retourner contre l'homme et d'abord contre le travailleur, avec un implacable visage d'État totalitaire, fourbe et fusilleur. Voici que notre plus grande force, notre plus grande espérance, la solidarité internationale, avorte en intrigue internationale, persécution internationale, insane calomnie à Moscou, Madrid, Mexico... Nous avons tout à défendre, tout à sauver. Première arme, la vérité. Sans ménagements d'aucune sorte, la plaie saigne trop. Tant pis pour les tièdes et pour les farceurs.

La plupart des hommes, même parmi nos adversaires, se rendent compte aujourd'hui que la révolution russe a été un événement d'une importance incommensurable, dont les répercussions commencent à peine à se faire sentir et qui a changé quelque chose à la structure du monde. C'est ce sentiment confus qui les fait souvent hésiter avec une véritable angoisse devant ce qu'ils découvrent tout à coup de réaction au sein de cette révolution. Du gigantesque effort des masses de Russie de 1917 à nos jours, de la volonté révolutionnaire du parti de Lénine, de l'extraordinaire succès de la pensée marxiste maîtrisant et dirigeant le cours de l'histoire à ce tournant, il reste une société fondée sur la propriété collective des moyens de production, où les instincts mêmes de l'homme sont en voie de modification, où l'économie régie sur un plan unique s'atteste d'une résistance et d'une puissance auxquelles on ne voit pas de limites... Le socialisme tire ainsi de cette épreuve la plus éclatante confirmation.

Après sa victoire de 1789-1793, la bourgeoisie française devait traverser plusieurs périodes de réaction, bien des crises. Personne ne met cependant en question l'acquis de 1789-1793. L'histoire a le temps. Pour elle, la révolution russe ne fait que commencer. Un jour viendra où les travail-

leurs des Républiques des Soviets se retourneront sur le cauchemar stalinien avec la curiosité nuancée d'écœurement que nous portons à certaines sombres pages du passé...

Où s'imaginer-t-on que la bureaucratie pourra maintenir indéfiniment, au régime de la camisole de force, un jeune peuple de 170 millions d'âmes qui a dans sa mémoire la légende héroïque des grandes années et sa condition humaine à conquérir ?

D'ici là nous n'avons ni le droit de nous taire ni celui de fermer les yeux. Une sorte d'intervention morale s'impose à nous. Que les thermido-riens du prolétariat russe en soient bien avertis. Aucune consigne de mensonge sacré ne leur permettra d'étudier les responsabilités qui leur incombent devant les révolutionnaires et les hommes de bonne volonté. Ils ne tromperont bientôt plus que ceux qu'ils paient. Qu'ils prennent garde de ne point se rendre indéfendables le jour du danger ! Il faut qu'une telle réprobation monte vers eux que le souci de leur propre salut finisse par leur commander, à l'intérieur un comportement plus humain, à l'extérieur une attitude plus honnête. Dans la lutte qui met aux prises le socialisme et le fascisme, le socialisme ne l'emportera finalement que s'il apporte à l'homme plus de bien-être et plus de dignité. Si, dès à présent, il confère à la vie humaine une plus grande valeur. Et c'est sous cet angle que la réaction bureaucratique de l'U.R.S.S. lui porte le plus grand préjudice, jusqu'à compromettre dans l'immédiat toutes ses possibilités. La faire reculer d'un pas, d'un crime, en la montrant telle qu'elle est, ce serait déjà rendre à la révolution et au socialisme dans le monde, un peu de leur grandeur véritable et, dès lors, de leur capacité de vaincre.

VICTOR SERGE.

Décembre 1936.



RUSSIE DE TOUJOURS : L'ATTENTE DU TRAIN

MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

a publié
VIEILLE FRANCE
 roman par ROGER MARTIN DU GARD
LONDRES
 par PAUL MORAND
LA CHATTE
 roman de COLETTE
CHANTIERS AMÉRICAINS
 d'ANDRÉ MAUROIS
LA LUMIÈRE NOIRE
 roman de FRANCIS CARCO
FRANCE-LA-DOULCE
 par PAUL MORAND
ANNÉES D'ESPÉRANCE
 roman de JACQUES DE LACRETELLE
DUO
 roman de COLETTE
LES MÉMOIRES D'UN
TRICHEUR
 roman inédit de SACHA GUITRY
CHANTIERS ANGLAIS
 par ANDRÉ MAUROIS
ROBINS DES BOIS
 roman de TRISTAN BERNARD
MES APPRENTISSAGES
 par COLETTE
SOUVENIRS SUR "L'AFFAIRE"
 par LEON BLUM

publiera en
1937
MADAME CURIE
 par
ÈVE CURIE
 et
 les nouveaux romans de
ANDRÉ MAUROIS
E. M. REMARQUE
JOSEPH KESSEL

MARIANNE
 publie chaque semaine trente à trente-cinq articles,
 deux reportages, une nouvelle, deux romans, des
 interviews et des échos.
MARIANNE
 est illustrée chaque semaine de vingt-cinq à trente
 photographies.

publie
 régulièrement
 la chronique politique de
L. O. FROSSARD
 la chronique de
LA FOUCHARDIÈRE
 la chronique dramatique d'
ANDRÉ MAUROIS
 la chronique cinématographique de
MARCEL ACHARD
 les commentaires d'
EMMANUEL BERL
 la chronique littéraire de
RAMON FERNANDEZ
 la chronique des disques de
JEAN RICHARD BLOCH
 la chronique musicale de
JACQUES IBERT
 la chronique des expositions de
JEAN CASSOU
 la chronique judiciaire de
PIERRE BÉNARD
 la chronique de la femme de
SUZANNE NORMAND
 les attractions par
MICHEL DURAN
 les chroniques de
MARCEL AYMÉ, PAUL BRACH,
CARLO RIM
 la Cuisine de Madame par
MARIE-CLAUDE FINEBOUCHE
 LA PAGE DE LA MODE

16 pages illustrées Tous les Mercredis 75 centimes



Tél. Combat 08-02 Ch. p. Paris 43.08

OUVRAGES DE VICTOR-SERGE

L'An I de la Révolution russe. 20 fr.
 La ville en danger. Pétrograd,
 l'an 2 de la révolution..... 3 fr.
 Lénine 1917..... 2 fr.
 Vie des révolutionnaires..... 1 fr.
 Le problème de l'illégalité..... 0.50
 16 fusillés. Préface de Magde-
 laine PAZ..... 2 fr.
 en collaboration :
 Après le 30 juin de Staline :
 Dossier des fusillés..... 5 fr.
 Pendant la guerre civile. Mai-
 Juin 1919.....
 Les anarchistes et l'expérience
 de la Révolution russe.....
 inclus dans la collection reliés
 pleine toile noire des Cahiers
 du Travail - 1921..... 30 fr.
 le même ouv. age relié chagrin, 45 fr.

LE PROCÈS DE MOSCOU
Dossier des Fusilleurs
 numéro spécial : 5 fr.
 "LES HUMBLÉS", 229 r. de Tolbiac

MAXENCE VAN DER MEERSCH
**L'EMPREINTE
 DU DIEU**
 roman
**PRIX
 GONCOURT**
 1936
 1 - Fr. ALBIN MICHEL Edit.



**LE GÉNÉRAL
 BOULANGER**
 PAR MAURICE DUPLAY

Fasciste sans le savoir ;
 Dictateur sans le Pouvoir,
 mais Prince des Amants.
 EN VENTE PARTOUT
 "L'histoire inconnue" - Les Edit. Nationale

GALERIE ANDRÉ
 3, rue des Saints-Pères
 Gravures
 Peintures modernes

GRAND VIN DE PROVENCE
DOMAINE DE LA CROIX
 ROUGE — ROSÉ — BLANC
 Appellation d'origine **LA CROIX (VAR)**
 REPRÉSENTANTS SONT DEMANDÉS

Téléph. Central 46-84
POTTIER
 Emballeur d'Objets d'Art
 14, rue Gaitton (Av. de l'Opéra)

TROIS GRANDS LIVRES POLITIQUES

LÉON TROTSKI

LA RÉVOLUTION TRAHIE

Traduit du russe par
VICTOR SERGE

Vient de paraître, 1 vol..... 18 fr.

JOHN GUNTHER

LES PILOTES DE L'EUROPE

Traduit de l'anglais par
DENISE VAN MOPPÈS

Vient de paraître, 1 vol..... 18 fr.

KONRAD HEIDEN

ADOLF HITLER

Traduit de l'allemand par
ARMAND PIERHAL

Pour paraître le 5 janvier.. 30 fr.

Chez Bernard Grasset

Pour paraître prochainement

ANDRÉ LEBEY LA FAYETTE OU LE MILITANT FRANC-MAÇON

Dans un récit émouvant, volontairement dépouillé de toute vaine littérature, M. ASSET LEBEY révèle la vie extraordinaire de LA FAYETTE, militant, qui apparaît sous des aspects méconnus jusqu'alors.

Cette existence, déjà si remarquable par sa longévité extraordinaire, a non seulement aidé la Révolution américaine, mais encore joué un rôle primordial très important dans celle de 1789. LA FAYETTE le poursuit à travers notre histoire, sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, puis réapparaît aux tribunes de la Restauration, ne se rallie qu'indirectement à Louis XVIII et, sous Charles X, par les ventes charbonnières, conduit à 1830 où son action est considérable, refuse la présidence espérée de la République, pour introniser Louis-Philippe.

Quelle était la raison des préférences, parfois contradictoires, de Gilbert Motier,

Marquis de La Fayette ? La Franc-Maçonnerie, qui, tenue dans l'ombre jusqu'à cette étude complète, en explique, seule peut-être, la ligne flottante et continue ; elle donne les motifs d'une politique jusqu'à maintenant inconnue.

A une époque comme la nôtre, où trop souvent la « carrière » politique est surtout conditionnée par l'égoïsme, l'exemple immortel du Commandant de la Garde Nationale apparaît comme la nécessité libérale la meilleure de la France, de l'Europe et de l'Amérique. (Ses frères maçons appelaient La Fayette « le citoyen des deux mondes »).

On peut prédire que les Français, lisant cette étude documentée, impartiale, se ressaisiront en y retrouvant presque à chaque page, tant le livre est vivant, les hautes leçons et les glorieux appels de leur étonnante histoire.

2 beaux volumes in-8° raisin de 350 pages (15 frs le volume) 30 frs

Il sera tiré de cet ouvrage 100 ex. sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 100 les 2 volumes 60 frs

LIBRAIRIE MERCURE, 69, Boulevard Saint-Germain - PARIS (5°)

Chèque Postal : PARIS 1962.02

ÉDITIONS "JE SERS" PARIS

D. DE ROUGEMONT

POLITIQUE de la PERSONNE

Contre **tous** les fascismes
qu'ils soient
de Staline ou de Mussolini
pour un monde
« à hauteur d'homme »

12 fr.

LA LUMIÈRE
LE GRAND HEBDOMADAIRE DES GAUCHES

le journal libre d'un peuple libre

Chaque samedi :

Le numéro un franc

ANDRÉ GIDE

vient de publier

mrj

**Retour
de l'**

U.R.S.S.

Un volume 6 frs

Geneviève

Un volume 10 frs

Nouvelles Pages de Journal

Un volume 12 frs

LA SUDATION SCIENTIFIQUE

Breveté dans le monde entier

par le bain de vapeur survaporisée, à la maison et en voyage

120.000 appareils vendus

CET APPAREIL EST EN
SERVICE À L'HOPITAL de
L'HOTEL-DIEU à PARIS

MAISON FONDÉE EN 1929

120.000 APPAREILS VENDUS

TISANES

et IODES

de la Sudation
Scientifique

Remplace la salle de bains

Toutes les villes thermales
chez vous

L'appareil B2 avec ré-
gulateur de survaporisa-
tion à 4 degrés : 150°,
225°, 300°, 400°, franco
de port et d'emballage,
caisse **385 fr.**
en bois

LE NOUVEAU MODÈLE B2
FONCTIONNE INDIFFÉREM-
MENT À L'ALCOOL
OU À L'ÉLECTRICITÉ
MALLETTE SPÉCIALE :
30 FRANCS

L'APPAREIL ÉLECTRIQUE
INTERCHANGEABLE
À VOLTAGE UNIVERSEL,
EN PLUS : 60 FRANCS

Tous nos appareils sont li-
vrés avec peignoir breveté
insalissable, cylindre protec-
teur en matière isolante et
ignifuge.

Mauvaise circulation, obé-
sité, constipation, dyspepsie,
maladie de la peau, maladie
du foie, goutte, grippe, in-
fluenza, lumbago, insomnie,
intoxication, maux de gorge,
névralgies, troubles nerveux,
maux de reins, rhumatismes,
acide urique, mauvaise assi-
milation des aliments, ar-
thritisme, rides du visage,
troubles de l'âge critique,
douleurs.

Ce merveilleux appareil
permet de prendre chez soi,
sans tacher ni mouiller, sur
sa descente de lit même, tout
en respirant l'air de l'appareil,
un bain de vapeur
survaporisée, incomparable-
ment plus efficace, plus ra-
pide, plus commode, plus
propre que le bain de vapeur
ordinaire. Et chaque bain
revient à 30 centimes ! Les
parfums ou les médicaments
à votre choix, que vous au-
rez mis dans les deux générateurs, por-
tés par la survaporisation à plus de
400° sans bouillir et sans pression,
sortent de l'appareil à l'état gazeux.

Prévient, combat
et guérit :



**SUDATION-
SCIENTIFIQUE**

sont RESPIRÉS PAR LA
PEAU et sont instantané-
ment entraînés dans la cir-
culation, qui est elle-même
miraculeusement activée par
le bain.

C'EST UN MERVEILLEUX
RÉGULATEUR DE TOUTES
LES FONCTIONS ET DE
TOUS LES ORGANES DU
CORPS HUMAIN.

Une vraie cure de rajeu-
nisement !

Cet appareil provoque en
quelques minutes LA PLUS
AGRÉABLE ET LA PLUS
ABONDANTE SUDATION que
l'on puisse imaginer.

Le maniement de l'appareil
est très simple : un enfant
pourrait s'en servir. Aucune
installation à faire. Se monte
et se démonte en une minute.
En voyage, il tient dans
n'importe quelle valise. Pèse
2.900 grammes. Très solide,
il est pratiquement inusable.

Pour Paris exceptionnellement, bains
d'essai à domicile : 30 francs, rem-
boursables en cas d'achat de l'appa-
reil.

Fabriquées par le Labora-
toire Pharmaceutique de la
Sudation Scientifique : A.
MOURE, pharmacien de 1^{re}
classe, directeur (9, rue du
Faubourg-Poissonnière, Pro-
vence 77-31).

Tisanes :

N° 1 (obésité)	8 25
2 (rhumatisme) ..	7 "
3 (laxative)	7 "
4 (nerfs)	9 35
5 (peau-dépurat.)	8 25
6 (arthritisme) ..	7 "
7 (pectorale)	8 25
8 (affect. du foie)	8 25

Iode métallique pur, la boîte
de 20 doses 14 "

Brochure et tous renseignements gratuits et franco sous enveloppe fermée sur demande.

Chèque, man-
dats ou rembour-
sement à la

SUDATION SCIENTIFIQUE, 9, Fbg Poissonnière, Paris

(Entrée dans la cour près
du journal "Le Matin")
Ch. post. : Paris 1407-74

Brochure gratuite et franco

Téléphone : Direction : Tailboul 55-99 - Renseignements et commandes : Provence : 77-30, 77-31, 77-32